

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

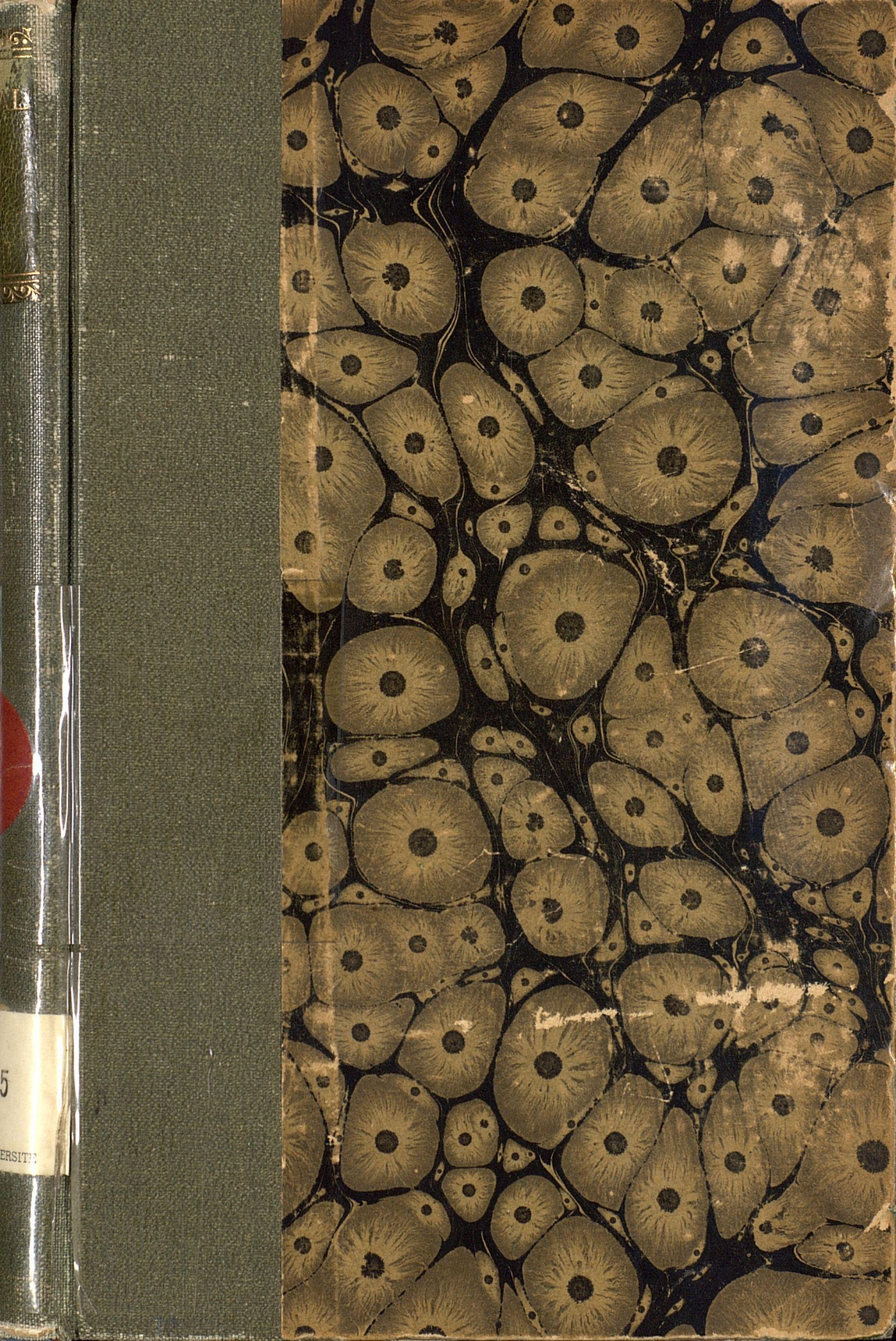
Floréal, 1^{ère} année, Liège, Janvier 1892 - Octobre-Novembre-Décembre 1892 (n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



5

UNIVERSITY

52385
52385

FLOREAL



1^{re} Année, N^o 1.

Janvier 1892.

SOMMAIRE :

Au lecteur	FLORÉAL.
Pages retrouvées : A Hoevenen	Camille LEMONNIER.
Vers pour des fleurs noires	Pierre QUILLARD.
Mort d'aube.	Gaston VYTTALL.
Un tombeau	Émile VERHAEREN.
Monsieur Émile de Laveleye	Albert MOCKEL.
Noël de bon Dieu de pitié.	Albert THONNAR.
Dans une ville de mystère.	Pierre-M. OLIN.
En mes nuits	Edm. RASSENFOSSE.
Pour un poète	Charles BRONNE.
Nuit d'hiver.	Paul GÉRARDY.

Chronique Littéraire

Chantefable un peu naïve	Aug.-M. HENROTAY.
les Sept-princesses	Ch. DELCHEVALERIE.
Émile Verhaeren	Léon PASCHAL.
les Lourty	Albert THONNAR.

Notes.

Ce numéro 30 centimes.

FLORÉAL

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant à la fin de chaque mois en une livraison de 16 à 24 pages.

Directeur : PAUL GÉRARDY.

Rédacteur : Charles DELCHEVALERIE.

*Envoyer les livres et revues et tout ce qui concerne l'administration,
à la direction : Rue St-Remy, 22, Liège.*

*Adresser manuscrits, lettres et communications concernant
la rédaction : Rue de la Boverie, 7, Liège.*

ABONNEMENT : Pour la BELGIQUE, 5 fr. l'an

UNION POSTALE : 6 fr.

Sur papier de luxe : 20 fr.

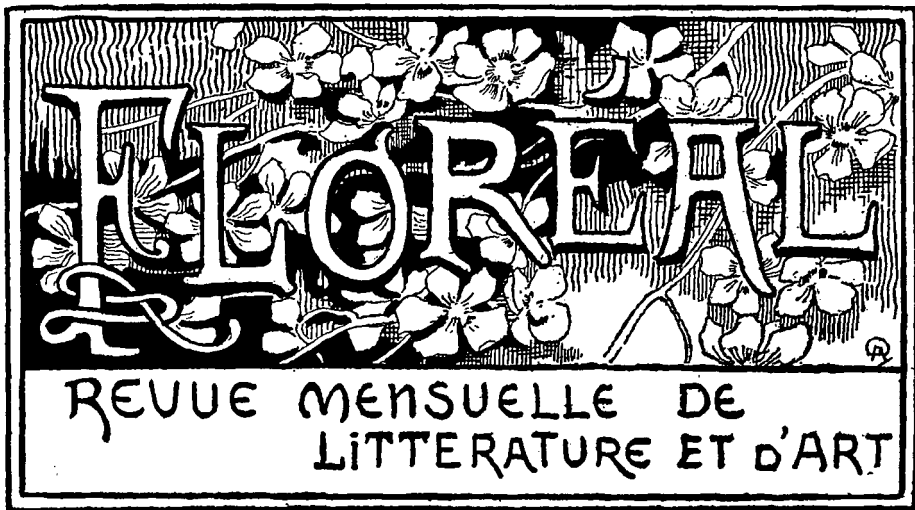
COLLABORATEURS :

Albert Arnay. — Charles Bronne. — Hector Chainaye. —
— Célestin Demblon. — Auguste Donnay. — Germaine Franck.
— Adolphe Hardy. — Aug.-Marie Henrotay. — Camille Lemonnier.
— Grégoire le Roy. — Pierre Louys. — Maurice Maeterlinck.
— Geo Mauvère. — Albert Mockel. — Pierre-M. Olin. — Léon
Paschal. — Pierre Quillard. — Edmond Rassenfosse. — Henri
de Régnier. — Fernand Severin. — Albert Thonnar. — Emile
Verhaeren. — Aug. Vierset. — Gaston Vyttall. — Etc., etc.

N. B. *La revue ne publie que de l'inédit.*

Ce fascicule étant un numéro de présen-
tation, est exceptionnellement de 40 pages.

52385



1^{re} ANNÉE — 1892

Directeur : PAUL GÉRARDY.

Rédacteur : CHARLES DELCHEVALERIE.

Ont collaboré :

Albert ARNAY. — Charles BRONNE. — Hector CHAINAYE. — Lucien DE BUSSCHER.
 — Charles DELCHEVALERIE. — Célestin DEMBLON. — Auguste DONNAY —
 Germaine FRANCK. — Stefan GEORGE. — Paul GÉRARDY. — André GIDE.
 — Edmond GLESENER. — Adolphe HARDY. — Aug.-M. HENROTAY. —
 Richard LEDENT. — Camille LEMONNIER. — Pierre LOUYS. — Camille
 MAUCLAIR. — G^o MAUVÈRE. — Albert MOCKEL. — Pierre-M. OLIN.
 — Léon PASCHAL. — Pierre QUI LARD. — Edmond RASSENFOSSE.
 — Henri de RÉGNIER. — Georges SAINT-MLEUX. — Fernand
 SEVERIN. — Albert THONNAR. — Jean de TYLVES. —
 Emile VERHAEREN. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — Auguste
 VIERSSET. — Gaston VYTH. — M. W.



LIÈGE

Imprimerie H. VAILLANT-CARMANNE, Rue St-Adalbert, 8.

1892



AU LECTEUR.

Une revue naît, qui s'intitule *Floréal*. Elle se veut indépendante et neuve.

Nous ne savons pas encore si nous comblons une lacune; tout simplement nous nous manifesterons, tâchant à être toujours juvéniles et sincères.

Paraissant à Liège, *Floréal* ne sera pas une sous-*Wallonie*. La présence, parmi nous, de plusieurs artistes qui collaborent à cette revue, ne signifie pas autre chose qu'une amitié dont nous sommes fiers. Eussions-nous un but, il serait de rassembler sous notre titre, dans une haute fraternité d'art, le plus grand nombre possible de talents littéraires, sans souci d'école ou de coterie. La revue se doit, croyons-nous, d'offrir à ses fidèles de riches et diverses jonchées.

Mais aux jeunes, aux inédits surtout, *Floréal* aura à cœur de se montrer accueillante, à ceux-là tout d'abord le jardin s'ouvre, et notre joie sera peut-être, un jour, d'avoir suscité, en nos parterres, le clair épanouissement de quelques fleurs nouvelles.

Au seuil de son premier jour, *Floréal* salue ses vaillantes aînées belges, la *Jeune Belgique*, l'*Art moderne*, la *Wallonie*, et sa piété s'émeut vers cette sœur défunte, la *Basoché*; disons aussi notre gratitude profonde aux sympathies nombreuses qui ont bien voulu sourire à notre naissance.

FLORÉAL.



PAGES RETROUVÉES.

A HOEVENEN.

Tout ce jour automnal, nous avons exploré, Georges Eekhoud et moi, les territoires savoureux de ces polders anversoïis, si filialement commémorés en ses livres; le soir tombant, il fallut songer au retour. Un grand ciel cuivré pendait sur la campagne; les attelages réintégraient les charrils. Petit à petit la terre, toute l'après-midi réchauffée de soleil, s'ensevelit dans la marée vespérale; doucement s'assombrirent les pourpres de l'horizon. La plaine alors s'embruma, étoilée çà et là d'une lampe, luisarnée d'un cuivre de clocher. Puis, dans le bleu de la nuit, les galaxies s'allumèrent. En même temps, un silence d'une solennité indicible s'étendait sur la lande, la corne des vaches elle-même avait cessé de retentir; comme en un commencement de sommeil, les êtres et les choses semblèrent s'assoupir.

Sous les claires étoiles, nous apparaissaient des masses sombres, espacées au long du chemin : c'étaient les métairies. Un souffle rauque et chaud montait du fond des étables, un ronflement d'au-mailles repues; des vaisselles cognaient le bois des tables; une horloge sonnait. Quelquefois des ombres

nous croisaient et nous saluaient d'un " goed avond „ à demi-voix.

L'heure nous fit doubler nos enjambées; nous espérions gagner, à la prochaine station, le train qui devait nous ramener à Anvers. Mais la nuit marchait à pas plus pressés que les nôtres, et nous dûmes bientôt renoncer à notre projet. Mon compagnon connaissait, à une demi-lieue de là, un fermier notable, bourgmestre en son village, et de qui, plus d'une fois, il avait expérimenté l'accueil cordial. Nous dépassâmes la ligne des dunes et, après avoir longé quelque temps une route bordée d'arbres, nous atteignîmes un gros d'habitations. Un rais rouge s'allongeait sous la porte d'une auberge. L'idée que le fermier pouvait s'y être attardé, nous détermina à lever le loquet.

Dans un long poêle à garnitures de cuivre achevaient de se consumer des pelletées de houille. Quelques hommes, l'air grave, étaient assis, fumant de minces pipes de terre d'où partaient, à temps réguliers, des spires bleues. Le fermier, nous dit-on, était venu, mais il était reparti pour sa borde; en nous pressant, nous pourrions encore le trouver sur pieds. Tandis que le cabaretier ainsi nous renseignait, j'observais la belle tenue du logis, son mobilier laborieusement poli par l'écurage, le plafond bas et angulé de poutres auxquelles pendaient des jambons, le carreau sinué d'arabesques de sable et dans le retour de la cheminée, une rance peinture patinée, décelant une kermesse rurale d'une gaieté et d'un tumulte qui évoquaient Teniers. Le *baes* nous certifia

avec chaleur que le tableau était, en effet, du maître des bamboches; il prétendait l'avoir reçu en héritage de ses géniteurs et ne l'eût pas échangé contre une fortune. Ce morceau pétulant, gardé comme une relique dans la pénombre enfumée d'une cantine de village, nous avéra surabondamment la prédilection flamande pour l'image coloriée.

Un sentier, filant entre des haies ventruées, et un peu après côtoyant une mare miroitée de lune, tôt nous mena en une cour feutrée d'un jûteux paillier. Deux molosses se ruèrent, tirant sur leur chaîne. Mais déjà la porte s'était ouverte, une haute silhouette se dressait dans l'obscurité du seuil.

— Fermier, timbra chaudement Eekhoud, des amis adviennent, vous requérant le gîte pour la nuit.

Aussitôt reconnue la bonne voix loyale, le maître de la maison s'empessa, craqua nos mains en ses doigts noueux, et ôtant tour à tour et remettant sa casquette, nous poussa dans la maison, en hélant après de la lumière. Une femme alors se mut, tenant à la main une lampe à long bec, champignonnée d'un fumeron. Dans la clarté, la forme de son corps se silhouettait, robuste, très grande.

Rapidement, nous nous trouvâmes installés dans une vaste pièce, devant une table illustrée d'une toile cirée gaufrée d'or, sous le clair rayonnement d'un carcel. De la demi-teinte émergèrent des meubles massifs et séculaires, une alcôve entrebâillée sur des blancheurs de draps, la frise d'un bahut surchargé de décoratifs et monstrueux potirons, et en un coin, sur un lit de paille, un amas de

fruits mûrissants. Une odeur de pommes, acide et crue, se mêlait dans l'air de la chambre aux senteurs musquées des étables, aux rafraîchissantes et toniques fragrances du linge longuement herbé l'été. Un feu subitement crépita hors de l'âtre, la table se garnit de vin et de galettes. Nous aurions préféré, pour notre part, intégrer la familiale cuisine, où coutumièrement le fermier, avec sa femme et ses garçons, veillait; mais le digne homme, plein de déférence pour l'écrivain patrial, son coréligionnaire et ami, se refusa à dénuer son hospitalité d'un peu d'apparat.

Alors, dans la tiédeur de la vaste pièce, encouragés par ce couple bienveillant et accort, nous goûtâmes moelleusement la sympathie. Je n'avais fait jusque là qu'entrevoir, par échappées, la fermière, diligente à nous servir; mais lorsqu'elle s'assit sous la lampe, elle m'apparut la grasse fleur de beauté des vierges de Rubens. Sa tête, sous le petit bonnet à rubans, irradiait en chairs lisses et pulpeuses; elle avait les joues pleines, la bouche rouge et petite, le nez busqué, et sous de hauts sourcils courbes, des ors de prunelles amoureux et francs. Le front bas, un peu bombé, se festonnait de bandeaux qui lui remontaient derrière l'oreille, garnie de longs pendants bruissants. Une expression d'aises tranquilles, de vie heureuse et droite, dans l'apaisement des sens et la santé épanouie des membres, régnait sur ce confiant et honnête visage. Ses regards appuyaient sur nous, comme une caresse, le velours mordoré de ses prunelles; elle aimait à rire, et chaque fois découvrait, sous l'ourlet carminé des lèvres, deux

rangées d'ivoires intactes. J'admirais en cette femme de trente-cinq ans, la riche sève toujours en renouvellement du sang flamand, la plénitude de grâce souple des filles du polder. L'aîné de ses fils eût pu passer pour son frère, tant une jeunesse foncière défait en elle les années, et son col dru, sa gorge bossant sous le corsage, ses hanches balancées, ses bras nus jusqu'au coude et pourprés lui conféraient l'aspect d'une neuve fiancée plutôt que d'une mûre matrone.

Le pachter, de son côté, haut, maigre, les épaules nerveuses et carrées, n'offrait pas un type moins intéressant. Sa vêtture révélait une certaine recherche: il s'emboîtait dans les innombrables tours d'une cravate de soie dépassée par la pointe d'un col de linge, et ses yeux, très vifs et doux, brillaient avec malice et bonté dans une face brune, rasée, illuminée d'un fin sourire sur d'incisives et blanches canines. Je fus étonné de l'entendre discourir avec une élévation d'idées et un choix de mots qui signalaient une culture morale peu usuelle; et sa voix lente, un peu sourde, détachait les paroles gravement.

La veillée se prolongea. On en vint, en causant, à supputer la dépense, en toilettes et en bijoux qui, quelquefois, chez les contadines, surpasse le somptuaire des dames de la ville. Ce fut pour la belle rurale l'occasion de déployer ses armoires et ses écrins. Elle mit une coquetterie enjouée à nous exhiber des failles raides et denses comme des orfrois, des fichus brodés de fleurs tels des lampas

et des brocatelles, des bonnets drapelés de dentelles, des chapeaux long enrubanés ; la garde-robe en était remplie ; et elle nous montra ensuite ses anneaux, ses pendeloques, ses broches, une pesante chaîne d'or qu'elle ceignait les jours de fêtes carillonnées.

Des profondeurs de la maison sortaient des ronflements de dormeurs, des haleines sonores de bestiaux regoulés ; onze heures ayant tinté dans la gaine de l'ancestrale horloge, notre hôte se leva pour inspecter en une ronde dernière l'écurie et l'étable. Il marchait devers nous, élevant de la main une lanterne pour éclairer notre marche : nous traversâmes ainsi la ferme, admirant partout le bel ordre, la propreté et le bien-être. Quatre alcôves, une à chaque angle, ouataient de silence et de sommeil la chambre commune ; trois étaient habitées par les garçons ; le fermier nous fit voir, dans la quatrième, qui était l'alcôve conjugale, un guichet, fermé d'un volet glissant dans une rainure. Une bouffée chaude nous flatta le visage quand il l'eut ouvert ; de l'autre côté, sur une planchette, un luminaire brûlait. Nous aperçûmes alors, baignant en de roussâtres pénombres léchées par endroits de langues roses, l'immobile vautrement des vaches et plus loin, le moutonnement des chevaux. L'écurie, en effet, prolongeait l'étable ; tout au fond s'illimitait, par dessus l'auge, un ratelier immense, abondant en fourrages que broutillaient juments, hongres et ronsins. Plus proches, vingt vaches laitières en contrebas d'un couloir pavé s'accroupissaient, torves et gibbeuses, en de hautes litières. Grâce au guichet,

le maître pouvait surveiller le bétail pendant la nuit; à la moindre alerte il était debout, et quelquefois un commandement bref, lancé par l'ouverture, suffisait à ramener l'ordre parmi les vaches et les chevaux. Nos yeux, en se fermant parmi nos draps frigidés, récupérèrent cette calme et bienfaisante vision; et il n'est pas bien certain que nous ne rêvâmes pas, cette nuit-là, de grandes crèches où, courbés avec des gestes d'adulation, des Mages adoraient un petit être nu, dans le giron d'une femme souriante et douce comme la fermière.

(1882.)

CAMILLE LEMONNIER.





VERS POUR DES FLEURS NOIRES.

à Emile Gallé.

*Au bord de quels sinistres lacs d'eau lourde et sombre,
O ténébreuses fleurs plus vastes que la mort,
Les dieux muets du soir et les dieux froids du nord
Tissent-ils votre robe d'ombre ?*

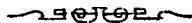
*Vos abîmes de nuit dévorent le soleil ;
Le jour est offensé par vos voiles de veuves
Et vous avez puisé sans peur aux mornes fleuves
L'onde farouche du sommeil.*

*O fleurs noires, le vent de l'aube vous balance ;
Mais nul parfum d'amour ne s'exhale de vous,
Chères, et vous versez dans les cœurs las et fous
L'incantation du silence.*

*La vie épand en vain ses perfides douceurs :
Vous, quand l'or du printemps sacrilège flamboie,
Votre deuil sans étoile affranchit de la joie ;
Salut, impérieuses sœurs.*

*Je vous aime et je veux dormir ; soyez clémentes :
Je ne troublerai pas votre calme immortel
Et, là-bas, j'oublierai loin du jour et du ciel,
La bouche rouge des amantes.*

PIERRE QUILLARD.





MORT D'AUBE.

à *Emile Verhaeren.*

Laissez venir à moi les petits enfants; ils sont si beaux avec leurs yeux de songe et d'aurore.

Laissez-les venir à moi; ne pleurez point. Je suis la *Mère*.

Les fossettes de leur chair sont riantes de pureté; leurs cheveux blonds sont comme des vols de rêves; leur voix hésitante est comme un chant de rosée.

Suave est la fraîcheur de baiser leur peau rose et ses plis de lait; — ne pleurez point sur ceux qui s'en vont.

A petits pas et tendant leurs mains vacillantes, ils viennent; vers moi ils viennent avec leur sourire bégayant et leurs mains tendues.

Je veux les endormir dans un gazouillement d'oiseaux et des rires de lumière : oh! ne pleurez point si ma bouche éteint leurs bouches pleines de sourires.

Je veux emprisonner, sous leurs paupières closes, leur regard simple et droit et tissu de toute pureté; afin que rien ne soit perdu de leur aurore candide.

Ne pleurez point ; voyez comme ils sont beaux. Mes doigts de glace ont joint leurs cils allongés d'ombre ; et leur chair est figée dans des gestes de chasteté frêle et puérile.

Mille, et mille, et mille encore ; en foule ils sont venus. Les prés en sont couverts, et les marguerites blanches, et les berges et le lit du ruisseau chantant.

Voyez, dans la gloire du midi rayonnant, la multitude des blonds enfantelets de cire pâle, aux lèvres bleues, par où la vie s'en est allée.

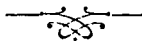
Un vague regard par dedans ; leur petite poitrine gonflée en un soupir ; puis une expiration très lente et très douce, avec un court balbutiement des lèvres ;

et c'est la Mort — mais pourquoi donc pleurer, mères humaines ?

Je vous dis de ne point pleurer. Mais allez dans l'espoir et l'attente d'une fin pareille !

Décembre 1891..

GASTON VYTTALL.





UN TOMBEAU.

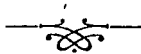
*Un pourpre et noir feuillet moisi d'obituaire
Scellé d'orgueil, raconte, avec faste, l'essor
Brisé d'un roi, dont le glaive sauvage et fort
Tailla dans maint exploit le nom tumultuaire.*

*Son panache toujours de casque au clair, naguère,
Était l'élan vers la mêlée et son effort
Les victoires et son entêtement le sort,
Jusqu'au venir de la vieillesse et du suaire.*

*A cette heure, sa dame à ses côtés, il dort,
Définitif, en leur tombeau, blasonné d'or.*

*Pourtant, aux jours d'anniversaire et d'épopée,
Bougent soudain ses mains et décroisent leur mort
Et s'allongent, grandes — pour la saisir encor
Celle qui dort fidèle à sa droite : l'épée.*

EMILE VERHAEREN.





MONSIEUR ÉMILE DE LAVELEYE.

Il peut sembler étrange qu'en une revue d'art comme celle-ci je vienne parler d'un homme qui ne fut ni peintre, ni musicien, ni poète. Mais Monsieur Emile de Laveleye, maintenant surtout que la mort, en le séparant de nous si douloureusement, nous évoque plus soudaine et plus définitive son image, oui, monsieur Emile de Laveleye m'apparaît comme un artiste, un artiste très fin et du charme le plus rare.

A côté des œuvres d'art ordinaires dont le but est de survivre à ceux qui les ont conçues, il en est à mes yeux d'une espèce très différente; celles-ci ne s'adressent point aux époques à venir, mais elles s'anéantissent avec leur auteur car elles n'existent qu'en lui-même.

Je pourrais citer des exemples nombreux; cependant, pour me faire entendre, je devrais les choisir d'un degré très inférieur, et je craindrais encore de voir interpréter fort mal ces lignes consacrées à un homme que j'ai aimé, admiré et respecté.

Monsieur Emile de Laveleye réalisait le type le plus parfait de l'homme aristocratique, ou, mieux, il semblait être l'aristocratie elle-même et c'est à ce titre que les artistes doivent le saluer comme l'un des plus hauts d'entre eux. Il est évident que je ne veux pas ici faire allusion à l'aristocratie de l'épée ou à celle de la finance, lorsqu'elles se réunissent pour danser ou médire; mais il existe un monde d'une sorte particulière, où quelques élus seulement sont admis.

En chaque ville, deux cercles très étroits de privilégiés peuvent se prévaloir d'une supériorité d'éducation ou de pensée. M. Emile de Laveleye faisait de droit partie de ces deux cercles, à cela près qu'il faudrait les étendre non pas aux limites d'une cité, mais à celles de l'Europe tout au moins. On a dit que dans la science il fut un dilettante. Mais cela même n'est-il pas un éloge ici ? Il pouvait parler sur mille sujets, en grand seigneur, avec cette allure dégagée que donnent une légitime confiance en soi-même et la certitude de n'être point banal. Que de braves Allemands s'ingénient à des besognes de madrépores, c'est parfait ; ils ont deux qualités certaines et peuvent s'en targuer : la minutie persévérante de ceux qui ne voient pas très loin, et la patience qui nous fut enseignée jadis par un animal domestique. Mais quoi qu'ils viennent à trouver, cela n'existe, cela ne prend vie que si un esprit plus vaste réunit leurs observations éparpillées et les livre enfin au courant du monde lorsque sa pensée créatrice leur a donné la Forme.

Non seulement M. Emile de Laveleye fut un de ces esprits, mais il fut le premier à dire bien des choses qu'on admet aujourd'hui. Cependant ce point de vue n'est ici qu'accessoire peut-être, et son aristocratie venait encore d'autres sources. Il y avait en lui une force inouïe de séduction ; c'était la voix, si musicale, c'étaient le noble visage au front pur et la finesse de son sourire, mais c'était surtout la natale bonté de cet homme au grand cœur et c'était la simplicité de sa distinction.

Oui, la simplicité dans la distinction. Monsieur Emile de Laveleye était à sa place partout ; on devait le voir noble parmi les plus nobles dans les châteaux des pairs anglais ou dans les cours qui le reçurent ; mais son extrême bon ton et son tact subtil lui inspiraient toujours l'attitude exigée par le milieu où il se trouvait : qu'il s'agit d'une réunion mondaine ou d'une promenade chez des paysans, ses interlocuteurs

pouvaient avoir l'intuition de sa supériorité, mais jamais un mot, un geste, une imperceptible manière d'être ne leur laissaient supposer qu'il en eût lui-même le moindre soupçon.

Cela seul suffirait à prouver qu'il fut artiste dans le sens que j'indiquais tantôt; mais des qualités si rares ainsi réunies en créaient une autre peut-être plus rare encore. Il avait le don inné de la conversation, et n'est-ce pas une œuvre d'art, cette chose légère et charmante qui s'édifie comme de rien, s'élève, et développe son aérienne structure pour s'écrouler dès qu'elle s'achève? Non, je ne parle pas ici seulement des mots vains ou spirituels que se renvoient agréablement des personnes bien élevées; il s'agissait de mieux que cela, dans la conversation de M. de Laveleye; une idée au hasard parmi celles qui traversent un salon, il la saisissait au passage, lui prêtait à l'instant des formes neuves, d'un tour exquis, et l'abandonnait aussitôt, lorsqu'il lui avait donné la vie.

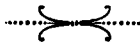
Et, à cette création constante, tout devait concourir : le geste, le son de voix, la physionomie et ce ton dégagé mais nullement frivole d'un homme qui dit tout ce qu'il faut dire, mais juste ce qu'il faut dire, qui parle à propos, mais écoute à son tour; d'un esprit qui jamais ne s'arrête sur son œuvre lorsqu'elle apparaît parfaite, et qui, sans le savoir, comme par jeu, fait rejaillir de lui-même un perpétuel mirage de beauté. — Un talent aussi complexe exige un tact et une supériorité toujours en éveil; mais cette particulière complexité des moyens ne contribue-t-elle pas à faire de la conversation un art tout spécial, plus éphémère que la littérature, plus subtil que l'éloquence (1)?

(1) S'il en fallait une autre preuve, peut-être la trouverait-on en ceci : jamais une conversation n'a pu se traduire en un livre, jamais les écrivains les plus souples ne sont parvenus à en fixer l'illusion dans une page, à en reproduire la grâce fuyante, l'éclat passager et les ondoyants aspects.

Après les lignes précédentes, il n'est guère besoin d'ajouter que, si M. de Laveleye fut un admirable causeur, il fut aussi un conteur exquis. Je ne puis malheureusement donner, à ceux qui ne l'ont pas entendu, une idée de son talent si fin et si simple, où la verve et l'esprit s'adouçissaient d'un rien de familiarité aisée; car ne l'ai-je pas dit? il y avait dans toute sa personne autant de naturel que d'élégance... Mais j'aime à me le représenter encore disant avec gaité des impressions de voyage, ou des souvenirs d'il y a longtemps, lorsqu'il suivait les cours de Louvain. Ou bien, en dégustant une tasse de thé, il contait sa première expédition en Italie, à vingt ans, et les étapes le sac sur le dos, avec un vieil ami; Baedeker et Joanne avaient été impitoyablement proscrits, *la divine Comédie* de Dante remplaçait les guides, — et dédaigneux de tous renseignements, partis à la chance de la seule aventure, un jour les jeunes voyageurs découvraient une cité merveilleuse qu'on leur dit s'appeler Florence.

Ce charmant enthousiasme de l'étudiant, on pouvait en retrouver des traces en l'homme que j'ai connu. Il avait conservé cette fleur délicate de jeunesse dont parle Schopenhauer : quand la mort est venue le séparer de ceux qui l'aimaient, la maturité de son esprit et de son cœur n'était point de la vieillesse, et il avait une fraîcheur d'impressions, une faculté de sentir et de s'émouvoir étrangement nobles et fines. Noble oui, il le fut, noble et bon, car son caractère était élevé comme sa pensée même, et nous devons saluer en lui un maître qui nous a donné un exemple de beauté et nous a laissé le souvenir d'une chose rare et grande.

ALBERT MOCKEL.





NOËL DE BON DIEU DE PITIÉ.

A ma mère.

*Triste comme fleur au ciel d'hiver
Bon vieux sourire du vieux Jésus
S'en fut deux pas sur la grande terre.*

— “ *D'où vous en venez solitaire
Bon vieux sourire du vieux Jésus
Triste comme fleur au ciel d'hiver ? „*

— “ *De l'étoile m'en fus deux pas
Tout en sourire aux angelus
Et la grande terre seul me trouva. „*

— “ *Ne tremblez point comme lune d'hiver
Bon vieux sourire du vieux Jésus
D'où vous en venez solitaire ? „*

— “ *Sur la grande terre m'en fus deux pas
Tout en sourire aux angelus
Sur la grande terre le coq chanta. „*

*Triste comme fleur au ciel d'hiver
Ne pleurez pas sur la grande terre
Bon vieux sourire du vieux Jésus.*

ALBERT THONNAR.



DANS UNE VILLE DE MYSTÈRE...

En quelle étrange ville, mystérieuse et formidable, je ne sais plus, ni même en quel temps, pourquoi ce jour me promenais-je avec cette fidèle amie vers qui, de mon cœur très calme aucune pensée d'amour jamais ne s'était levée ?

Et pourquoi de fortuits événements vraiment sans cause sensée ni appréciable, peuvent-ils troubler une aussi rare harmonie ?

Une folie, certes, cette idée qui nous fit entrer en une boulangerie afin d'acheter une couque, représentant tel animal fabuleux dont, sans motif, notre pensée était hantée.

Or la risible erreur des commis ne comprenant pas que la matière de cette friandise ne nous importait, que seule nous en voulions la forme, irrita plus qu'il n'était raisonnable notre nervosité déjà malade.

Et très sincèrement, qui me dira pourquoi cette désolation, nous partîmes navrés d'un insuccès que nous ne pouvions admettre, sachant que si les recherches eussent été menées consciencieusement on eût trouvé ce que nous désirions.

Elle, encore plus troublée que moi, et comme terrifiée de ce qu'elle allait dévoiler, me dit : "O cher,

désormais je ne puis celer le secret qui me troue le cœur et pardonne à l'amie qui te trahit, car je t'aime, ah vraiment, d'un amour fou ! Mais va, puisqu'en ceci je t'ai trompé, je te quitte ! „

“ Pourquoi, pauvre amie qui te leurres toi-même, pourquoi me quitter ? „

Elle, se méprenant à son tour sur le sens des graves paroles que je venais de prononcer dit :
“ Parce que le souvenir doit rester immatériel à jamais d'un sentiment qui n'eût pas dû naître. „

Et depuis, j'erre très seul en une vieille ville étrange, mystérieuse et formidable que je ne connais pas.

PIERRE-M. OLIN.





EN MES NUITS.

*O mes chants d'amour, ô mes chants de fête !
O mes chants d'amour, où donc êtes-vous ?
Mon cœur est si las, mon âme est en peine,
O mes chants d'enfant, où donc êtes-vous ?*

*O mes chants de fête, mes sourires d'enfant !
Mon âme est si triste et mon cœur si las ;
Mes yeux sont en pleurs, ma tête souffre tant ;
Où donc êtes-vous, ô mes nuits sereines ?*

*Mes membres brûlants me font trop souffrir ;
Mon âme est en deuil, mon front est malade ;
Mon âme est en noir, en noir de mes rêves,
Mon front est malade et je veux mourir !*

*Mon cœur s'ouvre et saigne en ses douleurs rouges ;
Mon cœur est à nu, ouvert par les clous,
Tendu par les clous des dédains suprêmes,
Et son sang refusé s'écoule à longs flots.*

*Et mon âme fière en mon corps inerte
Rage et se révolte en mes jours perdus ;
A mon rêve incompris mon âme se révolte
D'être à jamais maudite dans l'humanité. —*

*Et sur les débris de mon cœur brisé,
Jetant le tumulte en ma tête folle,
Sur les airs féroces de mes chants de fête
Danse maintenant la ronde des démons.*

EDMOND RASSENFOSSE.





POUR UN POÈTE.

Pour M.

*Poète condamné, pur chercheur d'Idéal,
Qui dresses ton haut front nimbé de fleurs étranges
Vers l'azur, et qui vas, traînant au sein des fanges
Tes pauvres pieds trop blancs pour y pétrir le Mal;*

*O rêveur d'Infini, toi le Saint et le Fort,
Tu verras le moment où des monstres humides
Monteront en rampant sur tes jambes livides,
Comme grimpent les vers sur les membres d'un mort.*

*Alors, poète, avant que ces froides limaces
Parvenant à ton cœur, ne s'y fixent en masses
Et n'y sucent sa vie et tout son sang vermeil,*

*Arrache avec tes doigts ce cœur de ta poitrine,
Et pour ne pas souiller son essence divine,
Va le brûler, Vainqueur, dans l'orbe du Soleil.*

CHARLES BRONNE.





NUIT D'HIVER.

Pour Edmond Rassenfosse.

*Oh la lucidité des claires nuits divines !
L'alme lucidité des almes clairs de lune !*

*Le lointain vibre d'un frisson, oh si limpide
Que le mystère en semble un sourire impavide.*

*On croit voir approcher une princesse frêle
Avec un bruit de pas si peureux et si grêle...*

*Le prince doit être lointain, ou mort peut-être
Et la princesse pleure l'hymen qui ne doit être.*

*Oh la lune roulant sur la blancheur des plaines
Le candide sourire de ses clartés sereines !*

*On entend soupirer les ruisseaux sous la glace.
La nudité des arbres tremble au vent qui passe.*

*Un soupir indolent va pleurant sur la neige ;
Le vent d'un luth de glace tire un strident arpège.*

*La princesse s'en vient si candide et si lasse
Au bruit cristallin de ses pas sur la glace.*

*Pleure, ô princesse naïve ! le prince que tu rêves
Repose sous la glace où l'égara son rêve !*

*Le sourire de la lune sur la neige sereine
Emplit de joie naïve l'immensité des plaines.*

PAUL GÉRARDY.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

- - - - -

CHANTEFABLE UN PEU NAIVE (*).

Avant l'apparition de ce livre, M. Mockel pouvait ne paraître, — à ceux que la bienveillance n'incitait pas à une spéciale attention — qu'un auteur difficile occupé uniquement d'appliquer à la prosodie, avec des bizarreries et des complications de forme plus ou moins chinoises, des règles strictement musicales.

Le livre constitué, ces *bizarreries*, se justifient suffisamment, je pense, par son unité puissante; comme épigraphe à ce livre et à d'autres :

“ Ce nous-même toujours inconnu qui cherche à naître dans le paysage, à se contempler dans la femme, à prendre conscience par l'œuvre. „

C'est ici, avant la recherche du Moi dans l'œuvre, le défilé des images fragmentaires de ce Moi perçues au cours de l'adolescence. Point d'action donc, un drame purement psychique.

C'est d'abord, à la jonction des réminiscences et des désirs, la primitive poésie, la poésie instinctive émue au murmure des sources, au chant des oiseaux et troublante en les choses du passé, la “ reine des enfances naïves. „

Puis la spirale des désirs s'enroule et c'est plutôt le désir d'aimer que l'amour de telle femme et l'objet de cet amour

(*) Chez Vaillant-Carmanne, Liège.

est tout imaginaire, tout aérien ; ce n'est que le point de convergence des désirs divergents d'abord vers tous les temps, et cette forme désirée serait en quelque sorte l'image symétrique du Moi d'abord épars et qui se serait reconstitué

*“ J'entrevis une enfant aérienne de la brise ;
 “ Sa marche suspendue aux ailes du baiser
 “ Elle avenait vers ma surprise
 “ Matutine effeuillant des lys aux primevères. „*

Et plus loin :

“ fille de moi, l'âme étrangère qui m'est sœur „

Ces vagues rumeurs sont traversées par un son de cor, présage d'épopées, puis l'esprit revient à “ la subtile enfant de son désir „ qu'une velléité de réalisation immédiate fait évanouir.

*“ Et l'enfant, la subtile enfant de mon désir,
 celle qui sous les cils mire un azur inapaisé,
 un zéphir familier la fit évanouir
 comme elle m'entrouvrirait les ailes du baiser. „*

Puis le désir se précise et tend vers l'image d'une femme que ramène le souvenir et l'esprit a plus nette la conscience de ce qu'il attend de la femme.

Un moment d'effervescence fait dévier l'esprit de son but et l'âme se noue à des choses plus immédiates, aux choses de la Vie :

*“ Un vent d'ailes a passé qui fuyaient de l'azur
 — oh vol d'aigles en vertige éperdu vers la terre ! „*

.

“ et ma jeune vigie a salué la Terre „

expansion stérile dont l'esprit revient aussi ignorant de lui-même.

*“ Quand le Maître apparaît des lointains de la drève
 la trompette aux créneaux insolite s'emporte „*

.

*“ la salle impériale où le mire son glaive
accueille un étranger qui ne se connaît pas „*

.....

“ et le silence est de ruines, dans la plaine „

De cette désillusion renaît l'espoir de trouver en la femme
une image définitive; mais

*“ le fugace chanteur s'il pose
son vol emmi les passeroses
déçoit les ailes qui l'enivrent „*

et la femme *“ veut des mirages sans essor : „*

“ Viens, ne regarde pas au loin ! Regarde-moi

.....

— mais, oh ! ne regarde pas si loin dans mes yeux „

.....

*“ Et l'enfant, la subtile enfant de mon désir,
mon image en ses yeux se vit évanouir,
quand elle, déliant sa grâce floréale,
leva ses douces mains pour me voiler les cieux. „*

Toute chose étant en devenir et le Moi total ne pouvant se
réaliser qu'en l'Infini, l'amour immédiat et direct contient en
lui-même une déception.

*“ et celui que nous sommes,
jamais elles ne l'auront aimé. „*

La femme ne nous montre qu'un moment de notre existence, elle reflète un Moi présent et actuel, et lorsque nous percevons ce reflet, il est déjà du passé. Cette image est donc fausse en ce qu'elle n'est pas aussi en devenir et si nous nous y attachons, elle tue en nous la faculté d'évoluer.

Puis l'esprit repart vers *“ des mers sans rivage „*

Ici l'analyse des différents éléments assemblés; tous les thèmes repassent et la conclusion philosophique : il s'agit de conquérir la Belle au bois dormant, la Conscience qui est

Tout, de l'Orient à l'Occident, de l'Origine au But: celle qu'il a cherchée, dont il n'a eu que des reflets, jamais d'image définitive. Mais il faut chercher d'une âme ingénue et être son but à soi-même, soit que l'on cherche son individualité par l'infini repliement de la conscience sur elle-même, soit que l'on définisse les rapports harmoniques du monde objectif au Moi, deux aspects d'une même chose : conquérir l'Être.

*“ Plus loin, plus loin dans la forêt,
mais c'est dans la forêt sans fin.
En une clairière isolée
où ne conduisent pas les allées,
là s'est épanouie une vierge inconnue :
ses yeux sont toute son âme ingénue „*

*“ Ses yeux sont toute son âme ingénue,
ses yeux sont toute ton âme inconnue :
elle est princesse de ton rêve
et tu dois naître au seuil de ses lèvres „*

“ Elle est toi-même qui n'es pas encore „

*“ — fantôme qui cherches et te cherches toi-même,
ses yeux sont l'éternelle surprise :
elle est la toujours apparue
que nul jamais n'a contemplée. „*

*“ Sois la naïveté suprême
celle au sourire de vierge qui prie
et garde son enfance en ses bras endormie „*

*“ Poursuis le rythme du seul Thème,
suscite aux Formes l'harmonie
qui, d'un abîme de vertige,
mire en tes yeux l'Ordre des sphères*

" Sois le désir qui se mire en soi-même
 et magnifie en la Musique
 le dieu que tu seras demain.
 si l'Œuvre en l'infini silencieux profère
 vos songes mutuels grandis au Verbe unique.,
 " Or entends, voyageur sur le mouvant chemin
 la voix du Ciel quand la tempête rompt les môles :
 tu verras en vigie à la conquête insigne
 comme cinglent sous la neige émule les cygnes
 d'un vol algide vers les Pôles.
 Regarde! le soleil aux ors d'une verrière
 émerveille son irradiant cri de roi :
 en ton âme où s'éveille une enfance en prière
 le geste de l'Archange a sommé ton effroi
 d'élaner au zénith l'arc de la Joie altière
 pour toi-même éployer soudain comme un orfroi
 le chant vaste où fulgure une Aile de lumière. „

Voilà, si je puis dire, le *panneau central*.

Volet de droite (prologue). Une âme chétive s'efforce à se dégager du despotisme des choses, puis retombe écrasée.

Volet de gauche (épilogue). L'âme a pris possession d'elle-même et conscience du But et toutes visions sont suscitées ou annihilées selon sa volonté.

Le prologue et l'épilogue étant pris dans la vie moderne, il se produit pour le poème un effet de recul qui met en relief l'allure symbolique du drame.

Comme je l'indiquais plus haut, cette œuvre est avant tout picturale, jusque dans sa forme extérieure. Les procédés empruntés à la musique n'ont pour but, semble-t-il, que de traduire en plastique la psychologie du drame.

Cette tendance répond trop bien à un désir, chez moi, d'une *psychologie décorative*, pour que je n'insiste pas. La psychologie émaillée de maximes et d'équations ne m'a jamais paru plus digne d'être le *but* de l'Art que la phrénologie ou

la pisciculture. Qu'elle fournisse un thème, un des plus nobles, si l'on veut, mais la valeur artistique de l'œuvre dépendra de la ligne qu'on aura imprimée à cette psychologie.

La plastique de *Chantefable un peu naïve* est si évidente que c'est d'abord chez les peintres et chez les sculpteurs que l'on cherchera à établir les parentés artistiques de l'auteur (j'excepte Andersen) : les Primitifs, Donatello, Walter Crane, Kate Greenaway... Noble dans *autour de Soi*, ailleurs d'un raffinement aristocratique et d'une grâce subtile et complexe de gestes que détermine plus de psychologie. Je devrais citer toute la *petite Elle, une Enfant des Eaux qui passent, Chanson*, la première pièce de *Plus loin*, certaines figures de l'épilogue et, tout à la fin, ce passage : "Un gracieux enfant l'aperçut qui lui dit :

" Je sais qu'ici tu cherches ce que tu as perdu : Viens, car ma sœur est triste. Ma sœur est belle et triste, elle garde le silence. Je l'ai trouvée pensive et toute seule au fond du parc et lorsqu'on prononce ton nom elle lève les yeux vers l'avenue et puis les cache sous ses boucles, — et jusqu'au mouvement de la dernière phrase.

Un axe donnant à l'œuvre son unité et tout autour, les courbes les plus aristocratiques, les caprices d'arabesque les plus délicats qui donnent les harmoniques de l'idée principale, au lieu de courir droit au but, comme le veut la méthode d'Edgar Poe, par exemple. Et c'est ici plutôt que dans les procédés de versification qu'il faut chercher l'influence de la musique.

De là un des plus grands charmes du livre ; de là aussi son défaut, peut-être : la surabondance des lignes secondaires. Est-ce un résultat du procédé, ou ce vagabondage du détail est-il voulu pour traduire l'imagination capricante au hasard des associations d'idées qui caractérise l'enfance et l'adolescence ?

Il faut reconnaître toutefois que le thème principal est conduit avec une logique rigoureuse et les associations d'idées gouvernées avec sûreté.

M. Mockel s'est créé d'un coup une langue à la fois personnelle et diverse, se pliant à toutes les nuances. Le vers ainsi construit pourrait facilement fluer, amorphe. Ici au contraire il a sa ligne, son rythme, sa couleur, sa musique, en un mot son individualité. Les sonorités (comparez, par exemple, *Ingénuité à autour de Soi*), le rythme, sont déterminés avec précision.

Dans la première pièce de *Ingénuité*, le rythme est indéfini, la confusion des nombres en relation avec la conscience obscure; j'excepte le thème du personnage: "Lui qui passe candide...", thème qui revient à plusieurs reprises jusque dans *une Enfant des Eaux qui passent*, pour marquer l'identité du personnage évoluant.

Puis le rythme devient plus leste, plus net, à mesure que se développe la conscience.

Dans *Autour de Soi*, période d'expansion, de vie extérieure, apparaît le vers régulier, l'alexandrin.

Puis le rythme renaît subtil, ondoyant en courbes gracieuses et caprices d'arabesques dans *la petite Elle*, simple et populaire dans *Chanson*, ample ou en surprises de lignes brisées dans *une Enfant des Eaux qui passent*.

Le même procédé est appliqué aux proses: En circonvolutions ophidiennes et despotiques dans le prologue, d'une exquise simplesse dans tel conte de l'épilogue.

Cette forme se moule à l'idée comme de beaux vêtements expriment un beau corps et permet à l'artiste la savante préparation des transitions et des rappels.

La phrase, quoique chargée d'idées, reste généralement claire de ligne, — même lorsqu'elle l'est moins quant au sens, — grâce à des contractions et des synthèses toute personnelles.

Pour le prélude musical, je laisserai à d'autres, plus compétents, le soin d'une critique. Puissé-je seulement avoir assez dégagé de son allure juvénile la profondeur d'une œuvre écrite à propos de cet âge de pensée indécise : l'adolescence.

A.-M. HENROTAY.

LES SEPT PRINCESSES (*).

M. Maeterlinck a donné récemment aux lettres un nouveau drame, *les sept Princesses*.

Dans une salle de marbre, sur les marches d'un escalier, sept princesses sont endormies parmi des coussins de soie pâle. Au delà des fenêtres, sur la terrasse, le vieux roi et la vieille reine attendent l'arrivée du prince, qui débarque et monte vers eux. Les trois personnages délibèrent, s'inquiétant du sommeil étrange des sept princesses; ils regardent par les fenêtres, frappent contre les vitres, tentent d'ouvrir la porte. Enfin le prince, traversant les souterrains, entre dans la salle en soulevant une dalle, marche à la Prédestinée qu'il trouve morte, et les six sœurs qui s'éveillent soulèvent son corps et l'emportent en silence. Au dehors, le vieux roi, la reine et les valets accourus hurlent et pleurent.

La philosophie des *Menus propos* anime toute cette œuvre, et c'est toujours, à part quelques passages où le procédé devient un peu mécanique, la même langue aux équivalences hantantes. Qu'y faut-il chercher comme symbole? Certes, il est permis d'y voir le drame de la connaissance qui se cherche dans la représentation, le désir poussé vers son objet

(*) Par Maurice Maeterlinck, à Bruxelles, chez Lacomblez.

qui meurt aussitôt conquis ; mais cela qui est sans doute le sujet réel, est parfois obscurci, surchargé, dans les manifestations, d'une part, de la philosophie mystique que l'on connaît à l'auteur, et de l'autre, de l'humanité de ses personnages. C'est ainsi qu'il peut ne point être nécessaire que le prince traverse un caveau et passe parmi les morts avant d'entrer dans la salle ; à moins que ce détail n'ait une signification expresse, il m'est pénible d'y reconnaître un de ces moyens trop précis qui ne sont même plus de l'allégorie, et que M. Maeterlinck emploie parfois : qu'on se rappelle, par exemple, le présage de mort tiré, dans *l'Intruse*, du grincement d'une faux, près de la chambre où l'on veille, comme aussi, tombant sur la dernière page des *sept Princesses*, l'effet mélodramatique de ce rideau noir. C'est ainsi que, de même, à la fin, encore que, lisant toutes les lignes, on note que les deux scènes se passent simultanément — on sera prémuni contre ce désagrément typographique qui les force à se dérouler l'une après l'autre — il n'en semblera pas moins que les plaintes furieuses de la vieille reine, dans l'intérêt d'une beauté logique, eussent, plus sobres, moins développées, laissé l'admirable cortège des six sœurs portant Ursule morte clore seul le drame, sans que notre attention, plus attirée toujours par la douleur vivante, n'en déviât pour s'intéresser trop peut-être aux pleurs sauvages de cette aïeule folle dont tels instants valent un vieux Lear. Beauté pour beauté, toutes deux sont trop opposées, trop diversement attirantes pour qu'on les puisse goûter réunies, fût-ce pour la valeur du contraste ; une simultanéité ne peut ici que nuire à l'une et à l'autre ; l'une doit, je le répète, forcément désintéresser de l'autre, et vraiment j'estime qu'il ne faut pas, si tragiquement belle soit-elle, que l'humanité déchaînée de la vieille reine, du roi et des serviteurs puisse un instant distraire du lent départ des vierges silencieuses, aux gestes hiératiques, emportant le corps sans vie d'une sœur aux cheveux traïnants.

Les personnages des *sept Princesses* se meuvent selon la philosophie développée déjà dans *l'Intruse* et dans *les Aveugles* ; un malheur plane sur cette salle : la reine, âme de femme, en a la prescience ; le vieux roi, en son entendement obscurci par la vie, n'en perçoit plus les présages ; le prince en a comme une vague conscience, âme d'enfant encore, il est terni déjà par le monde extérieur, il participe des deux âmes du roi et de la reine. Et sans avoir peut-être cette unité dans la gradation qui produisit de si énormes effets dans les deux drames précédents, les scènes sont menées vers le but avec une puissance magistrale.

Mais ce qu'il faut louer spécialement dans les pages récentes, c'est la claire noblesse des plastiques.

A ce point de vue, ni Maleine, ni les sœurs dans *l'Intruse*, ni la jeune aveugle ne nous suscitèrent aussi rare vision de beauté que le sommeil clos des sept sœurs, le surnaturel réveil et le cortège tragique d'Ursule morte. Cela seul, avec le décor général, suffirait à faire des *sept Princesses* une œuvre d'essentielle noblesse et de grandeur.

Venu après les autres, ce drame me semble devoir prendre sa place logique entre *la Princesse Maleine* et *l'Intruse*, et je ne serais pas étonné qu'il ait été conçu dans la période de transition qui sépare ces deux étapes.

L'atmosphère relative des *sept princesses* rappelle la *Princesse Maleine* ; d'autre part, les *sept Princesses*, sans être tout à fait comme la *Princesse Maleine*, une suite d'accidents, une tranche d'histoire légendaire, n'est pas non plus le simple fait normal de *l'Intruse* ou des *Aveugles*. De même aussi, l'œuvre nouvelle est moins enfoncée vers l'absolu, moins baignée des vents de l'infini que les deux drames qui la précédèrent, et l'épisode des voix lointaines, du chant des matelots sur le navire qui s'éloigne, semble avoir été écrit dans le souci d'élargir le cadre comme un peu envoûté de la fable. C'est, quelle qu'en soit la signification, un rappel aux

choses du dehors, une voix qui arrive du monde; cela ne fait pas partie intégrante du drame; ces voix ne traversent pas l'œuvre comme tel souffle qui, dans les *Aveugles*, courbe toutes les têtes; ici, à tel instant, le roi et la reine se doivent distraire du spectacle de la salle pour jeter les yeux vers ces hommes.

J'ai noté les quelques réflexions que me suggéra le nouveau drame de M. Maeterlinck; cette étude n'a pas la prétention d'avoir pénétré l'œuvre en son essence; bien des choses — est-ce à moi qu'il faut en vouloir, ou à quelque incertitude dans la réalisation même — sont pour moi restées obscures, hésitantes; il m'a semblé qu'une ambiguïté, qui n'est pas celle voulue par l'auteur, flotte sur tout le drame, je n'ai pu parvenir à scruter les pénombres qui noient tel geste et telle scène. D'autre part, je m'en suis aperçu trop tard, peut-être ai-je trop envisagé cette œuvre au point de vue d'une stricte logique, et c'est toujours maladresse quand il s'agit d'un mystique. Une chose me reste à dire, mon admiration profonde pour cette manifestation nouvelle d'un des plus hauts artistes de ce temps.

CHARLES DELCHEVALERIE.

ÉMILE VERHAEREN.

Ses vers, ils sont d'une hantise despotique et ce charme hallucine le cerveau comme un alcool. Maints littérateurs ont été fourvoyés par cette domination subie peut-être à contre-cœur mais subie quand même. C'est qu'Emile Verhaeren a le don d'incruster sa pensée, il crée dans l'âme un monde d'impressions étranges dont l'esprit se ressouvient avec une

netteté jamais atténuée; elles s'imposent, revivent ainsi que des flammes soudaines ou bien encore font dévier vos sensations originales. Peu lui importe d'approfondir, mais la fougue gigantifie ses conceptions et dans la grandeur du poème les détails paraissent des ciselures. Des visions d'insomnie, des douleurs d'inconscience qui souffre s'évoquent; des lointains surgissent fabuleux d'or. Après un instant de méditation rêveuse, ces images isolées s'enchaînent et sur un tréteau chimérique se dessine un profil d'homme. Je le vois derrière le treillis de ses vers, vouté, hagard un peu, avec des yeux comme des étoiles qui agonisent. Il gesticule sous un ciel d'orange, se macérant de souffrance par effroi des splendeurs de la chair et dans l'œuvre entière du grand Verhaeren nulle strophe ne déforme ce Faust sculpté grandiose au regard du lecteur. Les mysticités enthousiastes des *Moines* se sont éteintes. Désormais ses yeux sondent l'immensité des cieux mornes:

Vers tes éternités mes yeux lèvent leurs flammes....

Le farouche s'immobilise en des pensées pleureuses d'anciens rêves, et ce Faust dont chaque poème est un prestigieux monologue, incarne l'esprit d'un demi-siècle.

Les *Débâcles* ont une énergie de blasphème qui captive. Le poète voit un fleuve de mort charrier ses désirs blessés, les souffrances ameutées le traquent à travers la nuit, parfois une lueur de conscience l'éclaire :

Je sais
Et que c'est moi qui seul me rêve dans les choses.

Sa religiosité de flamand se souvenant de l'enfance, là-bas, en des béguinages, réapparaît étouffée par l'esprit de révolte chercheur de volupté dans un infini vide. L'âme du poète mirée dans le monde s'exalte et ne s'analyse point, mais avec lenteur sa personnalité se scinde et sa raison très nettement se distingue de la passion inassouvie qui toujours l'entraîne.

Dans les *Flambeaux noirs*, le *Départ* symbolise cet état d'une façon remarquable. Sa pensée devient précise. Il cherche une certitude au lieu d'une félicité idéale dont la privation le crucifiait. De pair sa philosophie est abstraite. Comparez le *Conseil absurde* aux *Livres*; dans le premier poème il circonscrit sa philosophie à lui seul, dans le second elle est absolue :

Penser, même douter que l'on pense, c'est être.

Sa raison qui scrute la matière et la pensée trouve le néant au fond de toute chose. Son âme, il la montre à la dérive sur la Tamise dans un décor de Londres, puant de suif et de lucre, qui représente notre société :

Elle est morte de trop savoir,
De trop vouloir forer la cause
Par en dessous le granit noir
De chaque être et de chaque chose.

Le récent recueil, *les Apparus dans mes chemins* (*), continue l'idée avec une frappante sincérité. Le poète prend dès lors un caractère très impersonnel, il se décrit comme un être étranger. On compte parmi les plus beaux poèmes *Celui de l'horizon*, avec cette fin :

Et depuis des mille ans il luttait sur la mer,
Gonflant, à l'horizon, les toises de ses voiles,
Toujours, vers les lointains des plus rouges étoiles
Dont les verres de sang se cassaient dans la mer.

Verhaeren en ce moment est arrivé au point extrême de cette crise. Sa pensée qui nie toute réalité a conscience de son vide. La souffrance n'est qu'un supplice vain. Le savoir ?

...est-ce qu'on sait ce que l'on sait ?

La philosophie ?

A quoi nous induisent toutes les causes
Si la première est inconnue ?

(*) Un vol., à Bruxelles, chez Lacomblez.

Le poète en qui sommeillaient toujours des ardeurs mystiques s'est ressouvenu de ce désir — chimérique alors — qu'il exprimait dans les *Débâcles* :

Etre l'errant au monde et le pauvre de soi,

 Ils sont les charmeurs lents, là-bas, des brises lentes
 Leurs doigts qui n'ont jamais touché le mauvais feu
 Dansent des airs lointains sur des flûtes tremblantes.

La raison intime de cette volte-face brusque est peut-être dans la parole de maître Janus dans *Axël* : « Sache, une fois pour toujours, qu'il n'est d'autre univers pour toi que la conception même qui s'en réfléchit au fond de tes pensées..... Ta « vérité » sera ce que tu l'auras conçue : son essence n'est-elle pas infinie, comme toi ! Ose donc l'enfanter la plus radieuse..... » Je me suis efforcé de montrer cette conclusion amenée logiquement. Une source soudaine de poésie merveilleuse surgit. Verhaeren dont la couleur était le clair-obscur, devient d'une clarté aurorale et neigeuse. Son vers d'une finesse de fleur frêle laisse transparaître une musique indécise. Une pâle figure de femme plane comme une lointaine vision et cette femme est pour lui désormais l'unique réalité. Après ses « rages de torture, » c'est elle qui rendit l'apaisement à ses souffrances :

Rien n'est bonheur, comme sentir sur soi
 Quelqu'un d'au delà de la vie
 En qui l'on ait croyance et foi.

Les images possèdent toujours la même puissance, mais elles sont adoucies ; elles émeuvent davantage en éclairant notre âme d'une lueur douce. Tels ces vers :

Il se pencha d'autant plus bas vers moi
 Qu'il me voyait plus à genoux. (*St-Georges*)
 Et pour chaque péché son doux pardon
 Est si profond — que c'est elle qui pleure. (*Saintes*)

Et les rayons calmés reposent
Sur les bouches des lilas d'or. (*les jardins*)
N'est-ce pas que c'est bien toi
L'étoile au loin dans les cheveux du soir? (*très simplement*).

Ces pierreries s'enchâssent dans des écrins éblouissants; mais malgré leur lumière, ils suggèrent — de même que les couleurs ont leur complémentaire — une sensation opposée de tristesse et de pitié. Car à voir ce harassé des épopées sourire candidement à des apparitions virginales, la vanité des bonheurs et leur petitesse se décèlent avec une cruauté qui fait souffrir.

Je crains d'être resté trop dans les généralités. Je n'ai voulu étudier en particulier aucun poème; il ne convient pas à une banale critique d'analyser les délicatesses d'un rêve. De plus les conceptions de Verhaeren diffèrent; nulle ne peut être prise comme type, tantôt c'est la vision d'un paysage grandiose et mystérieux, tantôt l'apparition d'un chevalier ou d'une vierge. Le caractère du poète échappe lui-même à toute définition. Il ne s'est pas dès l'origine confiné dans un genre particulier. Verhaeren est humain; l'artiste chez lui ne vient qu'en second lieu. Ses poèmes se tiennent par la logique de leur succession, par une force et des qualités d'image qu'il est seul à posséder parmi la génération qui nous précède.

LÉON PASCHAL.

LES LOURTY (1).

M. Lavachery publiait jadis ses *Contes et Nouvelles* et par ses tendances se rapprochait de certains conteurs français :

(1) Chez Bénard, éditeur, Liège.

Sand, Feuillet, Theuriet, avec une teinte légère rappelant les conteurs du Nord.

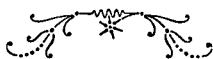
Aujourd'hui il publie un roman : *Les Lourty*; la charpente du livre est bien établie; il vaut en outre par une juste observation des caractères et même par des psychologies parfois. Tout au plus lui ferait-on le reproche d'avoir ouvert d'après de lointaines réminiscences, sans avoir serré d'assez près l'atmosphère wallonne où se déroule l'action.

Le style est net, alerte, primesautier; mais, il faut le faire observer, lâche souvent et parfois négligé.

Bien que l'intacte personnalité de l'auteur apparaisse diffuse, il faut dire la valeur de l'œuvre; nous aimons telle page et tel chapitre d'une maîtrise de main plus entière. Nous aimons le type de Mâtriveau, ce bohème qui parvient à s'insinuer chez les Lourty; aussi le père Lourty relégué à l'arrière-plan d'une famille par sa femme, mégère impérieuse et têtue, ces types de constatation quotidienne.

Enfin le livre, sans philosophie, sans observation profonde des types sociaux, sans atmosphère abstraite résumant une race, sans analyse spéciale des passions et des vices, est d'un conteur qui noue et dénoue gentiment une histoire avec prestesse de tour en donnant tout le long de l'intrigue une allure primesautière, un rien humoristique, aux faits et gestes de ses personnages.

ALBERT THONNAR.





NOTES.

2^e CONCERT DU CONSERVATOIRE.

Ainsi qu'au lendemain d'un rêve, l'âme se berce des subtiles visions de cette exquise soirée.

C'est le *Prélude de Lohengrin* : des ondulations d'ailes nacrées dans des lames de lumière, des envolées de séraphins dans une bruine de musique aérienne, éblouissante ainsi que la neige de leurs plumes qui se frôlent. Or, les chants s'élargissent, se recueillent, puis s'indécisent et se perdent en d'énergants et délicieux bruissements.

Dans *Tannhäuser*, l'impatiente allégresse de l'amante ranime les mornes lambris du castel au retour de l'aimé.

Surgit *Siegfried* le fier et fatal héros, chevauchant à travers les halliers.... Le cor de l'Ingénu vibre aux oreilles de la Walkirie conquise, tandis que la plainte des filles du Rhin s'élève sur les buées du fleuve légendaire.

Et se succèdent et se confondent les fluides harmonies du *Rêve* où l'âme brisée exhale ses regrets et sa lassitude, le sublime prélude de Tristan palpitant d'idéale passion et les accents exaltés et mystiques d'Yseult transfigurée.

* * *

Donc, merci à M. Radoux des profondes impressions d'art qui nous restent de ce concert. Cette fois sa générosité n'a d'égale que sa parcimonie d'autrefois, et la précision qu'il a apportée à l'exécution de son programme nous fait oublier ses anciennes défaillances.

Quant à M^{me} Sucher, c'est après la Materna une des plus belles interprètes des œuvres du Maître que l'on puisse rêver; tout au plus pourrait-on autoriser certaines critiques de détail.

Nous avons omis de parler de la *Ste-Cécile* de Haendel non que l'œuvre ne soit grande; il y a là des pages d'un sentiment très profond comme cet air dans lequel intervient

l'orgue, à côté de merveilles de finesse pour ne citer que l'air de solo avec flûte obligée, délicat et fouillé comme une dentelle, malheureusement point mystique du tout. Cela tient-il à ce long et naïf poème — vrai prétexte à soli ? mais plusieurs de ces pièces sont tissées de banalités vieilles et peut-être eût-il mieux valu les retrancher des quelques perles qu'elles encadrent en les déparant.

Les interprètes se sont en général tirés très correctement d'affaire. Malheureusement pour M^{lle} Lejeune sa voix baissait sensiblement à la fin de l'*Oratorio* sous le poids d'un rôle écrasant alors que cette artiste s'était montrée remarquable au début.

CHERTAL.

Quoique un peu tardivement, il faut rappeler ici la charmante soirée donnée, en décembre dernier, à l'Emulation, par la *Société de Folklore wallon*. Des petites filles chantèrent d'exquises rondes, qui furent commentées par MM. Monseur et Gittée; M. Maurice Wilmotte ensuite, à propos de la chanson de Jean Renaud, dont il cita plusieurs variantes, interprétées de façon fort compréhensive par M. Demest, nous montra, avec sa science et son art inné de dire et de charmer, le curieux travail auquel se livre inconsciemment l'esprit d'une race, sur un thème au fond partout identique, pour lui faire signifier sa psychologie propre.

Annonçons joyeusement la prochaine apparition de trois livres de nos collaborateurs : les *Légendes puériles* de Pierre-M. Olin, *Vers la Mort*, proses de Gaston Vyttall, et les *Chansons naïves*, un livre de vers par Paul Gérardy.

Notre ami Célestin Demblon poursuit, avec un succès mérité, son cours de littérature. Il étudie spécialement, cette année, le XIX^e siècle.

Le salon des XX va s'ouvrir dans les premiers jours de février. Sont parmi les invités : A. Bartholomé, A. Besnard, Miss Mary Cassatt, Henri Cros, Maurice Denis, Herbert Horne, de Toulouse-Lautrec, L. Pissaro, Mellery, C. Meunier, et l'on prépare une exposition rétrospective des œuvres de Georges Seurat.

LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE

Édouard GNUSÉ

LIÈGE — 51, RUE PONT-D'ILE, 51 — LIÈGE

LITTÉRATURE MODERNE

Service régulier d'abonnements aux publications belges
et étrangères.

Dépôt de FLORÉAL

REVUES RECOMMANDÉES

- La Revue Blanche.* { Rue des Martyrs, 19, Paris.
 { Rue de l'Ouest, 74, Liège.
- La Jeune Belgique.* Rue Potagère, 66, Bruxelles.
- L'Art moderne.* Rue de l'Industrie, Bruxelles.
- Le Magasin littéraire.* Rue Haut-Port, 54, Gand.
- Le Réveil.* Rue de Flandre, 77, Gand.
- La Conque.* Rue Vineuse, 49, Paris.
- La Plume.* Boulevard Arago, 39, Paris.
- Les Entretiens politiques et littéraires.* Chaussée d'Antin, 11, Paris.
- Le Mercure de France.* Rue de l'Echaudé St-Germain, 16, Paris.
- L'Ermitage.* Rue Gay-Lussac, 5, Paris.
- La Revue indépendante.* Rue des Pyramides, Paris.
- Les Écrits pour l'Art.* Avenue de Clichy, 47bis, Paris.
- Chimère.* Cours Gambetta, Montpellier.
-

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : Albert MOCKEL, P.-M. OLIN, Henri DE RÉGNIER.

Bureaux : Rue St-Adalbert, 8, Liège.

A paraître

VERS LA MORT

Gaston VYTTALL.

Prochainement

Chez Mme Ve MONNOM
(Bruxelles).

LÉGENDES PUÉRILES

Pierre-M. OLIN.

Incessamment

des Presses de FLORÉAL

Les Chansons Naïves

Paul GÉRARDY.

Des Presses de H. Vaillant-Carmann,
rue St-Adalbert, 8, Liège.



REVUE MENSUELLE DE
LITTÉRATURE ET D'ART

1^{re} Année, N^o 2.

Février 1892.

SOMMAIRE :

Exergue	Henri DE RÉGNIER.
L'Initiatrice	Aug. DONNAY.
Au jardin	Fernand SEVERIN.
Ames blanches	Edm. RASSENFOSSE.
Paysage.	Adolphe HARDY.
Little sketches	Ch. DELCHEVALERIE.
Ex tempore	Charles BRONNE.
Première variation sur un thème ancien.	Geo MAUVÈRE.

Chronique artistique.

Bruxelles : Exposition De Braekeleer.—
Au Cercle Voorwaarts Albert ARNAY.

Chronique littéraire.

Épisodes, sites et sonnets Léon PASCHAL.
Coups de plume P. G.

Notes.

Ce numéro 50 centimes.

FLORÉAL

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant à la fin de chaque mois en une livraison de 16 à 24 pages.

Directeur : PAUL GÉRARDY.

Rédacteur : Charles DELCHEVALERIE.

*Envoyer les livres et revues et tout ce qui concerne l'administration,
à la direction : Rue St-Remy, 22, Liège.*

*Adresser manuscrits, lettres et communications concernant
la rédaction : Rue de la Boverie, 7, Liège.*

ABONNEMENT : Pour la BELGIQUE, 5 fr. l'an

UNION POSTALE : 6 fr.

Sur papier de luxe : 20 fr.

COLLABORATEURS :

Albert Arnay. — Charles Bronne. — Hector Chainaye. —
— Célestin Demblon. — Auguste Donnay. — Georges Eekhoud.
— Germaine Franck. — André Gide. — Albert Giraud. —
Adolphe Hardy. — Aug.-Marie Henrotay. — Camille Lemonnier.
— Grégoire le Roy. — Pierre Louys. — Maurice Maeterlinck.
— Geo Mauvère. — Albert Mockel. — Pierre-M. Olin. — Léon
Paschal. — Pierre Quillard. — Edmond Rassenfosse. — Henri
de Régnier. — Fernand Severin. — Albert Thonnar. — Emile
Verhaeren. — Aug. Vierset. — Gaston Vyttall. — Etc., etc.

N. B. *La revue ne publie que de l'inédit.*



EXERGUE.

*Le Désespoir fleurit sur tes autels de jaspe,
O Songe! et la colère y fume en hautes torches ;
L'Orgueil est nu sous l'or qui d'un faste le drape
Et le vent de la mer entre par les trois portes.*

*La terre délaissée autour du temple vide
Isole pour jamais son ombre auprès de lui ;
Le couchant refroidi à l'occident oxyde
Ses funestes métaux de Nuée et de Nuit ;*

*Et le fleuve désert entre les routes blanches
De la poudre des temps, des jours et des vains soirs
Roule ses ternes eaux, taciturnes et lentes,
Que ne remontent plus le Regret et l'Espoir.*

*La terre est triste, ô songe, et ton temple de jaspe
Accueille les vaincus du mal pâle de vivre,
Et les trois marches d'or, de bronze et de basalte
Exhaussent ton seuil dur et ton sévère asile.*

*Refuge de l'Orgueil et du Désespoir morne
Courbés au fond des soirs qui n'auront que des nuits,
Autel mystérieux de l'ultime concorde,
Où s'abjure le soin des antiques ennuis.*

*Les débris de la Lyre, hélas! et de la Lance
Attestent l'Essai nul et le Destin amer,
Et le cri des vivants a remis au silence
Son grief oublié du Ciel et de la Mer!*

HENRI DE RÉGNIER.





L'INITIATRICE.

Comme il songeait, du lointain de son rêve surgit, tranquille, une Femme dont les yeux de nuit regardaient profondément

“ Je t'aime, „ dit-elle.

et sa voix d'inconnue harmonie était si irrésistiblement persuasive et douce, qu'il fut tout ébloui de cet inespéré amour.

“ Je suis la Très-Clémente et la Consolatrice, j'arrête aux tristes paupières de douleur les larmes amères et clos sous la caresse de mon regard les yeux, les pauvres yeux fatigués.

“ Mon cœur est grand comme l'infini et les baisers que donne la grandeur de mon amour sont d'une si absolue ivresse que les lèvres assouvies se ferment décolorées — à jamais dédaigneuses d'autres baisers.

“ Je suis la Très-Sereine et l'Initiatrice, „ et en ses yeux de nuit scintillèrent les Étoiles.

Et comme la clarté de cette lumineuse paix lui pénétrait le cœur, il comprit qu'il devenait seulement lui-même et renversa la tête, écrasé de bonheur.

Alors voyant son corps inerte, les Hommes, dans leur ignorance, clamèrent avec épouvante :

“ Mais il est mort, il est mort ! „

AUG. DONNAY.





AU JARDIN.

*Au parterre fraternel,
Clair d'étoiles virginales,
Ce soir, ô chère, un beau ciel
Luisait dans les arbres pâles.*

*Comme en songe et malgré nous,
Nos âmes ce soir écloses,
Parmi les mots lents et doux,
Se parlaient d'étranges choses.*

*Tandis que les vents ailés
Chargés de parfums de fête,
Flattaient nos cheveux mêlés
D'une haleine plus discrète.*

*" Où vont tes rêves ? „ dis-tu.
Ah ! pensai-je, que ne puis-je,
Cœur tendre et las qui t'es tu,
Lui dire ce qui t'afflige !*

*Soir proche et déjà lointain !
O la claire et triste aurore !
Redescends seul au jardin
Que l'absente peuple encore.*

*Et cueille au rosier perlé
De la pudeur des rosées
Le bouquet immaculé
Des roses qu'elle a baisées !*

FERNAND SEVERIN.



AMES BLANCHES.

Conte à ma Sœur M.

Quelle douleur et quel blasphème et quel mensonge
De marcher vers un but en marche et qui m'échappe !

F. VIELÉ-GRIFFIN.

Ils allaient eux deux seuls — le frère et la sœur — seuls en la solitude de la plaine immense couverte de neige.

Le ciel de pâleur atone et la neige sans souillure — comme deux voiles idéaux les enfermant tous deux en leurs seules individualités — là-bas, bien loin, formaient un horizon d'une candeur et d'une austérité indicible.

Ils marchaient à pas égaux — si égaux et si lents — leur marche si légère que sur tout le long chemin parcouru il n'était pas de trace sur la neige.

Leur cœur à tous deux était bien triste et les larmes de leurs yeux avaient un reflet d'eau limpide et de nuage d'une langueur douloureuse. L'air qui les enveloppait de sa fragilité silencieuse à peine se déchirait parfois à leurs paroles entrecoupées.

“ Frère, avait dit la sœur, voilà longtemps que nous errons, et ta tête est toujours penchée et ton front est plus pâle encore. „

Et le frère n'avait point répondu.

Ils allaient toujours.

“ Frère, avait-elle repris après un long silence, ton cœur bat toujours agité, et tu ne m'as point dit la douleur de ton âme.,

Et une larme seule, avait roulé des cils du frère.

“ O mon frère — avait repris la sœur encore — ton corps est tout convulsionné par l'idée d'une chose, tout ton être semble tendu de désir vers une chose que j'ignore, et tu ne m'as point dit ton mal! — Et voilà longtemps que j'erre et cherche avec toi. „

Et le frère avait pris doucement la main de sa sœur naïve, et la lui avait pressée avec une tristesse infinie.

Puis la compagne fidèle, après une longue marche encore, dit :

“ O mon frère, j'ai mal de toi. Réponds, que veulent tes désirs et que rêve ton cœur? „

Le frère alors avait fait dans l'air immobile un geste d'une expression sublime, et son corps s'était comme détaché de la terre, les regards anxieux et baignés d'une douceur fiévreuse, fixés sur un point vide de l'immensité calme.

Et il n'avait rien pu dire.

Et longtemps et sans cesse, un temps bien long encore, ils allèrent par la solitude de la plaine illimitée, vers la ligne indécise des horizons. Ils marchèrent tant et tant qu'enfin parut dans la liliale blancheur des neiges l'austère ossature d'un monastère gothique.

Et leur route fut longue encore, mais ils marchèrent tant et tant qu'à la fin ils y advinrent.

Et le frère n'avait rien dit.

Quand ils furent en face du monastère silencieux, poussés tous deux par le désir de trouver ce qu'ils rêvaient, franchis-

sant le seuil disjoint, ils vaguèrent par les cloîtres moroses, et les dalles sonores ne rendirent pas de bruit.

Ils parcoururent avec une fiévreuse ardeur toutes les salles du morne édifice, ils inspectèrent, comme en délire, toutes les cellules et tous les coins d'ombre, — mais tout était désert. La chapelle aussi était lugubrement vide. L'âme était morte des voûtes en ogives, des pilastres de pierres noires, des niches et des vitraux délaissés.

Seule, dans l'étroite abside, une étincelle priait.

Et le frère à l'âme en pleurs, dès qu'il la vit ainsi si brillante et si pure dans le crépuscule mystérieux, dans un élan mystique tendit ses deux bras vers elle avec une ardeur et un désir infini.

Mais l'étincelle soudain s'éteignit.

Ils sortirent alors, car tout était désert, et ils n'avaient rien trouvé.

Le jour s'était évanoui. La nuit se levait pleine de désespoir et de deuil, et sur la tête des enfants frêles l'ombre amassait ses inquiétudes.

Ils reprirent la route blanche, et ils s'avancèrent un temps bien long encore, ayant au cœur navré une déception de plus.

Le frère allait, languide et frêle, et tout son être disait une douleur infinie. La sœur fidèle, elle, avait l'âme bien déchirée, mais elle cachait sa peine silencieusement.

Et ils allaient toujours par la solitude de la plaine immense couverte de neige, sans cesse par l'immensité nocturne et blanche.

Comme ils allaient encore dans un rayon de lune sur la neige, le frère parut enfin sortir de sa torpeur languide. Sa poitrine oppressée haletait, son front, légèrement penché,

semblait soulever peu à peu l'obstacle de la vie qui, impitoyablement, s'était placé entre lui et son rêve. Et ses yeux s'illuminaient de désirs inassouvis. Au travers de ses traits pâles transparut toute la profondeur de joie dont son âme venait à l'instant de se pénétrer. Son corps se transfigurait divinement, et de son être tout entier émana, en rayons magnétiques, vers l'Être idéal qu'il apercevait au loin, toute la puissance d'un amour vainqueur et la volonté des désirs candides et purs.

Et ils s'avancèrent dans la plaine immense couverte de lune. Ils s'avancèrent vers la vision radieuse, vers la Vierge si extatiquement resplendissante, qui avait hanté tous les songes de la route si douloureusement longue et si désespérée.

Ils allaient vers la vision, lui l'âme régénérée et le cœur ivre d'avoir trouvé son rêve, et la sœur délicieusement heureuse du bonheur de son frère.

Et ils allaient, allaient toujours, vainqueurs enfin de la vie, vers la vision nimbée d'azur, au loin.

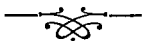
Et voilà qu'ils s'approchaient, s'approchaient toujours. Mais la neige blanche alors insensiblement céda, céda sous eux, et bientôt ils s'enfoncèrent, s'enfoncèrent et disparurent dans la neige maternelle, les yeux rivés sur l'idéale vision, sur la Vierge intangible.

Les fibres de leur cœur alors, sous leur joie éclatante, se brisèrent mélodieusement, et s'exhala leur âme dans cette douceur et cette ivresse infinie.

Et la neige tombait, tombait par la nuit sainte.

EDMOND RASSENFOSSE.

12 janvier 1892.





PAYSAGE.

à Leconte de Lisle.

*Le jour pointe. Les nids chuchotent dans les branches.
L'aube est d'un gris de perle, et, seule, à menus pas,
Une brune fillette, en tricotant un bas,
Conduit, par la bruyère, un jars aux plumes blanches.*

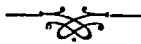
*Devant elle, à vingt pas, sifflant à plein gosier,
Un petit pâtre, vif et hardi comme un faune,
Pieds nus, par le sentier poudré de sable jaune,
Chasse une chèvre rousse avec un brin d'osier.*

*Non loin, vers les pâtis en fleur, le long des haies,
Dans le clair friselis des fins rameaux mouillés,
Des ménages entiers de moineaux réveillés
Déjeûnent, en plein air, de rosée et de baies.*

*Lors, par les hauts talus bordés de vétyvers,
Le petit pâtre entraîne avec lui la fillette,
Et, pendant qu'ils s'en vont ensemble à la cueillette,
La chèvre avec le jars pillent les trèfles verts.*

*Tandis qu'aux monts voisins où, dans le brouillard rose,
L'étoile du matin ferme l'œil et s'endort,
Le soleil lance au loin ses pétilllements d'or
Sur le décor du fond, comme une apothéose.*

ADOLPHE HARDY.





LITTLE SKETCHES.

XIX. — Sous les ténèbres balayées à coup d'ouragan, un coin de faubourg se devine; des masses d'ombre plus dense émergent confusément du flot roulant de la nuit folle. Le vent l'étire, la déchire, la fouette, et la nuit s'échevèle en un vol noir qu'elle bouscule à tous les angles.

Le paysage est désert et stoïque sous la torture; entre ses quais tranquilles, un canal pousse de grosses eaux rapides où des lames d'épées s'effilent, et le peureux reflet des réverbères tremble sa lumineuse angoisse à se voir captif au tain du froid miroir. Des plaques d'humidité luisent çà et là dans une rue, sur les quais, par les toits; parmi le troupeau des maisons vagues, des fenêtres sont de calmes yeux en larmes.

Mais soudain la lune s'est dévoilée, et l'on voit souffrir sa face morte. Sur toute la vision, elle jette une blême lueur de fin du monde : c'est une douleur livide et désorbitée où sombrent les pleurantes lumières humaines; les choses en sont pénétrées, le site se dramatise, un givre verdâtre neige sur les toits et par les rues, la rivière s'empoisonne du mauvais éclair et flue une onde décomposée. Et, crispant de pâles attitudes, tout ce rêve hagard se courbe sous le flagellement d'une colère qui passe.

XX. — Soir tombant sur la neige, parmi les ombres bleutées; au ciel meurent des moires d'ambre bordées de vieux rose. Les choses se recueillent, une tranquillité veloutée plane, où des sonnailles tintent clair, çà et là de minces fumées s'évagent. Dans cette fraîcheur vive, c'est la joie frigide d'une rénovation pascale, l'apaisement d'une vie aux lèvres angélisées. La neige maternelle fait les lointains charitables; parmi l'air balsamique, le songe flotte d'une halte mystique en un pays d'Évangile.

Au-dessus des collines, les premières étoiles s'allument et ainsi, plus clairs là haut, les feux de la terre continuent aux plaines du ciel leurs scintillements répercutés.

XXI. — Par la vitre du wagon :

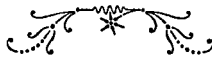
L'eau luisante et sombre d'un fond de forêt qui s'y mire, comme une glace nocturne. La rive plate alors, des cultures, terres brunes écorchées, et plus loin d'autres veloutées d'un gazon si joyeusement vert. Puis la montante et mince clarté grise d'une rampe en pierre, là-bas où s'étagent aux loins leurs tapisseries anciennes, et c'est une royale haute-lice découpée soudain dans le carreau.

XXII. — La molle paix du soir plane sur la vallée, la fermentation des choses se décèle aux rumeurs qui viennent mourir ici, buée qui monte du ruissellement des vies. Ici, c'est la colline et le commencement du bois qui s'étoffe du vernal charme des frondaisons, graciles bouleaux feuillus d'enfance,

bruyères comme calcinées où persistent des brindilles roses du dernier automne.

Dans la mousse roussie et le velours en grisaille des herbes mortes, le chemin pierreux serpente et s'égaie là-bas d'un rayon, vers un grand arbre qui domine et sacre d'orgueil la sérénité du site. Branches tordues comme de puissantes griffes qui vainquirent, enchevêtrement de membres noirs profilant une menace, le géant s'érige, et barre la joie d'éblouir au soleil qui descend dans une zone or et mauve. Soudain les crocs de fer l'agrippent; captif en la formidable serre, le Roi de lumière halète et s'évertue, et diffuse sa rage en éclats d'or, et tombe sanglant sur l'horizon, quand la silencieuse griffe enfin s'émeut et détend son étreinte, à l'intercession des souffles bleus du crépuscule.

CHARLES DELCHEVALERIE.





EX TEMPORE.

Alors je vis un grand trône blanc et quelqu'un
qui était assis dessus, devant la face duquel le
ciel et la terre s'enfuirent ; et il n'en resta pas
même la place.

APOCALYPSE.

*Quand du Haut surgira sur la race hantée
Par le désir final, l'ire du feu vengeur,
La Ville monstrueuse où la Bête en vainqueur
Est adorée, au Ciel verra l'heure annoncée.*

*Vienna l'archange élu brandissant dans la nue
L'épée. Et du soleil vers l'abîme, à son choc,
Tombe l'idole d'or ; puis roule comme un roc
L'univers écrasant sur la Bête vaincue.*

*Et clamera la Voix : C'est l'heure où tout s'écroule !
Que comme un parchemin d'azur le ciel s'enroule,
Que la terre s'enfuie en buvant l'océan
Et place dans l'espace au royal trône blanc !*

*Alors magnifiant l'Œuvre aimé, l'Attendu
Viendra marquer au front les vrais grands, et sur l'être
Régnera seul, le Tard-venu :*
le Maître.

CHARLES BRONNE.





“PREMIÈRE VARIATION SUR UN THÈME ANCIEN.”

(Des Bergeries.)

*Il pleut, il pleut, bergère,
Il pleut sur vos beaux yeux,
Il pleut des oiseaux bleus
Sur votre âme étrangère.*

*Un jupon de crépon,
Un corsage de blonde,
Et vos cheveux de blonde,
Et vos airs Trianon!*

*Sourire en sérénade,
Saluts de menuet,
Madrigaux en apprêt,
Éventail en parade!*

*Il pleut, il pleut, il pleut
Des lys noirs et des roses,
Des joies et des névroses,
Il pleut, il pleut, il pleut!*

GEO MAUVÈRE.





CHRONIQUE ARTISTIQUE.

BRUXELLES : *Exposition De Braekeleer.* —
Au Cercle Voorwaarts.

Parmi les expositions vues à Bruxelles dans ces derniers temps — et à peine un salonnet a-t-il fermé ses portes que d'autres s'ouvrent à leur tour —, il sied de mentionner spécialement l'Exposition, au Cercle artistique, d'œuvres de feu Henri De Braekeleer et celle, annuelle, du cercle *Voorwaarts*.

L'exposition De Braekeleer... une merveille! D'aucuns diraient que tels numéros secondaires encombraient le catalogue, mais nous pensons que toutes les toiles accrochées là apportaient quelque élément de plus pour la parfaite compréhension du grand artiste.

Celui-ci, semble-t-il, a pressenti et cherché dès ses débuts à réaliser cette peinture granulée, éprise d'elle et pleine de lumière en liesse, dont la manifestation définitive sonne victoire dans *La partie de cartes* et *Le repas*. Au fond, ce sont les œuvres qui m'ont le plus vivement impressionné et ce sont celles, je crois, où la personnalité du peintre s'est le mieux affranchie de certaines influences. Dans *La partie de cartes*, deux enfants jouent à une table glissée entre une cheminée et une armoire encombrées de bibelots; dans *Le repas* une femme — somme toute gauchement faite — mange à une table servie de fruits. Ainsi décrits ces tableaux n'ont l'air de rien; il faut voir, détail par détail, quel puissant parti le peintre a su tirer d'aussi élémentaires sujets. Les deux toiles, brossées de la même manière, — cette manière

qui surprend parce qu'elle tient en quelque sorte le milieu entre l'impressionisme et le pointillisme — donnent aux moindres choses un relief, une importance extraordinaire. Dans le premier, notamment, les potiches en vieille faïence de la cheminée sont d'une exactitude de tons inexprimable et l'on songeait en le constatant : il y a là plus de vraie science qu'on n'en pourrait reconnaître à bien des peintures autour desquelles on mène grand tapage.

De Braekeleer était d'ailleurs un pur flamand, requis par les teintes chaudes et vives. Dans la plupart de ses intérieurs — dont il excellait à rendre le permanent passé — des tentures somptueuses, des cuirs de Cordoue mettent une gloire de sacre, une beauté héroïque et légendaire. Cet amour des choses splendides a, du reste, entraîné le peintre à une prédilection pour certains meubles, pour certains accessoires. Ainsi, le tabouret à siège en velours sur lequel est assis *Le géographe*, se retrouve dans différentes autres toiles ; tels verres ouvragés de teintes enthousiastes sont de presque tous les tableaux et l'on voit de riches daghestans jusque dans la mansarde du *Ménétrier*, jusque dans l'arrière-chambrette de *La ménagère*. Il est visible que De Braekeleer se grisait à recréer ces couleurs qui l'avaient conquis tout entier ; une joie singulière animait à ces moments son pinceau — également habile, on peut le dire, à traduire toutes les nuances.

Cependant, comme beaucoup de flamands et de hollandais, De Braekeleer était moins à l'aise lorsqu'il s'agissait de rendre des scènes du dehors. Un plein airiste, il ne fut certes pas. Sa *place Teniers*, par exemple, apparaît trop dans la clarté ambrée d'un rayon de soleil traversant une verrière ; la *Blanchisserie* — une toute première œuvre, il est vrai, — le *Jardin de fleuriste* ne sont pas de bons paysages, tant s'en

faut. J'aime mieux la *Campagne de M. Couteaux* (extérieur), du moins le plan gauche avec l'allée tournante bordée de frêles buissons gazouillants de lumière. La vue extérieure dans *L'homme à la fenêtre* me plairait aussi n'était je ne sais quelle froideur de ton. Par contre, qu'il est beau le bout de paysage — pas plus grand que ça — vu de la fenêtre du fond dans *La fileuse*, ce paysage si lointain d'impression, qui accentue encore le caractère de vieille ballade blasonnant tout le tableau !

Mais De Braekeleer fut magnifiquement (cette impression éprouvée de prime abord, on m'a dit, par après, que M. Émile Verhaeren l'a notée dans la *Nation*), le peintre des fenêtres, des fenêtres ouvertes de l'intimité de l'appartement sur la vie lointaine et savoureuse. *L'homme à la fenêtre*, *la Place Teniers*, *Le carillon*, révèlent particulièrement ce côté de son art. En voyant ces croisées à petits carreaux, par où la vie devait être plus séduisante, j'ai songé à mon cher Koedyck, du Musée de Bruxelles.

De Braekeleer fut aussi un caractériste de belle force. Dans *La leçon* surtout — mieux que dans *La fête de la grand'mère*, où l'expression est peut-être légèrement forcée, et que dans *L'échoppe*, qui est davantage un morceau "de genre", — de réelles qualités de l'espèce arrêtent. Cette petite vieille, sous un grand crucifix, dans une sorte de salle d'école basse, au mobilier primitif, enseignant deux petites paysannes attentives; cette aïeule accueillant muette, perdue au lointain d'on ne sait quel souvenir, l'enfant qui lui offre, en parlant seulement des yeux, un modeste pot de fleurs; cette bonne femme ratatinée qu'affaire le populaire étalage disposé à la fenêtre de sa cuisine, sont des types — oui, des types, car à travers le modèle on devine une âme extraordinairement consciente d'elle-même. Et c'est toute l'âme

flamande qu'on y trouve — cette taciturne qui sait, et chez laquelle le sommeil réfléchi du Nord ne s'est pas entièrement dissipé.

Ces notes ont parlé plus d'une fois de "lumière,,; à ce propos il reste un point sur lequel insister. C'est la gradation merveilleuse de la clarté issant de certains fonds de tableaux, traversant les corridors et venant se jouer ou mourir, on ne sait, aux premiers plans. Il y a là une diversité, une souplesse de coloris que les mots ne peuvent rendre, mais dont, une fois que l'iris en a subi la fascination, on ne saurait perdre le souvenir. Les clairs-obscurs, la progression ou la fluence de tels effets pieusement suivis — non! il faudrait remonter haut pour en trouver une plus féconde réalisation.

Je tiens à signaler aussi le tact, la distinction que De Braekeleer apportait généralement dans la composition même de ses toiles. Il n'y a guère qu'une faute que je puisse nettement lui reprocher : les paysans, au premier plan droit de *La fileuse*, car ces personnages rompent inutilement la rêveuse attention suscitée par les autres parties. Mais l'heureuse trouvaille que d'avoir fait filer cette femme devant un paysage vernal et non d'hiver! Le sentiment de mélancolie qui se dégage de cette action en est encore grandi — comme, de Quincey l'a noté, la mort semble plus cruelle par un jour ensoleillé! Cette fois l'on se demande : Quelle est celle-ci qui file en chantant peut-être de vieilles choses, tandis qu'il fait si beau au dehors?...

Autre exemple : Qu'il est vieux *Le montreur d'oiseaux*, avec son paletot verdi, son chapeau moisi par Dieu sait quelles averses! Comme toute chose autour de lui semble abandonnée et d'un autre temps! C'est lui pourtant qui offre la scintillante éclosion des nids, la joie multicolore des plumages des fies.

Dans une *Salle de la maison hydraulique*, comme l'absence de personnages au premier plan dit bien que si les sièges y sont vides, c'est que personne à présent n'a le droit de s'y asseoir! De personnages, il n'y en a qu'au fond — et comme cela les rend davantage de simples visiteurs!

Dans la *Salle de la maison des Brasseurs*, le vieillard assis sous la statue du saint, depuis quand est-il là, vivant témoin des anciens jours, tout en lui-même inattentif aux bruits qui entrent par la croisée ouverte?

Le Joueur de cor est tout jeune et l'on comprend que ce sera sa destinée, demain, le triomphe qui s'essore de l'instrument vibrant sous sa fraîche haleine!...

Mais je m'arrête. Les œuvres de De Braekeleer sont de celles auxquelles on découvre à chaque regard de nouveaux mérites et la place me manque pour être complet. J'aurais voulu parler encore de *L'atelier*, du *Graveur* et surtout des *Potiers*, dont la tonalité et le caractère, presque parabolique de résignation, sont vraiment à l'extrême de tout éloge. Oui, bien des remarques seraient encore à faire. J'espère cependant que ces notes donneront, à ceux qui l'ignoraient, quelque idée de cet artiste puissant et l'exposition dont j'ai parlé aurait suffi (si la mémoire de De Braekeleer n'avait depuis longtemps au fond de toute conscience bien née le piédestal auquel elle a droit) à hautement perpétuer son nom.

* *

Le fait que j'ai insisté assez longuement sur l'Exposition De Braekeleer m'oblige, et je le regrette, à ne parler que brièvement du V^e salon du *Voorwaarts* où marquaient les envois de MM. Eugène Laermans et Victor Gilsoul.

M. Laermans exposait une série de tableaux à sujets ruraux où il se révélait comme un esprit original, de pensée et d'observation. Le geste, l'attitude correspondant à tels mots

à tels instants, il les a saisis sur le vif et nous les retrouvons dans ses œuvres avec une vérité étonnante. De-ci, de-là, le trait caractéristique paraît peut-être forcé mais jamais cela ne tourne, comme disaient les sots, à la caricature. Au total les *Politiques du village*, la *Symphonie champêtre* et l'*Idylle campagnarde* sont des œuvres de valeur. Un portrait de belle contadine — non au catalogue — nous a charmé également par sa santé blonde. Dans tous ces tableaux, la ligne, malgré quelques rappels de l'École, est curieuse et la couleur, pour être ce à quoi elle vise, ne demanderait qu'un peu plus de lumière au fond de certaines perspectives.

M. Gilsoul excelle à rendre la mélancolie du soir qu'alimentent des réverbères douteux en des faubourgs perdus ou la terreur sourde, la menace latente, du silence et de l'ombre. L'âme des choses, leur essence intime semblent préoccuper cet artiste plus que la nature elle-même. De son envoi nous signalerons *la Courbe*, *Nuit naissante* et *le Canal aux anguilles* au sujet desquels bien des éloges seraient permis.

Les œuvres des autres membres du cercle quoique moins frappantes peuvent intéresser à des degrés divers. Les dessins de M. Colmant n'ont qu'un tort : c'est de rappeler Durer, Hogarth et... George Minne. *Le Chemin couvert* de M. Delgouffre est d'une belle verdure. M. Dujardin exposait un portrait adorablement " empire ", et M. Herremans a noté avec brio tels coins de ville en fête lourde de soir d'été. M. Middelcer est un chercheur que l'enthousiasme égare et qui pourrait mieux. Son tableau *les Fleurs du Mal* est d'une conception aussi peu perverse que les *Tentations* des vieux flamands n'étaient tentantes. Son *Saint-Julien* (Flaubert) a le mérite d'être sculptural — mais cet inutile décor d'anges au fond ! Au reste, malgré ses semblants d'audace, M. Middelcer est très académique. Les fleurs de M. Bertrand ont de la vivacité. L'*Etude* au pastel de M. Rotthier est, ma foi, très fine. MM. Gouweloos et Ottevaere brossent des portraits

expressifs. Citons encore MM. Stobbaerts (*Sous bois à Berscel* notamment); Van Doren dont nous aimons le *Clair matin d'automne*; Blicck peu en progrès: Hoorickx et Ovyn, toujours épris de paysages colorés, etc. Puis, du côté des invités, M. Claus (*récolte du lin* — une toile pointillissante vraiment belle) et M. Verhaeren, plus flamand que jamais, de qui les *Dunes* sont à retenir.

La sculpture est bien pauvre à *Voorwaarts*. Mais nous y avons retrouvé *O Nuit!* de M. Puttemans, un morceau plein de poésie, de grandeur et d'effroi.

ALBERT ARNAY.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

ÉPIQUES, SITES ET SONNETS (1).

Le poète, dont les magnificences un peu tristes illuminent le soir de mon rêve, à la page première de son recueil, se présente en des strophes parmi lesquelles celle-ci :

*Vieille angoisse abritée au masque d'un sourire,
La même qui pleurait au masque de ses doigts,
Qui se dresse aujourd'hui plus fière qu'autrefois
Cambrant l'orgueil de sa blessure où l'on voit luire
De clairs rubis de sang comme aux robes des rois.*

et la mélancolie qui se voile, née peut-être d'une fierté natale ployée à la vie

*... s'enivre de voir sur la terre ingénue
Fleurir des vanités de rêves triomphaux.*

Les SITES et les SONNETS évoquent une impression notée à l'instant fugace où elle se perçut. Il peut paraître étrange de voir un pareil concept rendu en un mode parnassien, propre surtout aux gestes épiques; mais entre José-Maria

(1) Nouvelle édition, chez Vannier, à Paris.

de Hérédia et Henri de Régner, la parenté d'une noblesse existe qui garde encore la raideur des torses qu'étreignirent les cuirasses. La sensation, pourtant, plus intellectuelle peu à peu, s'imprécise et la vision reculée sous une brume est à l'étroit entre les limites trop nettes du poème. A cette dualité sont dus — est-il juste d'être catégorique ainsi ? — LES ÉPISODES.

La pensée initiale garde la forme préférée du sonnet puis, ainsi qu'un thème, se développe en des strophes plus libres. Le vers devient d'une nonchalance délicate, se distend, s'étire, sans s'alourdir des somptuosités trop accumulées peut-être. Le sujet :

*C'est la même tristesse encore et la même âme
A qui l'aube et le soir ont légué leur frisson,
.
Et la même âme encore et sa même chanson.*

Cette chanson est l'amour. Non identique à celui des SITES, mais généralisé, se perdant parmi l'infini. Le poète y voit le regret d'un autrefois :

*La mémoire d'alors et de tous les jadis
Où notre rêve aventura ses destinées...*

Et son vers s'attriste d'ennui, car :

*Le songe d'un passé de choses fabuleuses
Propage son regret en notre âme qui dort...*

Le PRÉLUDE exprime ces pensées et voici dans sa terne nudité la paraphrase du poème :

— LES DEUX GRAPPES. — Un cortège de fête rentre les vendanges. Le vin de la terre enivre les hommes. Le poète cueille *la grappe unique* et, loin du monde, sur les sommets, presse dans sa coupe le vin lustral où frissonnent des lueurs d'astres. — LUX. — Dans le délire divin surgit une vision de lumière.

— LA GALÈRE. — Une galère cingle des lointains. Sur la grève, des Princesses débarquent. Il veut, ému d'un amour

puéril, nouer au poignet des vierges des nœuds de roses, mais les vierges fuient soudain vers les horizons; le rêve s'évague aux mains qui l'enchaînent. — **ARIANE.** — Les mers sont désertes, évanouies les Galères. Las d'attente, il souffle dans une conque d'émail *un appel à quelque Dieu qui passe.*

— **LE VERGER.** — En un verger, depuis maints siècles, trois vierges sommeillent attendant Celui qui viendra, d'un baiser, réveiller l'Élue. Il vint et salua des genoux celle dont la beauté avait souri à ses rêves. — **LES MAINS BELLES ET JUSTES.** — Ses mains chastes et douces apaisent les souffrances. — **SPONSALIA.** — La prédestinée d'amour se fiance à lui. — **LA VAINÉ VENDANGE.** — Ainsi que la vision des princesses, le charme de l'aimée s'efface au frôlement du réel, — **LE JARDIN D'ARMIDE** — et tout se flétrit :

Comme les fleurs, comme les jours, comme les rêves.

— **PAROLES DANS LA NUIT.** — Les flots de la mer ont exhumé, du sable, un sphynx. L'idole exilé sous nos ciels se souvient d'un jadis. Le poète et le Rêveur de pierre fraternisent dans un même destin et se saluent sous la nuit noire.

— **LA GROTTÉ.** — Les reproches de l'aimée ne peuvent faire reflourir les rêves. — **JOUVENCE.** — La souffrance seule se perpétue jusqu'à ce que

La route vers la mort s'éclaire et se dévoile.

— **CENDRES.** — Comme les flammes d'un bûcher la mort a purifié le Rêve. — **ÉPILOGUE.** — Le poète conclut :

*Et mon année et son vain œuvre et sa folie
Ne fut qu'un rêve d'or, de mensonges et d'ombre
Que raille le sourire étrange de la Vie,
Et la mort de ce soir sourit jusques en l'ombre
D'où jaillira l'Aube nouvelle et sa survie....*

Telle est la suite des idées qui donne une unité à l'œuvre; son essence pourrait ainsi s'exprimer : L'amour est la revie d'une âme et toute réalisation souille cet idéal qui trouvera son aube dans la mort. Maint poème est d'une ligne indécise

et surchargé de fastueux décors qui pèsent malgré la merveille du vers. LE VOLEUR D'ABEILLES me paraît une déviation et se place mal entre LA GALÈRE et ARIANE.

Par ces causes LES ÉPISODES demandent une initiation et laissent, à première lecture, une lassitude éblouie.

Mais ces critiques, à propos d'une réédition, pour être justes doivent se reculer dans le passé. Ce qui séduit dans cette œuvre transitoire, c'est la beauté absolue des visions et le mode d'une distinction rare et patricienne.

LÉON PASCHAL.

Coups de plume, par Firmin VANDEN BOSCH *. — Une bonne œuvre, une œuvre nécessaire que celle-ci. C'est en quelques pages de fine ironie, le procès de la routine et du haut crétinisme enseignant. M. Vanden Bosch nous dit avec une verve et une bonhomie qui rappelle parfois Paul Louis Courier, le pieux piétinement sur place des Panurges de la doctrine, le culte — traditionnel — de Télémaque, d'Esther, d'Athalie et d'autres produits semblables et aussi admirablement faux ; les dédains ignorants de tous les pédants pour Corneille, pour La Fontaine, pour les vrais chefs-d'œuvre de Racine ; la préférence donnée sur le grand Bossuet au phraseur Massillon ; le mépris de toute la littérature moderne et contemporaine dont on ne sert aux élèves que l'une ou l'autre des plus factices odes de Lamartine et de Hugo — et le verre d'absinthe de Musset ! Tout cela dit combien exquisement ! Deux fines et gracieuses pièces de sentiment viennent ajouter le charme de la variété aux critiques. Une plaquette en un mot comme il en faudrait beaucoup et qui nous venge un peu nous tous des tentatives d'encrettinement dont nous avons été l'objet durant nos *humanités*. Bravo donc, M. Vanden Bosch ! et si les folliculaires du journalisme aboient — nous les avons entendus à Liège ! — ne vous en inquiétez pas : ils sont payés pour cela.

* Louvain, Aug. Fonteyn.

Une plaquette de pimpante allure qui nous vient de Gand : *Automnales** par Carlos du Fay. Des vers de jeune, alertes et d'une jolie musique, parfois maladroits et négligés. Somme toute, une bonne promesse.

P. G.

NOTES.

Floréal remercie chaleureusement les revues et journaux de France et de Belgique qui ont annoncé son premier n^o.

Un Comité formé d'amis du regretté poète Ephraïm Mikhaël, s'est constitué à Paris, dans le but d'élever un monument à sa mémoire. Parmi les membres nous relevons les noms de Jean Ajalbert, Bernard Lazare, Grégoire le Rcy, Charles van Lerberghe, Maurice Maerterlinck, Stuart Merrill, Albert Mockel, Pierre Quillard, Henri de Régnier. L'exécution du monument a été confiée à M. Michel Mallerbe. Les souscriptions sont recueillies par M. Gaston Dauville, trésorier du Comité, 191, Faubourg St-Honoré, Paris.

Nous avons dû ajourner au prochain numéro des vers de Pierre Louys et d'Albert Arnay, une suite de Paysages en prose d'André Gide, et une étude sur les *Légendes puéviles* de Pierre-M. Olin.

Nous prions ceux de nos lecteurs à qui *Floréal* a été envoyé à l'essai de faire bon accueil aux quittances de recouvrement qui seront mises en circulation dans la première quinzaine de mars.

* A Gand, chez Van Melle.

LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE

Édouard GNUSÉ

LIÈGE — 51, RUE PONT-D'ILE, 51 — LIÈGE

LITTÉRATURE MODERNE

Service régulier d'abonnements aux publications belges
et étrangères.

Dépôt de FLOREAL

REVUES RECOMMANDÉES

- La Revue Blanche.* { Rue des Martyrs, 19, Paris.
 { Rue de l'Ouest, 74, Liège.
- La Jeune Belgique.* Rue Potagère, 64, Bruxelles.
- Mouvement littéraire.* rue des Minimes, Bruxelles.
- L'Art moderne.* Rue de l'Industrie, Bruxelles.
- Le Magasin littéraire.* Rue Haut-Port, 54, Gand.
- Le Réveil.* Rue de Flandre, 71, Gand.
- La Conque.* Rue Vineuse, 49, Paris.
- La Plume.* Boulevard Arago, 39, Paris.
- Les Entretiens politiques et littéraires.* Chaussée d'Antin, 11, Paris.
- Le Mercure de France.* Rue de l'Echaudé St-Germain, 16, Paris.
- L'Ermitage.* Rue Gay-Lussac, 5, Paris.
- La Revue indépendante.* Rue des Pyramides, Paris.
- Les Écrits pour l'Art.* Avenue de Clichy, 47bis, Paris.
- Chimère.* Cours Gambetta, Montpellier.
-

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : Albert MOCKEL, P.-M. OLIN, Henri DE RÉGNIER.

Bureaux : Rue St-Adalbert, 8, Liège.

A paraître :

VERS LA MORT

Gaston VYTTALL.

Ont paru :

Chez Mme Ve MONNOM
(Bruxelles).

LÉGENDES PUÉRILES

Pierre-M. OLIN.

Prix : fr. 3,50.

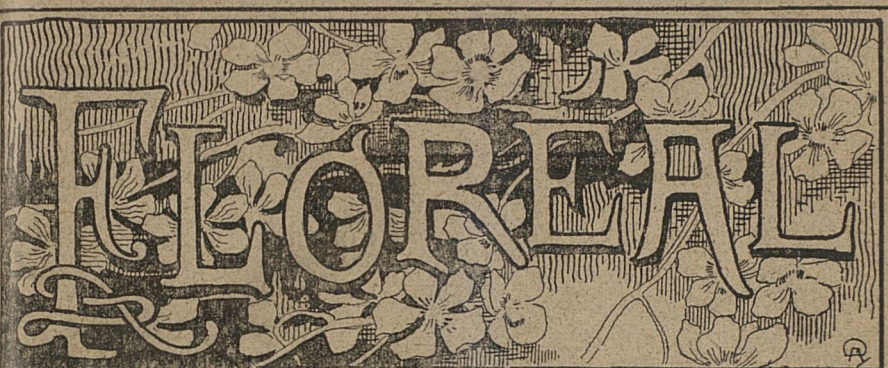
des Presses de FLORÉAL

Les Chansons Naïves

Paul GÉRARDY.

Prix : fr. 3 — Pour les abonnés de *Floréal*, 2 fr.

*Des Presses de H. Vaillant-Carmanne,
rue St-Adalbert, 8, Liège.*



REVUE MENSUELLE DE
LITTÉRATURE ET D'ART

1^{re} Année, N° 3.

Mars 1892.

SOMMAIRE :

Paysages.	André GIDE.
Les Aigles.	Pierre LOUYS.
Adventices.	Albert ARNAY.
Le Val flétri	Charles BRONNE.
Au mirage de l'âme	Albert THONNAR.

Chronique littéraire.

Légendes puérides	Ch. DELCHEVALERIE.
Les Chansons naïves	Albert MOCKEL.

Chronique artistique.

L'annuel des XX	Albert ARNAY.
---------------------------	---------------

Notes.

Ce numéro 50 centimes.

FLORÉAL

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant à la fin de chaque mois en une livraison de 16 à 24 pages.

Directeur : PAUL GÉRARDY.

Rédacteur : Charles DELCHEVALERIE.

*Envoyer les livres et revues et tout ce qui concerne l'administration,
à la direction : Rue St-Remy, 22, Liège.*

*Adresser manuscrits, lettres et communications concernant
la rédaction : Rue de la Boverie, 7, Liège.*

ABONNEMENT : Pour la BELGIQUE, 5 fr. l'an

UNION POSTALE : 6 fr.

Sur papier de luxe : 20 fr.

COLLABORATEURS :

Albert Arnay. — Charles Bronne. — Hector Chainaye. —
— Célestin Demblon. — Auguste Donnay. — Georges Eekhoud.
— Germaine Franck. — André Gide. — Albert Giraud. —
Adolphe Hardy. — Aug.-Marie Henrotay. — Camille Lemonnier.
— Grégoire le Roy. — Pierre Louys. — Maurice Maeterlinck.
— Geo Mauvère. — Albert Mockel. — Pierre-M. Olin. — Léon
Paschal. — Pierre Quillard. — Edmond Rassenfosse. — Henri
de Régnier. — Fernand Severin. — Albert Thonnar. — Emile
Verhaeren. — Aug. Vierset. — Gaston Vyttall. — Etc., etc.

N. B. *La revue ne publie que de l'inédit.*



PAYSAGES.

à Albert Mockel.

BRETAGNE.

I.

Cette fin de journée, à Dol; — une pluie qui n'achève pas de tomber, qui ne tombe pas jusqu'à terre; du gazon ras sur la place; — mais un ciel si gris, uniforme, et si doucement éploré, qu'il faut ce son de cloche, angelus tout à coup qui tinte, pour poser la note attendue qui relative toute ligne, — où voilà que le paysage se livre, — (un pauvre petit clocher d'église) — et que toute teinte s'y mire.

II.

Les terrasses d'Auray baignaient dans la lumière blonde. C'était une aube claire d'été; l'air était tiède.

Des escaliers en corniche qui descendent à la rivière, m'ont mené sur des berges basses. Sur des troncs d'arbres assises des femmes et des fillettes causaient; d'autres suivaient la route avec des linges blancs sur la tête; on entendait, plus loin, taper les battoirs des laveuses.

Plus loin, des enfants de pêcheurs se baignaient; ils se dévêtaient sur la rive, puis enfonçaient leurs maigres mollets dans la vase. Une barque vide dérivait au cours du fleuve; ils l'atteignirent en nageant, et nus, se poussaient dans l'eau avec des rires. Puis après, ils se sont couchés sur la rive, allongeant leurs membres mouillés, et le soleil chauffait leur peau mate.

Je suis parti; la lumière était adorable. Au loin des bois se penchaient dans des brumes; j'ai souhaité leurs ombrages, et, lisant des lettres amies, j'ai commencé de marcher sur la route.

III.

.... Ne pourrions-nous partir ainsi le soir, — marcher jusqu'à la nuit tombée.

Nous descendrons les berges des rivières jusqu'à cette mer légendaire où vont se tremper les soleils. Je sais que dans le port des barques rentrent, et que les matelots tendent aux mâts des filets d'or. Je sais que des enfants se baignent sur des plages et qu'ils étendent au soleil, après, leur beau corps nu sur le sable.

Un vent de large là-bas gonfle des voiles vers d'autres plages plus glorieuses. O Navires, qui partez ainsi vers des Antilles merveilleuses et qui nous reviendrez un matin dans l'aurore, chargés de perles, d'esclaves et de coquillages, — nous achèterons à prix d'or vos dépouilles, pour goûter, comme un parfum nostalgique laissé, la mélancolie désireuse de vos Florides, ô Navires, — que nous ne connaissons jamais, — mais dont nous rêvons les eaux belles dans le miroir lavé des perles, les grands cieus dans les yeux fidèles des esclaves, et le bruit de la mer dans vos coquillages, Navires!

IV.

MORBIHAN.

Après que le soleil s'est couché, je me suis baigné dans une eau rose et verte; et comme elle reflétait

le ciel, elle est bientôt devenue mordorée. La marée montante était tiède et m'enveloppait de mollesse. Les rameurs attendaient; je suis remonté dans la barque lorsque la lune s'est levée; un peu de vent soufflait; larguant les voiles, nous poussions des bordées. Je voyais tantôt les nuages mauves, et tantôt la lune. Dans le sillage argenté qu'elle faisait sur la mer calme, les avirons creusaient des remous de lumière. Deux barques brunes nous suivaient, fidèles dans le sillage pâle. Je regardais les flots se mouvoir.

V.

Les barques ce soir sur la mer de Cancale. Une mer grise comme un ciel; phosphorescente un peu sur les bords — mais si calme qu'on ne comprend pas bien — et que les barques, tout près, ont l'air de reposer sans poids dans l'air fluide, chargée d'eau grise aussi et qui se mêle à la mer, comme un ciel de nuages tombé.

HOLLANDE.

(Atcknaar, juillet 91.)

Je me suis perdu dans un jardin de tulipes et de lys roses; il y avait des ruelles propres entre des petites maisons; j'errais sur des mosaïques lavées, et devant les portes peintes, des petites filles assorties essuyaient des taches que l'on ne voyait pas. Par-dessus les toits se promenaient des mâts de navire, — parce qu'ici le bon Dieu a fait les eaux plus hautes que les terres.

ANDRÉ GIDE.



LES AIGLES

à *Leconte de Lisle.*

Le burg monstrueux d'ombre et les tours surplombantes
Usurpateurs de l'épouvantement des vents
Écotent dans la nuit des ténèbres tombantes
Les Héros, fils de Dzeus et les Dieux survivants
Conquérir la montagne aux cris des corybantes.

Venus des eaux, des bois, des prés bleus, des étangs,
Des brises, descendus des cieus, montés des vagues,
Ils marchent à l'assaut des hautes portes vagues
De la Nuit romantique et du Songe et des Temps.

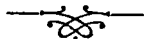
Ils marchent, éblouis, couverts de lumière, ivres
De fondre à leur soleil les neiges et les givres,
Et d'enfoncer le jour dans les murs lézardés,

Et voici qu'au-dessus des armes et des torches,
Beaux, et foudroyant d'or le monde, — regardez !

Les aigles blancs passent à travers les grands porches.

PIERRE LOUÏS.

* Extrait de « *Astarté* » 4 vol. sous presse.





ADVENTICES.

RONDES DANS LE SOIR.

Vers quelle Inde oublier un peu l'ennui de vivre

Et trouver encor le bonheur,

Vers quelles douceurs dont on s'enivre,

Gouverner ce pauvre cœur ?

Ah ! nul ne le peut dire

Vers où sourit l'Ophir.

Vers quels baisers de lèvres enfantines

Chanter joyeusement Noël,

Et cueillir les renaissantes églantines

De quelque autre ciel...

Ah ! nul ne peut savoir

Vers où fuir dans le soir.

Vers où fuir en le soir qui le suggérera,

Qui donc dira sur quelles rives

L'aube à nouveau te sourira ?

Mais quelle main fera jaillir

Pour toi, pauvre âme, les fontaines vives

Où tu abdiquerais ton désir de mourir...

Ah ! nul ne le sait même

Des bien-aimés qui t'aiment !

Nulle ne vient vers tes pensées

Avec des caresses d'azur

Et des mots aux fraîcheurs penchées ;

Personne ne boira le pur,

Le toujours pur calice de tes peines,

Où ton âme s'égrène...

Ah ! nulle ne voudra ce soir

Sourire un peu à ton vouloir !

ALBERT ARNAY.



LE VAL FLÉTRI.

En l'antique salon, une fleur si frêle et mourante se croyant seule, parlait ainsi :

Au travers de la vallée bénie, sur des cailloux blancs, le clair ruisseau courait, caressant tendrement ses rives et parfois heurtant, mais sans colère, quelque pierre moussue échouée en son lit. Des deux côtés, de longues herbes se laissaient bercer par le courant et jouaient avec les petites lames effilées; des ajoncs tamisaient les ondes, et plus haut, des arbustes feuillus — quand la brise les courbait — y trempaient leurs rameaux et se relevaient en jetant par les airs de fines gouttelettes fraîches et bleues.

La plaintive chanson des herbes et des fleurs qui se baisaient au souffle du vent et le tendre murmure du ruisseau faisaient un éternel lied à cette terre vierge.

De beaux insectes y vivaient en paix avec les fleurs; celles-ci les nourrissaient de leur suc, comme des sœurs maternelles et fermaient leurs pétales le soir pour les aider à dormir; d'élégantes antilopes broutaient l'herbe toujours fraîche, mais sans lui faire de mal et loin de la racine; de charmants oiseaux peuplaient les arbres et ne vivaient que de graines mûries.

Et depuis longtemps — des milliers d'années se racontaient les papillons — ils vivent ainsi, tous heureux, craignant de se faire quelque mal; et toujours, après les nuits reposantes le bon soleil les vêt de sa chaleur et ne demande qu'un peu de vapeur au ruisseau.

Tous ces heureux habitants ne savent rien du reste de la terre : le ruisseau seul, après les avoir quittés, parcourt des contrées inconnues, mais jamais les petits flots d'un ruisseau n'ont remonté vers la source pour raconter ce qu'ils ont vu. Il advint un jour qu'un beau papillon, portant de l'azür, du carmin et de l'or sur les ailes, tomba dans l'eau.

Vainement il tenta de s'accrocher aux lianes traînant le long des bords, ou de se hisser sur l'une des pierres douces qui surgissaient parfois ; il s'en allait lentement, lentement, au fil de l'eau, s'agitant follement et pleurant aux fleurs et suppliant le ruisseau ; mais celui-ci courait fatalement vers la mer et ne pouvait qu'entraîner le plus doucement possible l'insecte.

Après une longue course, il arriva dans un étrange pays peuplé d'êtres qu'il ne connaissait pas.

Soudain il se sentit saisi par les antennes. Un enfant avait aperçu sur les flots ses brillantes couleurs et s'était avidement emparé de lui.

Et l'enfant pensait : il doit y avoir d'autres papillons aussi beaux et aussi rares dans le pays de celui-ci ; j'aime ces jolies bêtes et j'en veux encore.

Il remonta, remonta le cours du ruisseau. Le chemin était long et bien des fois le soleil passa d'une rive à l'autre ; mais l'enfant voulait d'autres papillons et guidé par la chanson du ruisseau, il allait, allait toujours.

Il parvint enfin dans la paisible vallée et trouva plus qu'il n'avait espéré.

Dans son pays, les papillons et les fleurs étaient rares, les autres enfants les enlevaient tous ; mais ici, il n'avait qu'à tendre la main pour saisir les fleurs les plus délicates, les insectes les plus brillants et de paisibles animaux qu'il n'avait jamais vus et qui venaient lui caresser les mains.

Ébloui par toutes ces nouveautés, enivré par cette riche nature, il coupa follement des fleurs pour les rejeter aussitôt,

il écrasa les beaux insectes, emprisonna les oiseaux et étouffa la plus gracieuse des antilopes.

Puis au milieu de la stupeur de tous ces êtres, emportant le plus possible, mais laissant plus encore sur le sol, il se sauva poursuivi comme par un remords.

Après sa fuite, les antilopes restèrent longtemps étonnées, leur fine tête tournée du côté vers où le petit monstre était parti, les oiseaux voletèrent avec crainte, les fleurs et les insectes pleurèrent.

Et le soleil se coucha.

Le lendemain pourtant, lorsque les antilopes s'éveillèrent, elles crurent à un rêve; mais elles virent à leurs pieds des fleurs fanées, et se dirent que puisqu'elles étaient coupées, elles pouvaient les manger. Puis, comme elles leur semblèrent très douces, elles en prirent d'autres encore, goûtèrent même à celles qui vivaient sur leur tige et bientôt n'aimèrent plus que celles-là.

Les oiseaux mangèrent des insectes, ceux-ci plongèrent cruellement leur trompe effilée au fond du calice des fleurs, sans souci de les blesser.

Les fleurs seules restèrent pures et souffrirent en silence.

Et dans l'antique salon, voyant qu'elle était écoutée, mourut la fleur si frêle.

CHARLES BRONNE.





AU MIRAGE DE L'ÂME.

I

SUR FOND D'ÂME.

A Albert Mockel.

*Dans la forêt sonore où l'écho rit et chante
De clairs rires de joie et des fleurs en guirlandes,
Mon ombre s'est perdue aux détours des allées.*

*Aux artifices chanteurs de leurs divins sourires
Les fleurs vêtirent mon âme de clarté primitive
En fable intuitive où tout l'amour s'épèle.*

*Le soleil avait des doigts de songe dans la mousse
Pour les rires des fleurs épars en l'herbe douce
Et mon âme fut l'enfant aux contes des nourrices.*

* * *

*C'est la pitié bénie en oraison
Et la candeur de ta petite âme
Sur tes mains jointes — ô Parsifal —
Effeuille des pardons.*

*Je le sais bien, les âmes sont seules;
Mais voici l'ineffable
De mes lèvres d'enfant
Se pencher sur vos pleurs.*

* * *

*Aux détours des allées, où ton âme s'étonne,
Chemine ta candeur parmi les fleurs de songe,
Enfant; au ciel d'été ton doux rire tâtonne
Et le rouet du temps s'allonge fleurs à fleurs.*

*Ton âme est le jardin où vont tes songes enclos
Sur un tapis de mousse au sommeil des allées
En la ferveur tranquille d'un calme monotone
Et rien qui sonne l'heure en la douce oraison;*

*Sinon, d'un geste prompt, aux tremblantes ramures
Du mobile zéphir l'ombre qui s'éparpille,
Va... la vie alanguie est un bouquet de fleurs
Que ton âme a cueilli pour tes pas enfantins.*

* * *

*Tel en songe — le jour, où le soleil flamboie
Dans la forêt magique, aux sonores fuseaux,
Que ton âme accoudée garnit de laine blanche,
Tu vas tissant d'argent les gestes, fleurs des sens.*

*Tel en songe — le soir, où les scintils d'étoiles,
Fuyantes floraisons, brillent sur l'eau céleste,
Le cygne mélodieux du clair de lune vogue
En roide nonchalance pour une apothéose.*

*Et voici ton cortège parmi les lacs de songe,
Amic; les tritons marins traînent ton char,
Les couronnes d'étoiles fleurissent ton doux rire,
Et les plumes des cygnes vénèrent tes mains pâles.*

* * *

*Sous le doux clair de lune, où se jouent les flots,
L'orbiculaire aurore d'un lac de lumière
Apparaît vers l'orée, où la ramure allume
Le merveilleux éclat des mobiles pierreries.*

*Aux ondes de légende en clartés d'évangile
Par la nage éblouie de tes cygnes familiers,
Les choses vont rêvant des prières d'enfance
Et les encens d'étoiles joignent leurs mains tremblantes.*

*Vogue dans ta trirème au cortège mystique
De mes rêves pieux, prosternés en rois mages;
L'or fuyant du soir accueille ton voyage
Et l'onde à ton sillage propage un long baiser.*

* * *

*Et rien ne reste, amie, de ce vol de galère;
La houle aux flots des jours a brisé ton sillage
Et rien ne reste, amie, de l'encens et des fleurs
Sinon le songe d'or où tout l'amour s'épèle.*

*La vie est douce, ô songe, à qui la voit moins vaine,
Car Madame la Vierge là-haut sourit soudain
Et voici la douceur qui plane sur les choses;
La vie fleurit, ô songe, comme un bouquet d'Avril.*

*Tel en ma solitude, parmi les étrangers,
Ton souvenir recense parfois des mots légers
Pour la tristesse enclose au voile d'un sourire
Et depuis lors, amie, je suis moins solitaire.*

II

A Charles Bronne.

Or ne pouvant redevenir des madrépores,
O mes humains, consolons-nous les uns les autres.

JULES LAFORGUE.

*Sur les chênes dressés aux vagues profondeurs
Le clair de lune tisse une trame de fleurs
Aux corolles d'argent, que broutent des chimères
En un troupeau sacré de rite funéraire.*

*Ces fleurs — cœurs en débris par le vent secoués —
Ont la calme douceur des agnelles pascales
Que l'on conduit bœr aux lointains pâturages
En des regards surpris de pauvres humiliés.*

*Et le cèleste enclos aux longues fleurs sacrées,
Sous le muffle sanglant des chimères ruées
S'allonge et disparaît par sillons réguliers.*

*Les fleurs, des prompts naseaux sentant le souffle errer,
Se recueillent en le silence des allées
Afin de mieux livrer leurs chairs résignées.*

ALBERT THONNAR.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

LÉGENDES PUÉRILES (*).

M. Pierre-M. Olin a récemment réuni en une édition d'un art exquis, les quelques proses qu'il publia l'an dernier dans *la Wallonie* sous le titre *les petits Enfants*. Augmentés d'une nouvelle page, ces petits contes sont sept maintenant, et voici que, enchâssés dans le même écriin, eux que par délassément un merveilleux artiste se plut à ciseler, ils nous donnent une œuvre.

Il faut remercier M. Olin de la joie pure et continue que nous offre la lecture des *Légendes puériles*; rarement on a réalisé une harmonie aussi sûre dans les divers moyens d'expressions, que dans ce petit livre. Il nous y parle de l'enfance. Ces contes sont irréels et symboliques; ses petits héros vont par la vie; si frêles ils sont sans crainte dans la Forêt et sur la Mer, car ils ont gardé leur âme en eux; ils sont Lui et Elle, le petit frère et la petite sœur. Et leur aventure se joue "à petits pas assurés", — mais le désaccord de leurs rêves naît bientôt: toute immédiate et limitée elle songe, dans la mouvante solitude des vagues sous la faim qui peu à peu les tue, qu'il serait bien plus pratique qu'elle se laissât manger par son petit frère; ici c'est la richesse de l'or lunaire qui l'hallucine; — elle n'a pas l'âme grave et voici que, toute en joie d'épousaille, elle ne comprend pas la voix profonde des cloches de noces. Le petit frère y sent la mort, et l'âme

(*) Par Pierre-Marie Olin, à Bruxelles, chez Monnom.

pauvre de la joyeuse alors s'affole sous les glas qui l'écrasent. Partis vers la source, au miroir de l'eau songeuse, il a voulu baiser son image à elle, et ses lèvres ont soudain dévasté la vision ! Car elle est maintenant toute brisée, elle n'est plus le rêve au clair sourire qui chantait en lui. Et pourtant à ses côtés elle vit, la même ! Mais c'est l'heure fatale. Et la petite sœur qui vraiment n'est pas responsable de toutes ces choses inconnues, elle se désole ; et son image en pleurs étant soudain reparue au miroir, le petit frère en un baiser plus frêle se laisse glisser aux bras du mirage et se noie, tandis qu'elle s'enfuit " sans savoir pourquoi „.... Enfin par l'immense plaine monotone, fatigué de la longue route, il cède à l'ignorant désir de la petite sœur qui veut dormir sous le vol des douces neiges mortelles, ils reposent sans avoir su que la longue route était sans fin, et toujours la même.

Ces scènes se meuvent en un décor sobre et pâle ; elles sont contées en une langue subtile et délicate baignée d'une discrète émotion cérébrale ; de petites âmes y vivent simples et comme anciennes ; mais cette chose est curieuse de trouver en ces contes une sensation ultra moderne : en effet de cette forme raffinée l'impression nous reste d'une enfance qui sait de toute une vieille âme héréditaire ; elle s'incarne en cette vision " dont la majesté frontale ne pouvait suppléer au frêle des membres „ celui " dont le front trop pensif semblait porter le poids de quelque immérité désastre. „ C'est l'enfant sans jeux qui observe et se doute, dont la naïveté est comme savante, et M. Olin est bien personnel en nous l'évoquant de cette plume qui a signé *Finis*. Tout au fond des pages on retrouve ici la même fatigue de songer et de croire.

La langue précise et diverse, les adorables dessins de M. Van Rysselberghe et jusqu'aux moindres détails de l'édition complètent ce petit livre de façon à en faire une délicate œuvre d'art.

CHARLES DELCHEVALERIE.

LES CHANSONS NAÏVES.

En la plupart de nos contemporains lettrés se rencontrent deux êtres. Deux êtres : l'âme et *l'autre*; l'autre, c'est la bête, dit-on. Il existe aussi bon nombre de braves gens qui sont *l'autre*, tout simplement; je tiens à les citer, et avec politesse, car il ne faut décourager personne.

Et voilà! M. Paul Gérardy est double, comme il sied. Mais voyez l'étrange chose! On a beau le retourner, sa bête se présente toujours sous les espèces d'un littérateur; oui, un bon garçon de littérateur si l'on veut, mais un littérateur tout de même.

Je parlerai tout à l'heure du poète; mais voyons l'autre d'abord, le littérateur; car le critique est par essence un être qui ne pardonne rien, et je veux lui dire son fait, à ce littérateur-là. Il a lu, naturellement, il a beaucoup lu, presque trop et peut-être un peu vite, et toute sa vie passant en ses lectures il s'est en quelque sorte amalgamé avec elles. Alors pour faire pièce à son frère le poète, de temps en temps il nous présente des vers qui disent l'âme des autres et non point l'âme de sa vraie âme; alors il écrit *Les Croix* ou d'autres vers semblables, et nous lui en voudrions mortellement si le poète, passant par là, n'avait jeté quelque belle image ou quelque songe délicieux, parmi les pages raturées qui appartiennent le plus à son frère ennemi.

Maintenant que j'ai maltraité le littérateur, je vais un peu l'absoudre.

M. Paul Gérardy est né en cette vieille petite ville de Malmédy, encadrée depuis si longtemps dans le rude métal de la Prusse. L'âme wallonne y vit plus intense que partout ailleurs, peut-être, justement parce qu'on est en terre ennemie. Les divers Bismarck ont beau y envoyer par bandes leurs grands Prussiens hargneux et maigres, Malmédy reste Malmédy; Malmédy parle français parce qu'on n'apprend que

l'allemand dans les écoles, et Malmédy parle encore plus wallon parce que les grands Prussiens n'y entendent goutte. Mais comme Malmédy est en Prusse, on y fait son lycée dans les gymnases prussiens et il faut attendre l'époque heureuse de l'université pour passer la frontière et arriver à Liège.

M. Gérardy a donc fait comme ses compatriotes et après s'être nourri longtemps des fortes sèves germaniques, — obligatoirement d'abord et puis aussi par goût, — le voici transporté dans une cité wallonne, une cité française, où l'on ne parle, où l'on ne pense, où l'on ne vit qu'en français. En bon Malmédien qui parle et aime notre langue, il s'est naturellement jeté tout entier dans le grand fleuve de la littérature française, non pas celle que l'on connaît en Allemagne (où Leconte de Lisle est encore ignoré), non pas même celle qui parvient à Malmédy, mais la vraie, la grande et noble littérature française qui roule ses ondes de Froissart à Hugo et de Châteaubriand à Mallarmé.

Il se conçoit bien, et je voudrais l'énoncer clairement, qu'un jeune homme enthousiaste, devant qui se découvrent soudain des paradis ignorés, en soit ébloui jusqu'au vertige; et le vertige serait peut-être venu complètement si M. Paul Gérardy n'était un poète, c'est-à-dire s'il n'avait senti quelque chose de lui-même s'affirmer malgré tout, lutter, encore lutter et persister en son rythme. Le littérateur a subi des influences diverses et fortes, mais le poète est né à côté de lui et voici un livre qui déjà contient de précieuses pages et en promet de plus rares pour bientôt (*).

De sa longue excursion dans les lettres allemandes, M. Gérardy a conservé un grave et chantant souvenir; mais sa race parle en lui une langue bien française, et cela nous vaut l'harmonieux mélange d'une forme claire et pure, et de

(*) *Les Chansons naïves*, un beau volume in-8°, chez Vaillant-Carmanne.

pensées qui se résolvent naturellement en plastique, avec un écho des émouvantes et lointaines symphonies que le Songe se joue en les profondes Allemagnes.

Ici je prête à M. Paul Gérardy; tout cela, qui d'ailleurs est bien le vœu de l'art wallon en général, il ne nous l'a pas encore intégralement donné, mais il nous le donnera avant peu, si j'en crois mon instinct. C'est que ce titre, *Les Chansons naïves*, n'est pas vain, c'est qu'il y a en son auteur, lorsque le poète parle, de l'ingénuité vraiment native, et c'est qu'enfin M. Gérardy a le don. Je n'en veux pour témoins que trois ou quatre des exquises chansons qui préludent, et toute cette pièce absolument délicieuse où l'élégance française se baigne au souvenir de la grande âme du Nord.

CE FUT

UN TROUVÈRE QUI CHANTA ET UNE
DAME QUI EN MOURUT.

Un gentil trouvère vint de loin
Avec trois cordes à sa lyre ;
Il chanta la chanson bien douce,
Il chanta la chanson bien bonne
Avec trois cordes à sa lyre.

Il vint en un jardin de lys
Avec un castel au milieu,
Un grand castel tout blanc et frêle,
Enclos en un lac de sommeil
Où vont des cygnes lents, silencés.

Et sur les blancs cygnes d'orgueil,
Et sur le castel frêle et blanc,
Emmi le lac, erami les lys,
N'était de soleil malfaisant,
Mais rien que la pâleur lucide
D'un clair de toujours bonne lune.
La dame était à sa fenêtre,
La dame belle et blanche et claire,
Et le trouvère eut joie au cœur.

Il chanta la chanson bien douce,
Il chanta la chanson bien bonne,
Avec trois cordes à sa lyre.

Et lent et doux son chant allait,
 Et la claire dame écoutait
 La si lente et douce chanson ;
 Et le lys blanc d'un frère sourire
 Se mirait en l'eau de ses yeux.

Mais, — casse une corde de la lyre !

Les yeux en les yeux de la dame,
 Avec deux cordes à sa lyre
 Le gentil trouvère chante et pleure
 Sa chanson si triste et si lente.

Et les lys blancs, les cygnes blancs
 Ont des pâmoisons vers la lune.

Oh ! triste et lent et doux il chante
 Des pleurs en les yeux de la dame,
 Des pleurs, des pleurs en ses yeux clairs.

Et — une corde de la lyre casse !

Avec une seule corde à sa lyre,
 Si grêle et frère chanterelle,
 Se pâme sa chanson plus douce
 Et pleure sa chanson meilleure,
 Et pleure et rit sa chanson triste,
 Si triste et si lente vers la lune.

De blanches colombes s'envolaient,
 Les cygnes chantaient sur le lac
 La mort des lys en le jardin.

Les lys et les cygnes mouraient.
 Et quand cassa la chanterelle
 La dame mourut à sa fenêtre,
 La dame mourut avec les lys,
 Si pâle et frère comme un lys.

Et le trouvère s'en alla
 Sans plus de cordes à sa lyre,
 Triste et muet il s'en alla ;
 Il traversa bien des pays,
 Mais jamais plus il ne chanta.

Il n'est pas un poète qui ne fût fier d'avoir écrit pareille légende ; or si cette pièce est le joyau du livre, il est pourtant mainte autre page capable de nous séduire par de

charmantes trouvailles d'idées et d'expression. Et ce qui captive le plus dans ces *Chansons naïves*, c'est leur parfum d'âme qui s'éveille, c'est — je veux parler de la première partie, — ce quelque chose de radieux et d'inédit qu'aura toujours une parole juvénile ingénument éclosée sur des lèvres sans mensonge.

Mais à présent, critiquons le poète.

On a eu raison de lui reprocher des poèmes aisément lugubres et ses trop constants accords de neuvième diminuée. En effet, il parle beaucoup de son cœur dans la seconde partie; or on ne doit produire ce viscère que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, car il manque absolument de beauté plastique, surtout lorsque, comme ici, il apparaît terriblement et romantiquement désolé. Il est vrai, si cette douleur étalée ne me paraît pas du tout réelle, je la devine au moins très inconsciemment factice.

M. Gérardy s'apercevra bientôt de son erreur, — peut-être l'a-t-il vue déjà, — et il ne laissera parler désormais que son âme authentique, sa vraie âme de poète, celle qui enchante toute la première partie du livre.

Mais je vais lui adresser un reproche bien plus lourd : si M. Gérardy est doué et exceptionnellement doué, je crois aussi que cela même pourrait devenir pour lui le plus fatal des défauts. A composer avec trop de facilité, l'artiste se condamne à ne pouvoir exprimer son rêve en lignes définitives. Bien plus, il perd sa force à ce jeu et s'interdit la puissance de jamais solidement construire la charpente d'une œuvre un peu longue, ou complexe, ou de signification profonde.

Il ne faut point *se laisser vivre*, en la vie, car cela est lâche. Il ne faut point non plus se laisser vivre en ses vers; mais on doit y revivre par volonté et y reforger ses songes, si l'on veut être un véritable artiste, et regarder au-dessus de soi, et créer l'œuvre.

ALBERT MOCKEL.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

L'ANNUEL DES XX.

Dans son ensemble, la neuvième exposition des XX ne m'a pas paru tout à fait aussi intéressante que les précédentes. Les invités en général n'apportaient pas des tendances inédites et chez certains vingtistes se remarquait une hésitation nouvelle quant à la voie à suivre, à la formule à adopter.

Le « clou » de ce salon, c'était incontestablement l'exposition de feu Georges Seurat. Pauvre cher grand mort, fauché avant d'avoir pu réaliser ce qu'il sentait palpiter là — dans le mystère de son cerveau prédestiné ! Insisterai-je sur la place qu'il occupa et qui lui sera conservée dans l'art contemporain ? Que non ! Nos lecteurs en savent assez long à ce sujet, de nombreux articles ayant consacré la chose. Mais je dirai la tristesse de ses fervents, en retrouvant ternies certaines toiles naguère vues lumineuses et sereines. L'artiste, a-t-on dit, employa des matériaux défectueux. C'est, en effet, la cause probable de ce dépérissement par où maints tableaux, et des meilleurs, sont dès maintenant en quelque sorte perdus.

Heureusement des œuvres restent — intactes — qui suffisent à attester ce que fut Seurat. Voyez, par exemple, la *Parade* : comme dans le soir faussé de cordons de gaz se fixe la rectiligne modalité du spectacle forain ! Dans le *Cirque*, inachevé hélas ! quelle curieuse science de lignes se révèle ! C'est presque une œuvre de moraliste que celle-ci, dénonçant le côté compassé et artificiel du plaisir d'aujourd'hui. Et la couleur, à l'état définitif, y eût magistralement reflété le clinquant, sous un *a giorno* quelconque, que les alouettes de la foule prennent pour de véridiques apothéoses...

Les marines de Seurat nous retiennent longtemps aussi par leur couleur harmonieuse, par leur air confiant de nature au repos. Quant à ses dessins, d'une si riche diversité de noirs, où la lumière survit au cœur même des plus denses ténèbres, nous osons les ranger parmi les plus beaux qu'il nous fût donné de voir.

Après Seurat, il est tout naturel de parler de M. Signac, un de ses premiers et plus sérieux disciples. Un portrait et une suite de cinq marines, voilà son envoi. Aggravé au catalogue de commentaires exagérés, le fond

sur lequel se détache le portrait, trop recherché, de M. Fénéon m'a paru une sorte de gageure. Mais les marines (*les Barques*, Concarneau 1894) forcent véritablement l'admiration. *L'Adagio*, *l'Allegro maestoso* et le *Larghetto* sont merveilleux de lumière et de lointain. Le charme nostalgique de cette alliance au large, la poésie de cette calme vie de pleine mer sous les voiles inviteuses, M. Signac les traduit, sans conteste, à la façon d'un maître.

Voici M. Van Rysselberghe. Il m'eût agréé de pouvoir dire en long et en large l'admiration que j'ai et que j'ai toujours eue pour tout ce qui sort de ses mains. Je dois malheureusement me borner à parler brièvement de ce qu'il a envoyé aux XX cette année et, à ce propos, je le signalerai sans hésitation comme le premier portraitiste belge de l'heure présente. Son portrait de M^{me} V... est, à proprement parler, un petit chef-d'œuvre de vie et d'expression. Je préfère cependant, au point de vue purement pictural, celui de M^{lle} S..., d'un décor plus discret et où la liesse dormante des violets dans la lumière m'a profondément ravi. L'art de M. Van Rysselberghe est en somme d'une santé toute flamande tempérée par une remarquable distinction d'ordonnance et de composition.

M. Georges Lemmen a quelque peu abandonné la direction qu'il suivait l'an dernier et que M. Grégoire le Roy apparentait, non sans raison, au *Cœur simple* de Flaubert. Je pense, pour ma part, que la personnalité du peintre s'arrange mieux de ces choses d'intimité et c'est ce qui me fait préférer dans son contingent de cette année la lithographie *la Lampe* et le dessin *au Piano*. Les portraits de M. Lemmen ont pourtant de la discrétion et de la sincérité. Au surplus le motif de décor — *Fête Foraine* — ouvre d'une manière déjà heureuse une veine que M. Lemmen rendra peut-être féconde.

M. Toorop subit bien des influences depuis Van Beers, Degroux et Mellery jusqu'à Gustave Moreau et M. Toorop lui-même en passant par Robert Picard et les Japonais. Art tâtonnant, plein de promesses hors ligne que le piocheur qu'est M. Toorop fera certainement aboutir. Je citerai de lui l'*Hétaïre*, comme un morceau de couleurs éblouissantes et *Une génération nouvelle* — qui est d'un esprit habile à suggérer l'incertitude grandiose des demains.

Je viens de parler des Japonais ; c'est un moyen de signaler l'exposition de Miss Mary Cassatt. Ici il ne s'agit pas d'influence mais, comme dit le catalogue, d'un essai d'imitation. Ce qui donne aux estampes de M^{lle} Cassatt

une saveur toute spéciale, c'est leur pointe de modernisme ou mieux encore de parisianisme délicat. A l'exquise tonalité des peintres du Nippon, l'artiste ajoute la subtilité des lignes et des attitudes occidentales. Le résultat en est particulièrement intéressant et, à part certains tons trop essentiellement... de là-bas, ce serait franchement original.

L'originalité n'est pas le plus beau défaut de M. Fernand Khnopff; il est même poncif de dire qu'il s'inspire de Burne-Jones. Le mal ne serait pas grand si le symbolisme des préraphaélites ne devenait chez leur adepte belge un simple et parfois déplaisant accessoire. L'œuvre la plus importante envoyée par M. Khnopff me déplait en partie à cause de cela. Et cependant elle captive, cette tête de femme blottie en ses cheveux fauves, cette tête toujours même mais toujours attirante! Un dessin pour *l'Apollonide* séduit davantage encore. Mais où M. Khnopff me paraît mieux lui c'est dans ses paysages — le *Ménil* cette année — indolemment distingués comme des coins de verdure anglaise. Je trouve à ces sites, une sorte de filiation lointaine avec telles pages de M. Paul Bourget.

De la lumière, du mouvement et un coup d'œil non banal, voilà ce qu'il faut reconnaître au *Retour de la pêche* de M^{lle} Anna Boch. Les lettres et les initiales de M. Herbert Horne sont une savante restitution des anciens types et son dessin — *Silvarum Potens Diana Candida Dea* — est d'une beauté sévère et immobile. Les « bois » de M. Lucien Pissarro ont de l'énergie avec un cachet vieillot et un soupçon de volontaire naïveté. Sa *Baigneuse*, au charme oriental, où je vois comme une contre-partie du *Faune* de Manet, est d'une grâce suprême.

M. Ensor est un des artistes les plus critiqués de cette vaillante phalange des XX et moi-même je ne l'aime pas toujours. Son *Théâtre des Masques* dénote un réel talent de coloriste; le *Domaine d'Arnheim* s'imprègne de l'atmosphère immédiate du conte d'Edgar Poe; le portrait — un peu chargé — de M. Verhaeren a des traits d'une curieuse justesse. Je trouve intéressant aussi le dessin *la Bataille des Eperons d'or*, qui rappelle la verve grotesque d'un Jérôme Bosch ou (mais oui) d'un Amédée Lymen. Seulement que croire de fantaisies dans le goût des *Bons juges*?.. Je suis presque de l'avis d'un de mes amis qui opinait là devant : c'est tout à fait comme du Lavrate.

Il est temps de clore. Je mentionnerai encore, ne pouvant parler de tout, les mélancoliques vues de *Bruges* de M. Mellery; les *falaises au Southforeland* de M. Finch — un numéro qui console de l'absence des

céramiques du même artiste ; le *Nocturne* de M. de Toulouse-Lautrec avec, vue de dos, une femme pas mal « heure du berger » en ce milieu qui est tout le boudoir et toute l'alcôve. Puis, après un salut au dessin de M. George Minne, qui m'a produit une impression moins en coup de poing que ses aînés, — et sans oublier l'*Espagne noire* de M. Dario de Regoyos, une Espagne attardée en de sourdes ténèbres moyenâgeuses mais qui pourrait bien être la seule vraie — je m'arrêterai devant le paysage qui est pour moi le plus beau de cette exposition, devant le *Soir radieux* de M. Gausson. La suavité de cette heure mirée en son rayonnement, la tiédeur des feuillées, la paix langoureuse issue du crépuscule — tout cela, tout cela se trouve dans cette petite toile. La couleur en est du reste aristocratique et profonde et le frémissement de la lumière, une lumière lointaine, dans les arbres prouve qu'à un peintre de talent se joint ici un vrai poète.

Assez clairsemée, comme depuis quelque temps, à tous les Salons, la sculpture s'illustre aux XX des portraits de M. Dubois, très nets, très fouillés et beaux, si j'ose dire, comme des médaillons de David d'Angers. Il y a aussi un petit plâtre de M. Meunier... Je noterai également, à un point de vue plus spécial, les vases, dans le genre des anciennes poteries, de M. Delaherche, qui sont de beaucoup de goût et d'une belle habileté d'exécution.

ALBERT ARNAY.

NOTES.

3^e CONCERT POPULAIRE A BRUXELLES.

Le 3^e concert populaire de la saison a été un vif succès pour un des plus récents musiciens belges : M. Paul Gilson. Succès mérité, car sa nouvelle œuvre — *la Mer* — que l'on exécutait, est vraiment remarquable. La 1^{re} partie (*l'Aurore*) où le thème de la mer s'avère d'une jeune lumière, manque peut-être, çà et là, de fluidité ; la 3^e — intitulée *Crépuscule* — demanderait peut-être, quoique d'une très haute noblesse de sentiment, à être légèrement resserrée, mais il y a dans *la Ronde du Gabier* (partie 2^e), une recherche curieuse de rythmes enlaçants ou heurtés et la *Tempête*, sur laquelle se clôt l'œuvre, est d'une puissance de timbre, d'une

énergie de coloris et d'une grandeur d'inspiration qu'il sied d'applaudir. S'il fallait trouver une parenté à l'art de M. Gilson, on pourrait le rapprocher de certaines pages de musique russe. Mais cette ressemblance, ou telle ou telle autre, n'empêche pas qu'il y a ici une personnalité sur laquelle on peut compter.

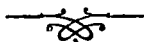
Stylé et conduit par l'incomparable cappellmeister, par le pur artiste qu'est M. Joseph Dupont, l'orchestre a exécuté *la Mer* avec une correction et une fougue dignes d'éloges. D'autres œuvres — connues — ont du reste aidé à faire de ce concert un vrai (cliché 364) régal artistique.

X.

Quelques artistes anversois travaillent à un projet qu'il faut applaudir : ils veulent, pour créer en leur ville un mouvement d'art jeune et libre, fonder une Association où toutes les manifestations de l'Art puissent librement se produire. Par des expositions, des conférences et des auditions musicales, le groupe publiera et défendra les idées nouvelles. Le Comité provisoire, composé de MM. Charles Dumercy, Max Elskamp, George Morren, George Sérigiers et Henry Van de Velde, fait appel à tous ceux qui s'intéressent à l'Art pour pouvoir mener à bien l'œuvre haute et généreuse qu'il annonce.

Bienvenue au *Mouvement littéraire*, dirigé par MM. Nyst, Roussel et Léon Donnay, qui se présente animé des meilleures intentions et a publié déjà de la prose de Barrès et d'Edmond Picard, et des vers de Vielé-Griffin, de Georges Khnopff et d'Albert Mockel.

Quelques coquilles sont à rectifier, en notre second n^o, dans les *Little Sketches* de Ch. Delchevalerie. Page 49, ligne 1^{re}, lire *coups* et non *coup* ; page suivante, XXI, ligne 7, lire *où les bois étagent...*



LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE

Édouard GNUSÉ

LIÈGE — 51, RUE PONT-D'ILE, 51 — LIÈGE

LITTÉRATURE MODERNE

Service régulier d'abonnements aux publications belges
et étrangères.

Dépôt de FLOREAL

REVUES RECOMMANDÉES

- La Revue Blanche.* { Rue des Martyrs, 19, Paris.
Rue de l'Ouest, 74, Liège.
- La Jeune Belgique.* Rue Potagère, 64, Bruxelles.
- Mouvement littéraire,* rue des Minimes, Bruxelles.
- L'Art moderne.* Rue de l'Industrie, Bruxelles.
- Le Magasin littéraire.* Rue Haut-Port, 54, Gand.
- Le Réveil.* Rue de Flandre, 71, Gand.
- La Conque.* Rue Vineuse, 49, Paris.
- La Plume.* Boulevard Arago, 39, Paris.
- Les Entretiens politiques et littéraires.* Chaussée d'Antin, 11, Paris.
- Le Mercure de France.* Rue de l'Echaudé St-Germain, 16, Paris.
- L'Ermitage.* Rue de Varenne, 26, Paris.
- La Revue indépendante.* Rue des Pyramides, Paris.
- Les Écrits pour l'Art.* Avenue de Clichy, 47bis, Paris.
- Chimère.* Cours Gambetta, Montpellier.
-

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : Albert MOCKEL, P.-M. OLIN, Henri DE RÉGNIER.

Bureaux : Rue St-Adalbert, 8, Liège.

A paraître :

VERS LA MORT

Gaston VYTTALL.

A S T A R T É

PIERRE LOUÏS.

Ont paru :

Chez Mme Ve MONNOM
(Bruxelles).

LÉGENDES PUÉRILES

Pierre-M. OLIN.

Prix : fr. 3,50.

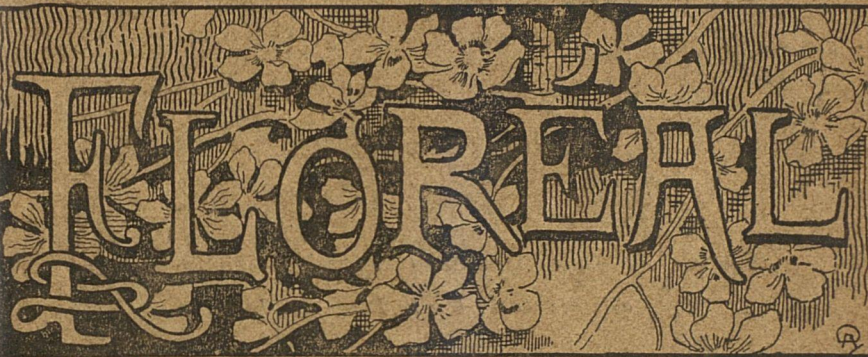
des Presses de FLOREÁL

Les Chansons Naïves

Paul GÉRARDY.

Prix : fr. 3 — Pour les abonnés de *Floréal*, 2 fr.

*Des Presses de H. Vaillant-Carmanne,
rue St-Adalbert, 8, Liège.*



REVUE MENSUELLE DE
LITTÉRATURE ET D'ART

1^{re} Année, N^o 4.

Avril 1892.

SOMMAIRE :

Vers	Georges SAINT-MLEUX.
Légende de la naissance du bon Dieu de pitié	Albert THONNAR.
Printemps clair	Auguste DONNAY.
Chansons	Edmond RASSENFOSSE.
Fragment d'un roman	Léon PASCHAL.
Vers	Paul GÉRARDY.

Chronique littéraire.

Dominical	Charles BRONNE.
Dames de volupté	Ch. DELCHEVALERIE.
Le Jardin de l'âme	Paul GÉRARDY.

Chronique artistique.

Gand. — Le Nederlandsche Ets Club. Albert ARNAY.

Notes.

Ce numéro 30 centimes.

FLORÉAL

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant à la fin de chaque mois en une livraison de 16 à 24 pages.

Directeur : PAUL GÉRARDY.

Rédacteur : Charles DELCHEVALERIE.

*Envoyer les livres et revues et tout ce qui concerne l'administration,
à la direction : Rue St-Remy, 22, Liège.*

*Adresser manuscrits, lettres et communications concernant
la rédaction : Rue de la Boverie, 7, Liège.*

ABONNEMENT : Pour la BELGIQUE, 5 fr. l'an

UNION POSTALE : 6 fr.

Sur papier de luxe : 20 fr.

COLLABORATEURS :

Albert Arnay. — Charles Bronne. — Hector Chainaye. —
— Célestin Demblon. — Auguste Donnay. — Georges Eekhoud.
— Germaine Franck. — André Gide. — Albert Giraud. —
Adolphe Hardy. — Aug-Marie Henrotay. — Camille Lemonnier.
— Grégoire le Roy. — Pierre Louys. — Maurice Maeterlinck.
— Geo Mauvère. — Albert Mockel. — Pierre-M. Olin. — Léon
Paschal. — Pierre Quillard. — Edmond Rassenfosse. — Henri
de Régnier. — Georges Saint-Mleux. — Fernand Severin. —
Albert Thonnar. — Emile Verhaeren. — Aug. Vierset. — Gaston
Vyttall. — Etc., etc.

N. B. *La revue ne publie que de l'inédit.*



VERS.

I.

LYS.

*Les grands Lys, sur l'eau verte surgis, les Lys blancs,
émergeant leurs candeurs tranquilles de la fuite
inquiète des ondes, — selon quelque rite
ineffable, hiéreurtes vagues, — les Lys blancs.*

*En l'eau trouble les Lys mirent leur pureté,
et l'Eau folle, sous tant de blancheur, est plus douce,
et son inquiétude à ces candeurs s'émousse :
les Lys pâles dans l'eau mirent leur pureté.*

*Mais ho ! quelle aurore cruelle aux grands Lys blancs
allume des blessures de pourpre sanglante ?...
... Les puretés agonisent leur fuite lente,
et l'Eau trouble ricane au pied des grands Lys blancs.*

II.

*La fausse bienfaisance des nuits
verse l'opium lourd des quiétudes,
et l'ineffable chanson des intimes solitudes
s'éteint en la lourde bienfaisance des nuits.*

*Sous le vague malsain des soirs,
les musiques lointaines
mélancoliquement s'effeuillent,
et dans le jardin noir,
de la main distraite qui cueille
s'échappent les roses, les roses vaines.*

*De l'ombre tombe, de l'ombre s'amasse,
de partout un brouillard surgit,
et à tâtons, si lasse, si lasse,
mon âme comme un enfant apeuré vagit :
et la plainte se perd dans ce silence qui s'entasse.*

GEORGES SAINT-MLEUX.





De " *Au miroir de l'âme.* „

LÉGENDE DE LA NAISSANCE DU BON DIEU DE PITIÉ.

A Maurice Wilmotte,

*en cette âme qu'il est si bon de laisser
chanter en soi.*

La musique et un cœur — c'était
tout cet enfant. — Il percevait autour
de lui le beau et le vilain temps de
l'âme des gens, quand ces gens lui
étaient amis, sympathiques et chers.

ED. ET J. DE GONCOURT (M^{me} Gervaisais).

Avec le doigt léger des puissances
spirituelles, ils forment de transpa-
rentes figures ; puis, dans son cristal
et son éternel silence, ils contemplent
les événements du monde supérieur.

J.-W. GOETHE, LE SECOND FAUST.

*Les trois rois chevaliers chevauchent dans la plaine
Vêtus de clair argent et de blanche laine ;
Devisant et riant parmi les fleurs, des rois
La marche se mesure au trot des palefrois.*

*Dans le rire de l'heure où les soleils scintillent
L'un d'eux porte la lyre et son cœur enchanté
Qui vibre à l'unisson du sonore prestige
De la joie juvénile éparse dans l'air léger.*

*Les autres sont naïfs comme dans les images ;
Sachant le cœur étrange et subtil du roi mage
Ils ont fait leurs regards simples comme les fleurs
Et leurs chantantes voix s'épandent en douceur.*

*Le frère avec son cœur tactile les comprend
Et lui tout attendri, sent, doux comme une femme,
A son œil enfantin un léger pleur trembler
Et murmure tout bas une simple prière.*

*Voici monter en lui la joie de son délire ;
Dans la plaine naïve il éclate de rire,
Preste, s'enfuit au trot de son cheval lancé
Et folâtre en jeux d'or, rieur, au ciel d'été.*

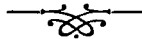
*Comme trois lys d'argent que la brise balance
Un doux rêve les mène à leurs lèvres le rire
Vers Hérode le roi dedans sa tour fleurie
Et l'heure qui s'écoule s'enroule en doux liserons.*

*A l'horizon surgit un autre chevalier,
C'est Hérode le roi sur son noir destrier ;
Il a mis son cheval au pas des bons rois mages ;
Son âme brûle et gronde sous un calme visage.*

*Mais le cœur du subtil a senti la colère
D'Hérode qui passait ainsi qu'un souffle errant
Et comme brise furtive qu'effleurent les allées ;
Il s'est trouvé soudain au fond d'un grand désert...*

*Et là, dans le ciel bleu d'étoiles constellé,
Ainsi que d'un aveugle le bon chien familier,
L'une d'elles, naïve, le guidait en sa marche
Vers un petit enfant doux comme une légende.*

ALBERT THONNAR.





PRINTEMPS CLAIR.

Et cependant, tu ne te révélais pas, à ces moments.

Sous le tumulte d'un ciel, d'où le soleil semblait à jamais exilé, les courbes longues et nettes de la terre s'en allaient grandement vers l'horizon sévère.

Les bois de pins faisaient des espaces sombres et sur les dévaléments le genêt vert et la bruyère couvraient des étendues.

La voix du vent seule vibrait dans le silence et il semblait que nul homme, jamais, n'avait été en ces solitudes d'immensité sereine.

Dans cette grandeur austère, tu me laissais pleinement à moi-même : j'étais heureux de ce presque infini.

Et c'est maintenant dans un tranquille paysage de printemps clair, qu'éclaire la douceur humide d'un ciel sans nuage et si profond — c'est alors que des rires et des cris d'enfants montent dans la lumière et que sur l'herbe nouvelle l'ombre mouvante des jeunes filles effleure les premières fleurs.

C'est maintenant que tu viens, toi, la Souveraine, impérieuse, m'envelopper de ta caresse invisible.

Ce silencieux vol d'ailes et si grandes et si sourdes, qui résurge en son impalpable venue cette étrange conscience de n'être plus — à ce fugitif instant — possesseur de moi-même absolument et d'appartenir déjà à un inconnu qui m'attire.

Et cependant je ne t'aime pas, ni ne te hais non plus et te craindre je ne le sais. Mais parfois ton interrogateur regard de ténèbres, annonciateur de paix profonde, me fascine et la sérénité qui émane de toi-même me rend songeur : ils deviennent si grands et si incompréhensibles à nous-mêmes, ceux qui sont allés avec toi, ô Mort !

AUG. DONNAY.





CHANSONS.

I.

De l'enfant fol.

Pour Aug. Donnay.

*Je suis l'enfant naïf des plaines
Qui s'en va seul par les chemins
Où l'ennui de l'instant me mène,
Par les sentiers loin des chemins.*

*Je chemine l'âme perdue,
Je me couvre le front de fleurs
Que je jette quand elles sont fanées
Dans les sentiers par les routes perdues.*

*Mon âme calme jamais ne songe
Qu'à l'instant frêle qui s'envole,
A la feuille au soir qui tombe
Dans le vent au loin qui vole.*

*Si le soleil miroite en mes yeux
Je joue avec le rayon sur mes mains.
Quand les nuages du ciel marchent vite
Je cours après eux tant que je sois las.*

*Et je chante avec les oiseaux,
Je parle aux arbres de la route,
Je m'assois sur l'herbe et j'écoute
Les larmes douces des ruisseaux.*

*Je ris quand le soleil est d'or,
Je pleure en la pluie et le vent,
Et la nuit je vais en la lune
Et son mystère et son silence.*

*J'ai su d'autres cœurs que le cœur de ma mère;
Ils vinrent vers moi en sourires mauvais;
Etranges ils m'ont dit des paroles amères
Ei je m'en vais quand je les vois.*

*Pourtant j'ai vu une autre enfant sur la route,
Ses yeux étaient tristes et doux;
Je lui ai envoyé un baiser sur la route,
Mais elle me vit et s'est enfuie.*

*Puis, l'âme émue de toutes ces choses,
Je m'endors sous l'aile des anges
Voyant en rêve une reine sœur
Me bercer jusqu'au jour nouveau.*

II.

De l'enfant triste.

Pour Albert Mockel.

*Une aumône à l'enfant qui passe,
Une aumône aux lys de ses yeux;
Une aumône vers l'enfant qui passe,
L'aumône d'un regard pieux.*

*Une aumône à son cœur malade,
A son rêve brisé d'être beau.
Une aumône à l'enfant nomade
Qui s'en va triste au bord de l'eau.*

*Une aumône à l'enfant qui passe,
Soyez l'eau sainte pour son cœur ;
Une aumône à son âme lasse,
Une larme d'âme sœur.*

*Une aumône à son âme lasse,
Une aumône à son front brûlant ;
Une aumône à l'enfant qui passe,
L'aumône d'un baiser d'enfant.*

III.

Des bonnes mères.

Pour Paul Gérardy.

*Prenez, mères, vos livres d'heures
Puisque la cloche sonne à mort ;
Le cœur fané de vos vieilles douleurs
O mères, prie mieux et plus fort.*

*Promenez vos longs manteaux noirs
Par les rues lourdes de la ville ;
Au temple bleu des encensoirs
Allez, mères, de vos pas tranquilles.*

*Vos âmes bonnes en prières,
Vos longs chapelets en la main,
Allez la tête vers la terre,
La terre où vous serez demain.*

*Priez pour celle qui s'en va,
Priez pour celui qui demeure ;
Pleurez sur les enfants sans mère,
Priez dans vos vieux livres d'heures.*

EDMOND RASSENFOSSE.





FRAGMENT.

*Pour Albert Mockel,
Charles Delchevalerie
et Albert Thonnar.*

Hans Fagener songe, las un peu d'être désœuvré. Un miroir reflète ses doigts pâles posés sur ses genoux, le baiser des boucles à son front clair et ses yeux sans sourire qu'agrandit l'envergure des désirs.

Les candélabres de cuivre, les plats dont les bords à bosselures luisent, dans la pénombre, en colliers d'étoiles, tressaillent à l'unisson de voix lointaines qui sont des appels. Les parfums, les murs sombres, l'émoi d'un mystère enfin le lassent. Une brise, encore, module de moelleuses paroles, veloutées par les tentures et si captieuses en leurs douceurs, ayant des attirances, révélant presque des voluptés. Un songe l'hallucine ! ces voix inconnues, les fuir ! D'un geste il les écarte. Mais leur écho frémit dans sa pensée et il souhaite, sans à lui-même l'avouer, d'être par elles bercé parmi le calme et les clartés.

Fagener incline la tête entre les mains. Une dame traversa la salle égratignant à l'angle des meubles ses lambels de soie.

Lui, entre les dents :

— Je la hais.

Et un vague regret remémore l'autrefois :

... Une petite ville à maisons blanches et balcons de bois... Les souvenirs qui s'imprécisent s'odorent d'un parfum de vieilles choses.... Rues muettes où pousse l'herbe autour des pavés larges ainsi que des dalles de tombe. Et le blond soleil d'alors mordore ces visions. Des madones à manteau de

velours bleu étoilé d'argent ont de suaves regards en prière... Son enfance égrenait ses joies et des gerbes de rire éclataient dans les lointains, éparpillées. L'enfant, ignorant des souffrances, lui, il errait dans ce rêve, des doigts frôlaient de caresses sa chevelure et une mère l'aimait dont il se rappelle les senteurs et le sourire. Depuis elle était morte.

Ensuite, libre, il vagabonde par les prairies luxuriantes de Flandres, considérant les horizons flottant dans la lumière, les taureaux accroupis parmi l'herbe drue. Soudain, un internat l'enserme. Un dortoir badigeonné et des lits humides... des nuits sans sommeil dans une chambrette de bois peint pendant qu'une lampe lentement se balance et découpe des ombres ternes sur les cloisons... Sevré de baisers, il fut, dès lors, l'adolescent morose qui ne parle pas et ne rit jamais.

Un lent crépuscule cendre la salle. Il passe la main sur le front, comme pour en effacer des lueurs tristes et, après une contemplation du soir dont les grisailles éteignent le faste des pourpres et des métaux, sentant sa chair lourde, il se lève.

C'est l'heure aimée des crépuscules d'or. La brise a la douceur d'une haleine vierge, des rayons rosent la blancheur des façades et des incendies s'allument aux vitres des fenêtres hautes. Des tombereaux sous leurs cahots broient les pavés. La chaussée large charrie pêle-mêle des ouvriers et des bourgeois dont le flot le heurte. Un passant, figure anguleuse où les yeux s'enfoncent comme rongés, une femme dont la beauté meurtrie brille et s'efface, incitent son rêve et une douceur monte en lui à vaguer de songe en songe dans l'ivresse du soir tiède. L'ondulation des collines mordorées dépasse les tuiles. Son regard, par des vitres ternes, plonge dans une boutique d'antiquaire où des chasubles d'orfrois et des boucliers sarrasins parmi des grappes d'encensoirs pendaient aux poutres, et, marchant vers la campagne, Fagener revit longtemps le petit vieillard un peu

ventru, qui là fumait une pipe. En face de lui la banlieue s'élargit. Il franchit un pont. L'eau est d'une lourde teinte glauque où se moire un reflet d'arbres. Et voici, par l'échancrure des nuages ourlés de feu, le soleil lançant de rouges faisceaux qui vont dans l'azur opale pourprer les nuées. Dans le val, entre des éminences boisées, des forges éternisent leurs vagues rumeurs, et son regard, nostalgique des plaines, cherche au loin l'horizon où la nuit appesantit son ombre et sa tristesse. L'apaisement du soir s'insinue en lui, sa chair est ravie et son âme, qui communique avec la langue des crépuscules, se mire au ciel, rose éteint, bleu ennagé d'obscur. D'un lointain de mystère s'en vint un branle d'Angelus, mourant frisson de harpe... Déjà l'obscurité épaissie vibrait d'étoiles; Fagener toujours est noyé en son extase, gardant sous ses paupières la brûlure du soleil. A travers la solitude devenue morne, comme un émoi du silence, sanglota un beuglement qui le réveille. Il retourne vers la ville, brillante de lumières par myriades sous l'entassement des ténèbres. Au bord de la route, les hêtres ont des gestes hostiles, des vitres le poursuivent d'un regard sanguinolent et il se hâte, sentant sous lui greloter ses genoux.

Il revint jusqu'à sa demeure, oppressé par l'anxiété de sa course. Dans la salle, languide de parfums mourants, les rayons du lustre s'irisent à travers les pendeloques. Sur la blancheur damassée de la nappe et les cristaux, rutille la clarté. Lui, dans la quiétude des coussins, se repose un instant puis se berce d'insouciance. Des calices de lumière fleurissent sa pensée; il trouve une délicate émotion à se ressouvenir des visions mauvaises. Une lueur a ondulé vers lui comme un reptile pourpre à travers les brandes; Hans tressaille avec délice. Puis cette réalité passée, ressurgie comme un songe, s'efface dans un lointain recul. Les pas de son père traînent au corridor. Son père entre.

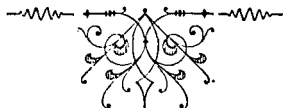
Cette présence soudain resserre l'espace infini des solitudes.

Dans ses extases des yeux étrangers iront déceler l'intimité frêle du rêve; une pudeur froissée le brise. Il s'irrite, énérvé d'une contrainte en ses gestes, et laisse autour de lui errer le songe évidé de ses paupières. Un lent sommeil lucide submergea toute pensée et son regard où pèse une ombre vague parmi les choses....

Une jupe se froissa contre un chambranle et, claire et gaie, une voix vibra. Elle venait de rentrer. La brise du soir ravive encore ses joues pâles, et, devant une glace, la voilette relevée, elle se dégante. Sa tête ploie sous la lourdeur de sa chevelure et, derrière l'épaule cambrée, son regard coule, humide d'un sourire, vers l'époux qui la contemple. Hans, à l'écart et taciturne, se vit un hôte indifférent auquel n'est dite nulle parole douce et la vision des tièdes et maternelles tendresses de jadis s'évoque avec ses joies et ses baisers. Un remous de larmes soulève sa gorge et des aveux de choses infinies montent à ses lèvres. Pouvoir crier vers une âme qui l'écoute et lui réponde!... ah se taire! Il est seul.

LÉON PASCHAL.

— d'un roman —





Wenn das Herz in Stahl und Eisen
Pochet wie im Siedlerkleid,
Ach! warnm so grosse Läste
Auf dem allzu grossen Leid!
Nur das krancke Herz besiegen
In der eig'nen krancken Brust
Sei dir Arbeit und Bestreben
Und der Sieg dir Lohn und Lust.

P. G.

à Auguste Dommay.

*Mon âme est tel vitrail gothique
Où vont des saintes à jointes mains
Tout lentement, au rythme lent
Des ferveurs que leur âme égrène.*

*L'extase vers leurs mains pieuses
Du nimbe irradiant leurs fronts,
Elles s'en vont royalement
En l'ampleur roide de leurs voiles.*

*Et voici surgir en l'azur
D'une lointaine et claire aurore
Un temple aux structures puériles
En rêve d'amour dans les cieux.*

*Et les saintes au pas rythmique
S'en vont, s'en vont à jointes mains
Enclore en le temple enfantin
Leur âme aux candeurs de cantique.*

*
* *

Mon âme est tel vitrail gothique.

*Et c'est l'icone symbolique :
Saint Georges, vainqueur du dragon
Aux cabrements d'effroi du royal palefroi,
Panache d'orgueil dans la tempête
Et lance en défi aux éclairs,*

*Saint Georges,
Sous le fer, âme en prière.*

Et le démon-dragon s'exsangue à terre.

*Saint Georges, héros des bonnes et saintes guerres,
Vainqueur de l'ennemi en soi,
Moine pieux, héros pieux et fort contre toi-même ;
Saint hiératique vêtu de fer naïvement,
J'ai des prières en l'âme vers ta sérénité :
Apprends-moi le combat et la victoire en Dieu.*

* * *

Mon âme est tel vitrail gothique....

*Et quand le soleil tout en cris de victoire
Irradie la verrière en radieuses fanfarses,
Saint Georges et les saintes vêtus d'or et de gemmes
S'en vont lents et las de parades et de joie,
Reines et roi, triomphateurs éblouis.
Aux pas fatals de joie fatale et triste
S'en vont les mornes saints vers leur rêve d'azur,
Lents et mornes et las
Par la mauvaise joie qui n'est en l'âme.*

* * *

*Pâle lune s'épand en prière sereine.
O claire joie naïve si calme et si douce !
Saint Georges et les Saintes en leur rêve lucide
S'en viennent doucement, à pas lents comme en songe
De légendes lointaines que l'âme n'oublie plus.
Le mystère appâli se diffuse en sourire
Et la claire douceur d'intérieure joie
Fleure de paix extatique le front en rêves
Des Saints, calmes reines et roi du silence.*

PAUL GÉRARDY.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

DOMINICAL (*).

Par l'année, ce sont les mornes petits dimanches des villes flamandes, qui tout au matin s'éveillent, étonnées qu'il fasse fête.

Viennent les appels pressants des cloches, le chant des vieilles au rouet, les chansons naïves et légendaires des enfants en rondes, les départs pour les foires, et plus tard aux après-midi, les femmes derrière les vitres, qui s'éplorent de ne pouvoir aimer de tout leur cœur.

C'est aussi dans l'âme des visions d'autrefois : la seconde enfance indécise, qui, dans ses désespérances, tend avec une confiance instinctive ses bras de petit martyr à la consolatrice pressentie; puis la ville sainte bâtie par les maçons choisis en rêve de jeunesse, et enfin le voyage à la recherche de l'Elue parmi les juives et les marchands.

Mais, vers le soir, viennent les grands-parents, les bras tendus, en annonciateurs de l'enfant-très-femme et qui sera l'Aimée.

Et c'est la chanson d'aimer que disent très doucement des vers bercés en songe, la venue d'*Elle* dans le temple des pensées, la foi calme et tout elle qui en plante bien-aimée, monte vers son bon cœur et l'évangélisation des innocences, enfin le départ de l'Aimée, laissant dans la tristesse de l'absence des souvenirs, comme de petits anges consolants, par les soirs.

Parfois encore un retour vers le mauvais des anciens jours,

(*) Chez J.-E. Buschmann, Anvers.

une vision désespérante de maladie pendant l'hiver et la douleur d'être loin de *Celle qu'on aime*. Mais reviendront les petits anges de la maison de l'Aimée, pour la nuit, en consolateurs, et celle-ci ne pleurera plus, car — il a été promis *un éternel dimanche*.

Closes sont les joies des dimanches; demain reviendront les juifs marchands de la semaine et c'est la fin des fêtes :

Mes pauvres petits dimanches sont morts.

M. Max Elskamp, dans son premier livre : DOMINICAL, a su nous donner une œuvre tout une et d'originalité.

Si j'y trouve parfois quelque analogie vague avec Maeterlinck ou Verhaeren, en revanche comment ne pas admirer une forme toute nouvelle revêtant une vision primitive. Cette vision, simple, droite et l'interne, avec un fond de naïveté étrange, est la partie belle et sobre de l'œuvre.

Elle vient d'une âme ayant conservé dans sa vigueur barbare et libre une touchante simplicité d'enfant. Sous ce rapport, le poète me rappelle telles images de Kahn, et comme lui, les tableaux des peintres primitifs.

J'y vois encore le raccourci de la chanson populaire.

J'aime surtout les chansons *de joie* qui sont d'une note nouvelle et, je crois, bien l'auteur lui-même. *D'anciennement transposé* change de ligne et plane dans une atmosphère moins claire de forme et partant moins pure.

Mais après *de Visitation* le bijou du livre est *d'Aimer*.

C'est une simple ballade, très douce et très sincère, avec des vers trouvés et exquisement dits dans leur naïve expansion.

Dans *de Soir*, de belles choses encore, mais moins décidées peut-être.

Max Elskamp se caractérise surtout par une suite étonnante d'images, réduites et simples, mêlant du reste très naturellement leurs couleurs. Il a su donner aussi à certaines parties du livre une vraie tournure de légende :

*Dans un beau château,
seigneur auprès de sa dame,
mon cœur cause avec mon âme
en échangeant des anneaux
dans un beau château.*

Et toute l'œuvre me donne la sensation d'une Anvers très vieille et cosmopolite.

Ce livre n'est pas une vaine promesse; il est d'un poète qui sut teinter ses vers de la maturité d'une âme et de la mélancolie d'une race.

CHARLES BRONNE.

DAMES DE VOLUPTÉ (*).

M. Camille Lemonnier vient de réunir une vingtaine de contes sous ce titre qui ne s'apparie qu'à quelques-uns des morceaux qu'il blasonne. Livre très divers; au reste, il ne faut pas, j'imagine, réclamer un souci d'unité à ce recueil formé sans doute pour que telle haute page, éclosse parmi la production journalière, ne soit point perdue.

De la variété, donc: le côté noir et préféré du *Mort* et de la *Genèse* se retrouve dans le *Corps de Christ* et le *Gâteau des âmes*; le robuste talent descriptif amoureux des couleurs opulentes et des chairs de gloire, chante les *Dames de volupté*, le *Cœur trépassé*; ce sont encore des notations d'aiguës psychologies qui disent bien l'orientation du cerveau du Lemonnier de ces dernières années: *Psychologie d'hiver*, *l'Inconnu*, *la Haine dans l'Amour*.

Et la prose qui clôt le volume, *Esthétique*, requiert spécialement notre esprit curieux et l'initie à la compréhension vive de ce talent si multiple dont chaque œuvre est comme d'un autre homme. En des lignes qui furent déjà citées, elle le

(*) Un vol. à Paris, chez Savine.

défend bellement contre des reproches dont elle fera vivre le souvenir :

“ J’ai fait de mon esprit une maison dont les fenêtres s’ouvrent sur des couchants de pourpres et de métaux, dont les fenêtres s’ouvrent aussi sur de mols clairs de lune. Et dites que je suis un prince sans territoires, ceux que je convoite se reculent toujours plus loin devant mes pas. Je suis chez moi partout où s’éveille une sensation d’inconnu, partout où me réclame un peu de mystère. Nulle paternité ne me parle plus en mes livres, une fois leur zone explorée. „

Tels de ces contes comme *le Corps de Christ*, comme *l’Amour dans la Mort* peuvent compter parmi les plus belles pages qu’ait signées Camille Lemonnier ; d’autres trahissent la hâte de l’écriture et donnent une sensation d’incomplet. C’est toujours la langue puissante et riche de notre maître, ferme, souple, harmonieuse et toujours belle malgré l’image parfois surabondante et malgré les contorsions qui en disloquent souvent la ligne.

La vision, nette et toujours d’un art très sûr, à tel endroit pourtant se vét trop d’allégorie. Mais ce sont là défauts presque enviables d’un tempérament riche à l’excès, et mieux vaut, en attendant l’œuvre prochaine, s’égayer simplement des quelques somptueuses fleurs que nous offre la gerbe nouvelle.

CHARLES DELCHEVALERIE.

LE JARDIN DE L’ÂME (1).

Dans la primitive école belge des Parnassiens, immédiatement sous ceux des maîtres — Giraud, Gilkin, Severin, — un nouveau nom s’inscrit : Fernand Roussel. Oh la frêle,

(1) Malines, L. et A. Godenne.

la douce et dolente gerbe de fleurs malades un peu — mais malades de trop de soleil et que fera revivre un peu d'ombre et de rosée — la délicieuse gerbe que le poète a rassemblée en son âme, afin que la bénisse sa " race nostalgique „

D'impeccables vers parnassiens nous disent les rêves souffrants et résignés, les languides douleurs qu'un regard consolera, les peines bien-aimées....

— Oh! couvrez-moi le front de vos voiles de cendres,
Car je suis l'Ariel à qui rien ne survit,
L'ange silencieux, amoureux de ses Peines,
Qui tisse fil à fil la robe de ses Haines.

Mais bientôt l'orgueil de la souffrance pénètre l'âme du poète; et c'est alors qu'il nous chante ce superbe poème, pour nous le joyau du livre : *Orgueil*.

J'ai transpercé mon cœur d'une lance d'orgueil
Sans révolte et sans cri dans un mortel silence ;
J'ai rempli de mon sang ténébreux mon cercueil
Afin de me baigner un jour dans ma souffrance.

C'est le fier châtement d'un sacrifice obscur
Que je l'offre, ô ma croix, à jamais éployée
Sur mes pâles désirs, étendus vers l'azur,
Ma bienheureuse croix, ma frêle mariée !

O dors dans les parfums fanés des mortes fleurs
Sans souci de la Femme, heureux et solitaire,
Hautain sous le fardeau de ton dégoût austère,
Où râleront en vain tes fatales terreurs !

Ces vers seront les seuls de ma plainte, ô mon cœur,
Les seuls qui larmeront mon blason héroïque,
Les seuls que rougira le sang de ma douleur,
Les seuls que bénira ma race nostalgique !

Mais des regrets de rêves défunts renaissent encore, des nostalgies attristent le poète avant que, après sa route mé-

lancolique à travers les souffrances, il arrive en *le Jardin de l'Amè*, et s'y enferme en son rêve.

En de pâles jardins de lys inviolés
s'effeuillent doucement les roses de mon âme....

Tel est le livre de début de M. Fernand Roussel.

En ces poèmes sonores de langoureuses mélodies, une chose frappe surtout : l'irrécusable parenté d'âme qui unit leur auteur au doux poète du *Don d'Enfance*. Fernand Roussel aussi possède le précieux don d'enfance — mais d'une moins candide, d'une plus malade et nerveuse enfance que celle de Severin. D'autres diront à M. Roussel qu'il a tort d'être triste et d'aimer sa tristesse; quant à nous, nous aimons mieux le féliciter cordialement d'être, en notre temps de mages et d'esthètes impassibles, tout simplement et entièrement poète.

PAUL GÉRARDY.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

GAND. — LE NEDERLANDSCHE ETS CLUB.

Au *Cercle artistique* de Gand, s'ouvrait récemment une très intéressante exposition (1) de « blanc et noir » signée par quelques membres du *Nederlandsche Ets Club*.

A tout seigneur, tout honneur ; le seigneur de ce salonnet c'était M. Maurice Bauer. Je n'insisterai pas sur ses curieuses eaux fortes ; mais il faut dire que les dix lithographies d'après *la légende de St-Julien*, de Gustave Flaubert, forment un tout merveilleux, témoignant d'un esprit de puissante envergure. J'ai surtout retenu les planches I : *Un château, au milieu des bois, sur la pente d'une colline* (oh ! le lumineux édifice au fond du site paisible) ; IV : *Il se composa une armée* (avec, sous l'anormale clarté du ciel,

(1) Incomplète encore lors de ma visite. Tels noms seront donc omis.

la multitude turbulente en la plaine); VII : *Et partout un tel silence que l'on entendait le frôlement d'une écharpe ou l'écho d'un soupir* (un palais moresque où, par les portiques du fond, la lumière arrive recueillie, où le jour est du silence, où le silence est fait de calme et de bonheur); III : *Elles tournaient autour de lui* et IX : *Julien se mit à courir* (en la forêt, mystérieuse et de clarté, Julien bande son arc vers les mille bêtes gracieuses, — ou fuit sous leur pourchassante ironie). Par contre je reprocherai à M. Bauer le manque d'ampleur de la planche X (*Il s'en alla, mendiant sa vie par le monde*), la cathédrale gothique au seuil de laquelle Julien sollicite le passant reflétant mal ce qu'il y a de vaste dans la phrase de l'écrivain. C'est, en somme, la seule chicane possible envers ces interprétations — lesquelles ne s'attachent, comme on voit, qu'à la période essentiellement humaine de la vie du saint. Et combien humain certes est le personnage de M. Bauer ! Jamais d'ailleurs il ne se dresse au premier plan et jamais il n'ordonne l'action. Au contraire il passe, dans le décor savamment commentant et limité à sa stricte raison d'être, comme marchait celui-là même de la légende — en écoutant des voix prophétiques... Quant à la facture de ces planches, je la dirais presque géniale. Sans doute, cela rappelle légèrement Doré — voire Redon ou (planche VIII : *Sa femme, pour le récréer, fit venir des danseuses*) Eug. Delacroix. Encore s'agit-il de s'entendre. Ainsi, Gustave Doré interprétait le caractère légendaire d'une œuvre en amplifiant harmonieusement la beauté directe des choses. M. Bauer rend ce caractère d'une manière délicieusement vague ; avec lui les choses prennent des formes miraculeuses de rêve ou de réalité très lointaine, très impénétrée et sa personnalité, à mon sens, s'affirmerait pleinement par cette seule différence.

Après M. Bauer, je me hâte de signaler M. A. Koster, dont les œuvres — d'un faire étonnamment souple — requièrent à un très spécial point de vue. Ses paysages, en effet, ne vivent pas uniquement d'une vie éphémère ; ils ont en eux quelque chose de l'éternité grandiose et contemplative de la nature et leur poétique beauté pénètre l'âme charmée comme tels vers de Wordsworth ou de M. Vielé-Griffin. Le *chemin creux*, le *château dans les Pyrénées* et l'*Eglise de St-Odilienberg* sont, sans restriction, des numéros de très grand mérite.

M. Zilcken possède à fond les ressources de son art et il s'en sert en parfait virtuose mais le désir du fini nuit chez lui à la pleine venue de l'inspiration. Son *soir à Delfshaven* est cependant une belle notation

d'heure berceuse sur les eaux tranquilles ; un autre *Soir* (op. 177) est d'une touche très veloutée et la *Vue de Delft*, d'après Van der Meer, me semble gravée supérieurement.

Ce qui est vrai pour M. Zilcken l'est un peu pour M. de Zwart, de qui j'ai noté la *femme dormant*, suggérant à ravir un sommeil plein de rêves en quête de voluptés, et *les Voitures*, curieux coin de ville hollandaise. Les dessins très froids de M. Verster ne m'ont guère rappelé ses belles natures mortes admirées aux XX l'an dernier. M. Jan Veth — qui, dans le *Nieuwe Gids*, une revue d'Amsterdam proclamant fièrement l'art neuf, tient une plume enthousiaste de critique d'art — expose des *portraits* très vivants, sans mise en scène aucune. N'oublions pas non plus les planches de M. Willem Witsen (celle surtout au sombre pont, comme un rempart s'érigeant dans la nuit) ; les lumineuses marines de M^{lles} van Houten et Etha Fles ; le *Soir de pluie* — si d'abandon et de tristesse — de M. Ed. Karsen et enfin le *Café* de M. van Looy qui révèle de bizarres intentions — on croirait caricaturales.

Bruxelles, mars 92.

ALBERT ARNAY.

NOTES.

Au cercle artistique de Bruxelles, très intéressante exposition de photographies anglaises. Non plus des épreuves grossières, ne laissant subsister des choses que leur rudimentaire structure, mais des planches où persiste ce charme indicible, qui plane aux doux lointains de la réalité — comme l'âme même de la nature. Faut-il des noms ? MM. Davison, Hinton, R. Keene, Clark et Dresser seraient notamment à citer. Ajoutons que si cette exposition n'élève pas encore tout à fait la photographie au rang d'un art — cousin, comme on a dit, de la gravure — il s'en faut vraiment de bien peu.

Le 1^{er} avril a eu lieu au théâtre du Parc à Bruxelles la première de l'*Intruse* de M. Maeterlinck. Représentation

orageuse, interprétation quelconque. Le *gros public* — cet éternel trainard — n'a pas compris et... a ri !!! Au fond cette représentation a tout de même été un succès ; elle a prouvé qu'il y a en Belgique un art très vivant, et plus de gens qu'on ne le croit généralement qui sont prêts à le défendre.

X...

A Liège s'ouvre, dimanche 8 mai, en la salle du Conservatoire, la seconde exposition triennale d'Art.

On annonce à Anvers, pour le 29 mai, une Exposition d'œuvres d'art organisée par l'*Association pour l'Art* et réservée uniquement aux artistes à tendances novatrices. La ville a mis pour un mois la salle de l'ancien Musée à la disposition du nouveau Cercle.

Parmi les exposants, on cite M^{lle} Anna Boch, MM. Camille et Lucien Pissarro, Paul Signac, de Toulouse Lautrec, Anquetil, feu Seurat, feu Vincent van Gogh, Delaherche, Jan Toorop, Henri Bauer, Guys, George Lemmen, Theo van Rysselberghe, Finch, George Morren, Henri van de Velde.

Lire dans un des récents *Mercure*, un pénétrant et haut article de Marcel Schwob sur *la Perversité*, dans les *Entretiens*, les pages de Remy de Gourmont et de Henri de Régnier ; dans le *Réveil*, un chapitre de la *Fin des bourgeois* ; dans la *Revue Blanche*, une noble prose de Camille Mauclair, *Tristesse de la Pourpre*, et les chroniques mensuelles de Lucien Muhlfeld ; dans le *Peuple* des dimanches, la suite des études de Célestin Demblon sur les lettres belges à travers l'histoire.

Au prochain n^o l'analyse de *Tel qu'en songe*, de Henri de Régnier, et de *Cycle patibulaire*, de Georges Eekhoud, arrivés trop tard pour que nous puissions les étudier en ce fascicule.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

7^e et dernière année.

Directeurs : Albert MOCKEL, P.-M. OLIN, Henri DE RÉGNIER.

Bureaux : Rue St-Adalbert, 8, Liège.

Un an : 5 frs. — Etranger : frs. 6.50.

REVUES RECOMMANDÉES

- La Revue Blanche.* { Rue des Martyrs, 19, Paris.
 { Rue de l'Ouest, 74, Liège.
- La Jeune Belgique.* Rue Potagère, 64, Bruxelles.
- Mouvement littéraire.* rue des Minimes, 13, Bruxelles.
- L'Art moderne.* Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.
- Le Magasin littéraire.* Rue Haut-Port, 54, Gand.
- Le Réveil.* Rue de Flandre, 71, Gand.
- La Conque.* Rue Vineuse, 49, Paris.
- La Plume.* Boulevard Arago, 39, Paris.
- Le Mercure de France.* Rue de l'Echaudé St-Germain, 16, Paris.
- L'Ermitage.* Rue de Varenne, 26, Paris.
- La Revue indépendante.* Rue des Pyramides, Paris.
- Les Écrits pour l'Art.* 16 bis, rue Lauriston, Paris.
- Chimère,* boulevard Renouvier, 4, Montpellier.
-

LES ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

MENSUELS

Passage Nollet, 12, Paris

Un an : 7 francs.

Œuvres de nos collaborateurs.

A paraître :

- LÉON DONNAY : **Sérénité.**
PAUL GÉRARDY : **Les Barbares**, drame en 5 parties.
Singsang, Liederkranz (München).
ANDRÉ GIDE : **Le petit traité de la contingence.**
CAMILLE LEMONNIER : **La Fin des Bourgeois.**
PIERRE LOUÏS : **Astarté.**
MAURICE MAETERLINCK : **Novalis.**
GASTON VYTALL : **Vers la Mort.**

Viennent de paraître :

- GEORGES EEKHOUD : **Cycle patibulaire.**
PAUL GÉRARDY : **Les chansons Naïves.**
ANDRÉ GIDE : **Le Traité du Narcisse** (théorie du symbole).
CAMILLE LEMONNIER : **Dames de Volupté.**
MAURICE MAETERLINCK : **Pelléas et Mélisande.**
ALBERT MOCKEL : **Chantefable un peu Naïve.**
PIERRE-M. OLIN : **Légendes puériles.**
HENRI DE RÉGNIER : **Tel qu'en songe.**
ÉMILE VERHAEREN : **Les Apparus dans mes chemins.**

Tous ces ouvrages sont en vente, avec 10 0/0 de réduction, à la librairie ÉDOUARD GNUSE, rue Pont-d'Ile, 51, Liège.

Des Presses de H. Vaillant-Carmann,
rue St-Adalbert, 8, Liège.

FLOREAL

REVUE MENSUELLE DE
LITTÉRATURE ET D'ART

1^{re} Année, Nos 5 et 6.

Mai-Juin 1892.

SOMMAIRE :

Notes sur le drame	M. W.
L'heureuse enfance	Fern. SEVERIN.
Feuilles mortes	Cam. MAUCLAIR.
Mort vierge	Gaston VYTTALL.
Moonlight	G. SAINT-MLEUX.
Poèmes en prose	H. CHAINAYE.
Pastels de femmes	Albert THONNAR.
La galère	Charles BRONNE.
Les taureaux	Léon PASCHAL.
Soir hindou	Aug. VIERSET.

Chronique artistique.

Les expositions à Bruxelles	Albert ARNAY.
Notes sur le salon de Liège	J. de TYLVES.

Chronique littéraire.

Tel qu'en songe	Léon PASCHAL.
Daisy. Cycle patibulaire	Ch. D.

Notes.

Ce numéro 75 centimes.

Œuvres de nos collaborateurs.

A paraître :

- JEAN DELVILLE : **Les horizons hantés.**
ARTHUR DUPONT : **L'Envol des rêves.**
PAUL GÉRARDY : **Les Barbares**, drame en 5 parties.
Singsang, Liederkranz (München).
ANDRÉ GIDE : **Le petit traité de la contingence.**
PIERRE LOUÏS : **Astarté.**
MAURICE MAETERLINCK : **Novalis.**
GASTON VYTTALL : **Vers la Mort.**

Viennent de paraître :

- LÉON DONNAY : **Sérénité.**
GEORGES EEKHOUD : **Cycle patibulaire.**
STEFAN GEORGE : **Pilgerfahrten.**
PAUL GÉRARDY : **Les chansons Naïves.**
ANDRÉ GIDE : **Le Traité du Narcisse** (théorie du symbole).
CAMILLE LEMONNIER : **Dames de Volupté.**
La Fin des Bourgeois.
MAURICE MAETERLINCK : **Pélléas et Mélisande.**
ALBERT MOCKEL : **Chantefable un peu Naïve.**
PIERRE-M. OLIN : **Légendes puériles.**
HENRI DE RÉGNIER : **Tel qu'en songe.**
ÉMILE VERHAEREN : **Les Apparus dans mes chemins.**

Tous ces ouvrages sont en vente, avec 10 0/0 de réduction, à la librairie ÉDOUARD GNUSÉ, rue Pont-d'Ile, 51, Liège.

Des Presses de H. Vaillant-Carmanne,
rue St-Adalbert, 8, Liège.



NOTES SUR LE DRAME (*).

En 1150, le drame était déjà hors de l'Eglise. Timide encore et risquant ses premiers pas sur le parvis, dans le cimetière, on le vit gagner les rues prochaines et s'acclimater peu à peu au jour aveuglant du plein air. Les clercs l'avaient suivi comme un enfant grandi au foyer et que retient notre bras au delà du seuil. Du culte il n'avait su perdre le besoin d'édifier, les formes hiératiques et simples, un parfum d'encens. Sa langue n'était plus celle de l'officiant, mais ses rubriques, abondantes et naïves, étaient encore rédigées dans ce latin fade des œuvres dévotes. Son essence même n'avait guère changé. Aucun souci des unités vénérées plus tard. Et comment? Le lieu n'importait guère par la disette de décoration; quelques draperies et une tribune improvisée — quand ce n'était le balcon de quelque demeure — pour figurer aux imaginations vulgaires un paradis convenablement surhaussé. Le temps ne se mesurait non plus. On assistait en peu d'heures à

(*) Ces notes sont des fragments d'une étude où l'on cherche à prouver la continuité d'une inspiration nationale du drame en France. De synthétiser et de conclure, il ne peut être question que plus tard.

la conception, à la naissance, aux grands faits et au déclin du même héros. Dans l'espace d'un, ou deux, ou trois jours, le monde était créé par un prestige ancien et racheté par un prestige nouveau. Jésus acceptait la mission de sauver les hommes, il l'accomplissait selon l'esprit et il mourait selon la chair. Enfin, il réintérait le sein de son Père pour participer à une apothéose conforme aux pieuses traditions. D'action une, on ne se souciait davantage, chaque épisode gardait sa valeur propre, sorti qu'il était d'une fécondation individuelle, ignorante des règles.

Restait l'unité d'impression, qui n'a pas attendu les théoriciens du XVI^e et du XVII^e siècles pour s'imposer aux dramaturges. C'est qu'elle seule est de l'essence du théâtre, comme de toute œuvre artistique. Le roman, en démonétisant l'épopée, a respecté la moins conventionnelle des lois littéraires; le poème en prose l'a renforcée au lieu de l'affaiblir; dans la salle de théâtre ou sur la place publique, elle reste souveraine, et tous les ressorts, terreur, majesté, surprise bouffonne, procèdent d'elle invariablement.

C'est ce qu'a compris dès 1150 le poète d'*Adam*. Son drame, à demi enroulé des langes liturgiques, bégaie déjà notre français; il est court (mille vers) et il marche à grands pas vers un dénouement que nous avons perdu. Il vaut la peine, non de l'analyser, puisqu'il se conforme à la lettre biblique, mais d'en extraire quelques observations pour l'histoire du genre auquel il appartient. Le poète anonyme qui a édifié ses confrères et ses voisins par ce

récit dialogué, nous montre la tentation du premier homme, sa chute, le crime de Caïn et, sans autre lien, l'annonce prophétique du salut final.

Avait-il tenté de conclure, déroulé les phases de la rédemption et conduit son auditeur au Calvaire et devant le sépulcre béant? Le seul manuscrit qui nous a conservé son œuvre, ne laisse rien de précis à la conjecture; elle est donc superflue ici. Ce manuscrit est riche en rubriques, il dénote une remarquable entente du théâtre, la conscience et la recherche de certains effets. Il interpelle les acteurs qui auront à remplir le rôle des premiers parents; il en décrit le costume, le geste et jusqu'aux jeux de physionomie. Ainsi convient-il qu'Adam se tienne gravement devant le Seigneur, qu'Eve soit plus humble et plus distante; Adam doit se garder de parler trop vite, soit avant son tour, soit avec une fâcheuse volubilité; le même avertissement est signifié aux autres interprètes; ils parleront, s'agiteront suivant les exigences de leur emploi; ils se garderont d'ajouter, de retrancher une syllabe; leur débit sera ferme et digne. L'érection de la main leur permettra de souligner la mention du paradis.

Déjà le drame est constitué; ce souci d'une vérité locale nous avertit de sa naissance prochaine.

Les pieux miniaturistes précèdent dans la tradition logique et historique les premiers peintres de nos églises et habillent leurs imaginations du costume auquel leur regard était fait; l'auteur d'*Adam* n'élève pas sa conception du théâtre tragique au-dessus des réalités, tour à tour cruelles et plaisantes, de son

siècle. Il fera souffrir et mourir Abel comme on souffrait et comme on mourait de son temps. Ainsi la vérité éternelle, cette âme des grandeurs tragiques, cède le pas à la vérité plus proche et toute relative d'un spectacle contemporain. De là cette précision et cette ignorance, l'une et l'autre devaient plaire aux spectateurs normands du XII^e siècle. Elles resteront jusqu'au milieu du nôtre une préoccupation tyrannique pour les dramaturges, et Victor Hugo en sera obsédé au même paroxysme que l'anonyme versificateur d'*Adam*.

Pas d'unité, mais un sentiment de la vie et un art de dramatiser que donnait à demi le sujet si pathétique et dont l'intuition scénique a fourni le surplus. Cet art, il faut le reconnaître à l'auteur d'*Adam*. Le canevas de la scène où la première femme décide le premier homme au crime, était tout tracé dans le récit biblique. Mais le spectateur n'est pas qu'un chrétien; on parle, en le convoquant devant les tréteaux, à des appétits d'où la religiosité est absente, on promet d'intéresser son esprit et ses sens. Déjà le caractère de la femme profondément séductrice — Eve le fut — nous apparaît marqué d'un relief qui manque à la création selon la *Genèse*. Un don du groupement des personnages se diversifie et se double d'un instinct heureusement antithétique. Une première scène avec Adam affirmera sa foi plus simple et plus robuste. A des arguties — bien photographiées en ce XII^e siècle où la chicane envahit l'art — il réplique sans ménagement ni fausse adresse. Visiblement découragé, le démon retourne à un conciliabule des siens,

d'où il s'élançe, mieux aguerri et plus avisé, vers la première femme. Longue et fièrement conduite est la scène suivante. Tout ce qui peut attirer et retenir la douce créature lui est murmuré de bouche à oreille :

*Tu es fieblette e tendre chose
E es plus fresche que n'est rose ;
Tu es plus blanche que cristal,*

“ *Et que la neige qui tombe dans la vallée „*

Tu es trop tendre e il trop dur.

“ *Toutefois tu es plus sage que lui et tu écouteras mon propos. „*

La saveur du fruit qu'il faut cueillir est vantée à l'égal de sa valeur et l'on entendra Eve, qui s'est prise à le considérer, s'écrier que sa seule vue lui a fait du bien.

C'est déjà le ton et l'allure du vrai théâtre ; la scène de séduction est de bonne et sobre comédie ; le meurtre d'Abel nous offre tout le pathétique du drame de famille ; on y discerne la gradation et la préméditation tout ensemble, pour arriver enfin à une conclusion sanglante. Ainsi se maintient un mode volontairement mineur, une façon de dire et d'agiter étrangère à la Tragédie. Le versificateur s'y est attaché avec de très nettes préférences. Courbés sous le Verbe de flammes, Adam et Eve nous apparaissent deux humbles créatures de ce monde, pétries de notre limon et mûres pour la chute, et lorsque Jahveh n'est plus là, on nous les décrit s'avancant, dans le jardin de séduction, comme de tranquilles usufruitiers (*honeste delectantes*) avec l'allure pesante et mesurée des bourgeois de Caen ou de Bayeux. De même empruntent-elles à cette intention dramatique

une singulière bonhomie, les remontrances du premier homme à la première femme; c'est dans un tel langage que le doyen d'une bonne gilde devait reprendre un désir indiscret chez une épouse plus jeune et d'éveil plus mondain.

Adam est donc un drame suivant l'éternelle formule du drame français, et si l'on veut, du drame moderne. Il offre une variété congrue d'incidents, une complexité suffisante de mobiles psychologiques; il lui manque encore les caractères, dessinés d'un trait suffisamment ferme, mais il a la vie, une vie semblable à la nôtre et tangible, disons-le, pour chacun. Le thème désormais peut être légendaire ou sacré: le drame en découpera curieusement les contours; il en matérialisera les péripéties et les héros. Une aventure divine deviendra une anecdote terrestre. Non que ce sera exclure la noblesse des sentiments, ni la dignité des actions. Au contraire, le nouveau genre saura se guinder jusqu'à des visées de prédication sociale; même en les ignorant, il campera parfois devant la rampe des saints et des rois. Mais il aura le respect et le culte de l'humanité pure; il en devinera, il en étalera les faiblesses. Il peindra des hommes, et non des passions; il s'intéressera à des malheureux plutôt qu'à une fatalité abstraite. Il les fera parler, agir, s'évertuer dans d'innombrables passes de succès ou de souffrances, là où la Tragédie, vêtue de simplicité, serait satisfaite d'un schéma élémentaire et de quelques grands traits, particulièrement saisissants.

M. W.





L'HEUREUSE ENFANCE.

*Mon souvenir s'en va vers ce pays plus doux
Où, dans un pur secret, j'ai grandi loin de vous !
Là, parmi la beauté des choses ingénues
Que vos plus fiers désirs n'auront jamais connues,
Etendu comme en rêve, au bord des bleus étangs
Qu'enchanter le reflet d'un fabuleux printemps,
Pardonnez, âmes sœurs, à ce qui fut un songe !
J'aurai pu dédaigner le monde de mensonge
Où, parmi votre amour, l'exil est moins amer ;
Et, malgré les grands yeux dont le souvenir cher
M'aurait suivi longtemps dans ce vallon suprême,
Peut-être, chère enfant, vous oublier vous-même...*

*C'était assez pour moi du seul bonheur des yeux.
L'aspect, le seul aspect, d'un monde harmonieux
Y contentait si bien ma plus lointaine envie !
Un horizon si pur environnait ma vie !*

FERNAND SEVERIN.





FEUILLES MORTES.

Du Symbole.

Le corps est la modalité de l'âme.

Toute modalité se subordonne et s'harmonise à son essence. La conscience humaine est une des modalités de l'Idée : la sensation est la modalité de la conscience : l'expression sensorielle quintuple est la modalité de la sensation. Une harmonie résulte : l'œuvre d'art.

L'œuvre d'art est une progression rythmique double. La conscience, miroir, décompose en rayons ses réflexions de l'Idée à travers le prisme sensoriel constitué par les cinq expressivités de notre modalité corporelle : et l'arc-en-ciel ainsi jailli va s'épanouir en lueur sur la foule :

Recevoir ces lueurs, récomposer, par le prisme des sens, les rayons, les suivre jusqu'à leur synthèse en la conscience du poète, et se pencher sur ce miroir idéal pour apercevoir l'Idée, voilà le travail de l'intellectualité du lecteur ; second courant inverse. Le parallélisme de cette analyse et de cette synthèse constitue le rythme, le frisson esthétique.

Nul terme de ce théorème ne se peut transposer,

non plus que du théorème d'optique qui lui est adéquat.

Le nom de la modalité sensorielle de la conscience: symbole.

L'expressivité esthétique n'est donc que symboliquement, de nécessité.

Le symbole est la formalité de l'essence : exprimer cette formalité, c'est matérialiser l'essence, objectiver l'abstraction: œuvre d'art.

*
* *

On matérialise par la plastique.

Le fait est le phénomène de l'objet, l'objet la formalité de l'Idée, son moulage en relief. La plastique est tout ce qui constitue l'expression phénoménale: images, sons, illusions linéales, formes, couleurs.

Rêvons donc :

Dans l'expression plastique et phénoménale, à laquelle se rattachent toutes modifications de la substance, le poète fixe comme sur une plaque sensible la matérialisation symbolique de l'essence.

Est poète: celui dont la conscience accomplit le même travail, mais immatériellement, à l'égard de l'Idée pure : la conscience en est la modalité symbolique, elle la fixe pour la transmettre à l'expression sensitive.

N'est pas poète: celui qui tente naïvement de considérer le phénomène comme l'objet, l'objet comme l'Idée, l'expression linéale, colorée ou auditive, comme autre chose que son symbole.

Dire: avec le phénomène et l'expressivité sensorielle s'abolit la conscience (mort), c'est dire: la suppression du prisme entraîne celle du foyer lumineux; enfantillage. Mais dire: avec le symbole s'abolit le courant réalisateur de l'œuvre d'art, est une vérité, car, le prisme enlevé, la lueur du foyer persiste, mais la diffusion de l'arc-en-ciel disparaît: l'œuvre est conçue, mais ne peut être réalisée.

Le symbole est donc l'inéluctable intermédiaire de l'expressivité psychique. Pourquoi alors ceux-là mêmes qui, positivistes, affirment: avec le corps sensoriel tout meurt, nient-ils d'autre part la valeur du symbole qu'il réalise?

*
* *

Étrange: la femme, être sensitif plus qu'intellectuel, a la forme d'une lyre, et son sexe, centre de vibration nerveuse, serait le point d'attache des cordes, convergence des sonorités en puissance.

*
* *

Je suis un être bien dangereux: je réduis le bien à une couleur et le mal à une autre. J'agis toujours selon la Pourpre et j'ai la haine du gris terne. Pourrez-vous supporter en votre société un homme qui n'a point de plus solide criterium moral? Il vous faut tant de dogmes pour être probes que vous ne pouvez fonder votre tranquillité sur cette seule disposition de ma rétine. Pourtant tout cela égale juste une nuance optique pour moi: qu'y ferai-je? Si vous étiez assez bons pour décréter que la Pourpre est morale et le gris terne criminel...

* *

Il est véritable que Narcisse était l'Amour même, car il aimait en lui tout ce qu'il percevait, subjectivement et objectivement, et il ne s'aimait que pour cela : il était donc tout l'Amour. Mais, étant l'Amour, pouvait-il s'aimer lui-même ? Le miroir aime-t-il son reflet ? Dites, plutôt, hommes faciles à duper, que nul ne s'est jamais possédé aussi complètement que cet enfant, puisqu'il avait enclos dans son cœur jusqu'au désir de s'y enclore ; et s'il avait songé sottement à posséder sa modalité par sa modalité, son corps par son corps, il n'eût toujours été qu'un seul corps : il l'a été et le sera toujours. Ne dites donc pas qu'il soit autre chose que le symbole de lui-même, c'est-à-dire Dieu : cela serait infantin.

* *

Il tombe sur les âmes des crépuscules de sensations défaillantes qui n'ont plus la force d'être des modalités parfaites, et l'on voit l'idée dans la transparence de leurs pauvrets corps diaphanes : c'est ce qu'on appelle le rêve.

* *

Il y a des gens qui regardent toujours un sphynx dans les yeux : c'est en parlant d'eux que l'on dit : l'œil fixe des trépassés. Mais eux causent avec le sphynx ; seulement ils se servent du silence et les passants sont persuadés que rien n'est dit. Mon âme, les passants ont tort.

CAMILLE MAUCLAIR.





MORT VIERGE.

A François André.

Les mains croisées sur sa poitrine grêle s'est endormie la jeune fille et sa tête pâle sur ses boucles auréolées.

Oh! si tristes sont les robes roses du bal et les corsages désenlacés, — et leur tristesse qui pend longuement aux murailles.

— Voyez les traits émaciés de sa figure fine et dans l'ombre ses paupières closes aux cils noirs.

Elle repose dans l'auréole noire de ses cheveux dénoués; — ne fallait-il pas qu'elle s'endorme ?

(au loin s'égrène une flûte serpentine et ses notes de clair cristal, dans l'air glacé et la neige si profonde).

Les souliers de satin baillent au pied du lit, qui ne s'enrouleront plus aux fuites gracieuses des valse roses.

Le nez mince aux ailes transparentes et toute cette figure de blancheur me hante, sur ces cheveux noirs.

A peine une ondulation lente émeut les draps du lit tout blanc; un souffle imperceptible et léger traverse la ligne étroite de ses lèvres.

Ils ont oublié de mettre des fleurs dans la

chambre. Ah ! voici un rayon pâle de soleil ; ouvrez-lui donc la fenêtre.

Ses narines minces et palpitantes se sont figées comme en l'essor d'un vol loin d'ici bas.

Fermez la fenêtre : il fait froid ! Toute l'intense tristesse du dehors est entrée dans la chambre — et cette neige éternellement blanche.

Un court frémissement agite les tulles, et les soies, et les gazes, esseulés et sans vie, le long des murailles blanches.

Comme elle est belle ! Il y a comme un sourire sur ses lèvres énigmatiques ; et sa tête, sur l'oreiller blanc, repose dans un abandon gracieux.

(les femmes noires aux cornettes de lin l'ont enveloppée de toile blanche).

Maintenant voici que la gaiété du soleil est entrée, et la chambre est fraîche avec une candeur répandue.

Mettez des fleurs sur le lit : beaucoup de fleurs blanches. N'est-ce pas qu'elle dort ?

Glissez sans bruit dans la chambre et parlez bas ; il ne faut point troubler son repos. Elle est dans la pureté des lys et la blancheur de ses ans puérils.

Voyez sa figure, radieuse dans la paix de ses traits détendus, et pâle, étrangement pâle sur ses boucles auréolées de noir.

(les hommes noirs aux pas monotones l'ont emportée sur leurs épaules pieuses — aux pas monotones et lentement comptés).

La flûte s'égrène le long des chemins de neige et

ses notes perlées viennent chanter sur la fenêtre close.

Maintenant tout est immobile dans la chambre : les robes roses de bal sont mortes ; et les corsages délacés sont morts ; et les souliers de satin sont morts. La chambre est Morte.

GASTON VYTTALL.

Décembre 1891.





MOONLIGHT.

Lunaris gratia lucis.

JUVENCUS.

*Oh la Lune est si pâle au ciel noir,
et la nuit est si lourde, si lourde, ce soir !*

*Tristesse de la Lune, et rêves opalins,
et les désirs fondus dans la nuit attendrie,
l'âme bercée en des mièvreries
de songes très purs et très câlins.*

*Les choses, regrettant le jour frivole,
s'inquiètent sous le silence bleu.*

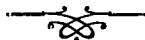
*Cloches lointaines pour un vague couvre-feu,
mon Rêve en notes graves lentement s'envole.*

*Des évocations pâles, de pâles voix,
tout un pâle et mystérieux Cortège,
qui surgit à peine et se désagrège,
suivant la Lune qui décroît.*

*La brutalité des formes se décolore :
tout se mêle et se perd dans une douce nuit,
et d'un rayonnement vers l'Infini,
en effluves subtils, mon être avide s'évapore.*

*Oh la Lune est si pâle au ciel noir,
et la Nuit est si lourde, si lourde, ce soir !*

GEORGES SAINT-MLEUX.





POÈMES EN PROSE.

L'APPARITION.

Dans le miroir des eaux, une forme blanche s'est dessinée, une forme blanche aux lignes pures — comme le reflet d'une statue idéale.

Les chants de tous les oiseaux, s'élevant des feuillages profonds en troublantes et confuses harmonies, ont salué la marmoréenne apparition.

Une forme blanche, une forme aux lignes pures — comme le reflet d'une statue idéale — s'est dessinée dans les eaux noires et lisses.

La brise fatiguée, qui s'endormait dans les roseaux de la rive, a voulu caresser le contour divin de sa tremblante haleine.

La vision de neige a disparu.

Alors, comme l'encens se dégage des précieuses cassolettes, les parfums se sont échappés des corolles, en fumées violettes très légères, montant droit dans le ciel vide et bleu.

LA VOIX.

Lorsque j'entre le soir dans cette maison, j'entends une voix confuse et lointaine. Et je m'arrête dans le corridor assombri, m'efforçant de comprendre ce long murmure étouffé, qui s'échappe des murailles, comme une brise très douce et très affaiblie.

— Pourquoi ne puis-je te comprendre, voix de rêve, qui parles plus à l'esprit qu'aux oreilles, et m'enfièvres du désir de savoir, et me fais souffrir ta poignante souffrance de ne pouvoir dire tes douleurs?—

Et je m'arrête dans le corridor assombri. D'autres fuiraient effrayés, les hommes ont peur du mystère qui les enveloppe, ils glissent dans la vie, craintifs de la vie même.

— Parle-moi toujours, voix d'un autre monde. Si je ne te comprends pas, je devine que tu souffres, et tes souffrances te rendent chère à mon âme. —

Et je m'efforce encore de comprendre, comme si ce prodige était possible.

— Mais, chère voix, si même je te comprenais, pourrais-je te répondre de mes lèvres? Quels mots humains consoleraient ta mystérieuse tristesse? Gardons bien secret, le bonheur fait de douleurs infinies, que nous goûtons à nous appeler, l'un à l'autre, à travers les espaces. Et parle-moi toujours, voix magique et si tendre, je veux t'écouter, tous les soirs, dans le corridor assombri, lorsque tu t'échappes des murailles, comme une brise très douce et très affaiblie. Chère voix! —

LES ÉPÉES.

— Suis-moi ! Nous irons combattre les hommes impies et injustes ! —

— Ne m'appelle pas à cette œuvre inutile. Les hommes seront toujours impies et injustes. —

— Lève-toi ! Ton cœur doit tressaillir de révolte. Sans doute, nous serons écrasés. Mais il faut combattre. La lutte est saine. Lève-toi ! —

— L'éclat de ton épée, glorieux justicier, n'enivre pas mon cœur de la fièvre des combats. Laisse le noble acier briller aux feux du soleil, ne le souille pas du sang des hommes cruels. Passe comme un avertissement du ciel. —

Mais la voix de révolte chante toujours à mes oreilles.

— Ne l'avez-vous jamais entendue, le soir, dans le vent qui frissonne ? —

L'arme vengeresse brille toujours à mes yeux. Même, je vois souvent des milliers d'épées scintiller dans les rayons du soleil.

Ah ! quelles mains ardentes et pures saisiront jamais les célestes poignées !

HECTOR CHAINAYE.





PASTELS DE FEMMES.

I

Elle est mince et toute frêle, blonde à peine sous le rire ingénu des lèvres roses plutôt deviné dans la contraction des traits et comme d'un lointain reflet d'âme, dans un visage d'un blanc diaphane pénétré d'un rien de lumière qui l'avive, aux heures de pleine clarté du jour, d'une teinte fanée — ainsi le blanc crémeux du muguet — et fleur, elle se balance svelte comme une tige avec la corolle de son clair sourire au sommet. Parfois, quand on la regarde dans une joie intérieure qui voudrait se manifester par des cris et des expansions violentes, tout en prière et si humble pour elle cependant, mais peut-être avec l'éclat trop vif de l'œil qui froisse son ingénuité, elle sourit confuse dans du rose et toute en retrait sur son âme, comme écarter du geste une obsession qui la hante, et rit et s'éblouit de son rire et s'échappe en une course folle, enfantine, pour secouer le regard qui l'effleura peut-être d'un inconscient désir — qu'elle ne sait — à fleur d'âme.

II

L'autre est toute en joie, en rires sonores, dans le rouge en fleur d'une belle pomme et cependant ingénue, d'une ligne irréprochable qui ondule et des folles boucles éparses en des vols brusques et nerveux venus de tressauts intérieurs. Telle, étonnée, rieuse, elle dresse sa tête folle sous la sève du soleil et s'éblouit de la douce lumière des songes qui passent et s'effacent aux horizons lointains de son âme.

Parfois, sans *méchanceté* d'enfant gâté, mais dans la cruelle inconscience de sa joie, en des flots de rires, elle se faisait tout ironie et fiel au mépris de la lèvre crispée — alors, mon âme émue, glacée dans la joie fuyante se trouvait follement solitaire, pour renaître éblouie du rire de l'enfant qui éclatait en folles risées sous le soleil...

ALBERT THONNAR.



LA GALÈRE.

Par la mer inexplorée, immense comme la pensée, par la mer pâle de verdure et d'ennui, vogue, en rêve effleurant un séculaire sommeil — la Galère.

Verte est la nef et sans voilure, à l'arrière veillent deux chimères et le front d'un lion s'enchâsse dans la proue; nul pilote ne la conduit, son gouvernail sans cesse commence des cycles qu'il ne peut parfaire, car le hasard le guide.

Impitoyablement par les ports et les eaux, un souffle mystérieux pousse la barque à la dérive.

Elle a vu mille contrées, longé sans joie les rivages, elle a connu les fêtes des cités troublantes et la gloire féerique des palais penchés sur l'eau; la tête de son lion a vu passer sur ses gencives les flots irisés des estuaires et ses chimères ont frôlé de leurs ailes des forêts grandioses. Mais après le voyage par les canaux miroitants, est venu le désespoir d'être à l'étroit dans des rives et le souffle fatal la reprenant, elle revint à la mer pour d'autres plages et d'autres eaux.

Alors cherchant un but à sa course énervante, elle dirige sa proue vers l'or aux lointains descendant vers les flots.

L'astre royal la fuit dédaigneux, et vaine, vaine encore est sa recherche par le monde trop divers pour être aimé: il la heurte par sa gloire merveilleuse et volée.

Oh! le repos loin des êtres, et rester dans la paix du silence, entre la pesanteur de la mer et du ciel — perdue....

Cette volontaire souffrance et ce martyr cherché lui furent une joie; mais vogue, vogue la galère, au souffle mystérieux,

loin de l'oubli vers le voyage: c'est toujours l'éternel sillage sombre par les golfes déjà vus, par les ports explorés et les eaux dédaignées.

Ne trouvant rien, rien d'attirant dans ce qu'elle frôle, elle veut conquérir son bonheur cependant et elle emporte dans la solitude des flots de belles passagères de la terre.

Ce fut la fière enfant des pays du soleil aux yeux ironiques et impénétrables, portant dans sa poitrine un cœur mordu de tous les caprices des races; ce fut celle du Levant au corps languide et d'abandon, aux petits gestes imprécis, voluptueux parfois d'innocence, mais sans rêve d'âme; puis la brune indomptable des terres barbares, aux dents cruelles, aux mains rudes, enfant restée vierge rigide dans sa force occulte, et d'autres encore, et celles de l'ouest et toutes celles de l'est.

Filles incertaines et sans cœur conscient, aussitôt que la nef vogue loin des côtes, elles courent à la proue et se penchent sur les flots. La galère glisse péniblement et l'eau monte jusqu'au front du lion, mais les folles se courbent plus fort à la faire sombrer — plongent leurs mains dans la mer et ramènent parmi les gouttelettes de petits êtres satiriques dont elles tentent de l'emplir. Chaque fois la barque les laissait jouer avec ces hochets plaisants, puis lorsqu'elle voyait se refléter dans les yeux des passagères quelque plage désirée, elle les déposait avec leurs sourires et leurs jouets sur la terre aimée.

Portant une nouvelle blessure, une autre fatigue, elle retrouve l'âpre solitude de la mer verdâtre. Elle vogue doucement; les courbes de son sillage laissent une plainte désespérée; elle vogue à regret et tandis qu'à la proue le lion rugit sa douleur, à l'arrière, immobiles les chimères rient entre elles.

Le temps passa — puis un immense vent de tempête ou-

vrant l'Océan, creusa des vallons noirs et dressa de blanches collines dans sa verdure profonde.

La barque fut ballottée longuement et crut sombrer cent fois; la tête du lion se redressant fièrement luttait contre les vagues et les chimères ne riaient plus.

Au loin, par les Océans inconnus, la galère fut emportée et le calme se fit un jour.

Les flots verts devinrent si pâles que l'étendue en parut blanche, le soleil se coucha plus rarement et l'éblouissement argenté du ciel vêtit la nef de tons froids. L'oubli la pénétrait saintement et les souffrances passées ne lui furent plus qu'un vague rêve au réveil d'un soleil nouveau. Elle vogue vers le promontoire majestueux d'une terre blanche et scintillante.

Et là, hiératiquement pure surgit la Vierge. —

Autour d'elle glisse une blanche gaze, sous les seins une large ceinture verte l'entoure et sur sa tête — blonde de l'ineffable teinte lumineuse du Nord — une étoile éblouissante lui fait une féérique auréole; dans ses yeux où se reflète tout l'azur du firmament plane un vague amour, et la madone tend les bras vers la galère. Celle-ci fascinée court par les flots vers l'étoile : les chimères soulèvent les ailes et le fier lion voile ses yeux triomphants.

Lorsqu'elle fut au pied du promontoire l'inconnue parla.

— Voyageuse des Océans moroses je t'attendais, car je suis pour toi-même l'Attendue. —

Elle posa le pied sur le front du lion, un instant s'éleva, puis toujours calme et souriante elle se dirigea vers l'arrière et prit place entre les deux chimères, la main sur la barre du gouvernail.

Et la barque joyeuse se lança de nouveau sur la mer pâle. Quand elles furent loin des terres, la vierge se leva et chanta par l'espace :

— Je suis l'Attendue et sur ta poupe était marqué mon trône,

Je suis celle qui doit te conduire religieusement par la mer,

Celle qui d'amour te révélera ta fin cherchée en martyr de voyage.

Viens par les flots, m'aimant, je suis la seule et la divine.

Je le sais, d'autres sont venues qui t'ont fait souffrir mille tortures.

Insouciantes de ta fatigue, elles se sont élancées à l'ayant,
Ton lion dut courber le front et lâches, rirent tes chimères ;

Et tu voulus sombrer.

Mais elles n'étaient que folles de passage,

Elles ne t'aimèrent et tu ne les regrettes.

J'ai relevé la tête du lion et dompté les chimères,

J'ai saisi la barre et je te guide par la mer,

Je suis la Vérité, je suis tienne et je t'aime :

Je suis la seule et l'Attendue. —

Et la Galère charmée glissait doucement par les flots, en port triomphal, sous sa reine.

Celle-ci reprit.

— Lion, relève ton formidable front, il ne te sied pas de le plonger dans les eaux,


Dresse-le superbement vers les cieux et glisse plus haut que la mer.

Reprenons ensemble le voyage fait par les jadis solitaire ;

Et lorsque les Palais, les forêts et les plages se seront mirés en ta sagesse lumineuse ; à l'aube d'un jour je te conduirai dans le soleil levant et dans l'azur divin nous nous élèverons avec lui vers ta fin. —

Et depuis lors par les Océans clairs de promesses, doucement berceuse de sa reine, vogue, vogue la Galère et son lion, et ses chimères dans l'aurore de la Révélation.

CHARLES BRONNE.





LES TAUREAUX.

à Paul Gérardy.

Un gras pâturage, immense jusqu'aux lointains : orées de bois suspendues dans le poudroïement des brumes.

Des taureaux, entre des fossés d'eau lourde, sommeillent, accroupis. Les brises éventent leurs flancs anguleux et les mugissements se meurent, très lents, parmi les solitudes.

A l'horizon silencieux un entassement de nuages s'assombrît, pourpré de léchures de flammes, blocs qui s'écroutent et s'écrasent. Par des brisures jaillit la lumière en faisceaux d'or. Des remous soulèvent les nuées, soudain les lancent, éparses, dans l'azur qui s'incendie et une caverne, ruisselante de feu, s'est trouée à travers la masse d'ombre. L'orbe de l'astre luit.

Un taureau mâche d'après rêves. Ses yeux s'ensanglantent à contempler le ciel. Il tend les fanons — sur les genoux d'un brusque effort — et beugle.

Courbant au ras des prés l'herbe sous leur haleine rauque, les taureaux dardent les naseaux. Leurs paupières éblouies voient sur le couchant des visions se peindre à fresque où passent en rafales des fracas de fanfare. Sur les jarrets qui frémissent, les hanches massives se lèvent. Ils sont tous, croupes serrées, front dressé, muscles raidis, inquiets..., puis aveuglés, ils se flagellent les flancs et soudain bondissent vers le Soleil.

Le troupeau se rue en avalanche. Dans le ciel appâli de nacre voguent des glaciers. A l'orient une écarlate se

drape; la lumière bronze les frondaisons et s'enroule aux arbres en serpents écaillés d'or. Les taureaux apparaissent, fuient, cinglés par un rêve. Ils rêvent, dans une arène, éventrer des cavales, à leurs cornés torsos secouer des entrailles ainsi que des banderolles, puis, assouvis, vautrer de longs sommeils dans le sang chaud des cadavres. Leurs corps noirs, lamés de fauve, passent sous les feuillages, piétinent les broussailles, tombent, la langue baveuse d'agonie.

Entre des dunes, sous le gris crépusculaire allumé d'astres, une mare de caillot stagne.

Et leur assaut s'avance au lointain des bruyères, rongées de lépre, marécage et sable roussis d'herbe sèche où des troncs se défeuille, cassés par les bourrasques. La lente nuit traîne des tristesses. La plaine franchie, la mer s'illimite. Ils ont foulé la plage et dans l'eau glauque leurs larges flancs nagent. Arrêtés, les vagues contre les poitrails brisent leurs paquets, reculent en remous puis encore des vagues blanchissent qui, monotones, roulent et toujours les heurtent. Leurs prunelles s'effarent, tristes et souffrant du leurre des soleils, les taureaux meuglent vers le ciel éteint un infini sanglot.

Renversés par les eaux furieuses, la mer charrie les taureaux, au loin, au loin, vers une île inespérée d'or et de corail.

LÉON PASCHAL.





SOIR HINDOU.

A M. Eugène MONSEUR.

*Le soir triomphal, puissant rétiaire,
— Surgi lentement à l'horizon bleu —
Sur les monts crépus à la cime allière
Jette son filet aux mailles de feu.*

*Une rumeur sourd par la forêt vierge ;
Le rire s'achève en les nids blottis,
Et des bonds légers volent vers la berge
Où l'onde bavarde en clair clapotis.*

*Gazelles et daims quittent les feuillées
Où l'ardent soleil tantôt les parqua ;
Les pélicans blancs, ailes repliées,
Becquêtent les fruits de l'açmantaka.*

*Un vent frais. épris des odeurs écloses
Au calice des açokas pourprés,
Berce la liane aux clochettes roses,
Où les perroquets perchent, diaprés.*

*L'éléphant massif, d'un pas lourd écrase
Sonores roseaux et frères bambous,
Et le gavial s'allonge en la vase
Du fleuve, obstruë de noires djamboûs.*

*Des bois, des étangs et des hautes mousses
Montent, par milliers, d'indicibles bruits,
Râles et soupirs, cris stridents, voix douces,
Emplis de l'horreur magique des nuits.*

*Et tandis qu'au loin l'or du soir s'efface,
Que se tait la brise, et le nid jaseur,
Voici tout à coup que gronde en l'espace
Le rauquement sourd du royal chasseur.*

*Les paons effarés quittent la broussaille ;
Le bois retentit d'insensés galops,
Et le caïman que la peur fouaille
Comme un éclair plonge en le sein des flots.*

*Un tigre a bondi hors des jungles, mufle
En feu, reins arqués et les yeux sanglants ;
Et beuglant par la plaine sombre, un buffle
Emporte, affolé, le fauve à ses flancs !*

AUG. VIERSET.





CHRONIQUE ARTISTIQUE.

LES EXPOSITIONS A BRUXELLES.

On peut le répéter : les expositions se succèdent à Bruxelles comme des étoiles filantes et cette pluralité — de bon augure, c'est certain — nous oblige à ne publier, au lieu d'articles, que de rapides et sèches nomenclatures.

Parlons d'abord de l'*Als-ik-kan* (si je puis) un cercle de jeunes anversois qui ont décoré, avec le concours de quelques invités, les salles disponibles de notre Musée Moderne. Que cette exposition soit décisive, voilà ce qu'on ne pourrait hasarder; mais elle a le mérite d'annoncer — au moment même où cet étonnant *Dominical* sonne dans la métropole le réveil littéraire — elle annonce le réveil, vague encore, de l'école d'Anvers, abimée jusqu'en ces derniers temps en de dormichonnantes académisteries et d'hétéroclites barbouillages. Les « *Als-ik-Kan* » ce sont MM. Baseleer (*Mère*, d'une belle touche mais d'une lumière plus criarde que vibrante); De Pooter (*Polder d'Austruweel* où marquent des coins savoureux); Haeck (un consciencieux essayant de sortir de lui et qui, dans *l'Hiver*, y réussit déjà); Hageman (un peintre de la vie, que requièrent — notamment dans *Frère et Sœur* — des tristesses errantes d'enfants en des banlieues brumeuses); Larock et Halle (encore bien conventionnels hélas!); M^{lle} Rose Leigh (*Mois de mars, sous bois et Printemps en Zélande*, — visions tranquilles déferlant en teintes délicates); MM. Francis Nys (qui dessina pour l'exposition une non banale affiche et dont on peut attendre quelque chose après, par exemple, les étranges *Rosiers sous la neige*); Pierre (dont la *Fontaine* fait songer à Smits) et Proost (un « vicil anvers » tout pur); Rul (genre Courtens, sauf, peut-être, dans *Heyst-sur-Mer*); Theunissen (*Portrait* — pas trop mal — de *M. Van Welie*);

Van Caillie (un bon paysagiste dans *Au bois blanc*, où brillent de clairs tons en la liesse des feuillées); Van der Heyden (dont « l'inachevé » est franchement horrible); Van Welie (*L'Infirmier du Monastère*, d'une composition facile mais de couleurs atouchantes) et Verbrugge (qui eut tort, certainement, de s'attarder en Italie).

Quant aux invités, que nous regrettons de ne pouvoir spécialement apprécier ici, c'étaient : MM Ciamberlani, Claus, Degreef, Degroux, Delsaux, Delville, Fichet, Gilsoul, Hannotiau, Laermans, Leempoels, Lemmen, Marcette, Melchers, Mellery, Morren, Smits, Verheyden, Verwée, etc.

Retenu particulièrement : le créponisant *Polder en hiver* de M. Delsaux, le *Portrait de mon père* de M. Fichet, le *Verger* de M. Morren, un *dinanche matin au village* de M. Laermans, les *Études et croquis* de M. Lemmen, le très suggestif *Fanal* de M. Verheyden et un superbe dessin — déjà vu — de M. Mellery.

Du côté des sculpteurs — Als-ik-Kan et invités — des bustes, bons ou moindres, signés Charlier, Caspard, Geleyn, Lambeaux, Van der Stappen, etc.; en réalité de quoi attester que si, comme il semble, la sculpture se meurt, c'est d'une belle et glorieuse mort!

Exposition aussi au *Cercle Art stique* — ou plutôt l'annuelle répétition générale de l'annuel salon. Des œuvres par douzaines, mais nous serons assez galant que pour ne rien dire des unes et nous préférons observer à l'égard des autres la totale indulgence du silence.

Il faut citer cependant : M. Coppens — un jeune des mieux doués, un des rares grâce auxquels les dernières expositions de *l'Essor* valaient la peine d'être visitées; MM. Claus et Gilsoul dont nous avons, ici même, acclamé les mérites; M. Binjé, toujours très personnel et très délicat; M. Oyens, un coloriste vigoureux continuant la tradition flamande, et aussi M^{me} Wylsman, car ses fleurs sont si loin, si loin des passe-temps mal venus de telle ou telle peintiste!

Mais le *Soir* de M. Frédéric, avec ce berceur agenouillement de fillettes ingénues et charmantes; mais les diaphanes, les chantants et idylliques paysages de M. Heymans — voilà les vrais joyaux de ce peu brillant salonnet. A eux seuls ils en sauvent les mauvais côtés et ces œuvres

auraient suffi à nous faire revenir de là avec un peu de joie dans la tête et de fête dans le cœur !

Exposition encore, au Palais du Cinquantenaire, de la collection Van Branteghem (coupes et vases grecs et statuettes de Tanagra). S'il fallait examiner un à un ces spécimens incomparables d'un art incontestablement immortel, ce fascicule entier de *Floréal* ne suffirait pas. Splendides par leurs formes mêmes, les coupes que rehaussent des peintures débordantes de beauté et de vie ! Inoubliables, ces lécythes blancs où chantent les plus fuyantes nuances... Et les Tanagra ! Voyez, par exemple, le groupe intitulé *Silène et nymphe sur une kliné* ; où trouver dans l'art contemporain quelque chose d'à la fois plus chaste et plus voluptueux ? Ces *deux jeunes femmes sur un sarcophage*, ne sont-elles tout l'amour et toute la grâce ; la *jeune mère montrant le sein à son enfant* ne le fait-elle avec un geste unique découvrant tout le suprême et doux bonheur de la maternité ; dans le *jeu de l'epheuros* — comme le mouvement est harmonieux et prompt ! et la *Joueuse de lyre couchée sur un rocher* ne surpasse-t-elle les plus belles conceptions de M. Burne Jones ?

Telles de ces statuettes — notamment la *Danseuse voilée*, la *Jeune fille à la colonne* et surtout une *Psyché aux ailes de papillon* ont conservé dans leurs plis les miraculeuses couleurs que choyaient les artistes d'alors. Combien peu, vraiment, les reproductions modernes rappellent ces verts lointains et ces roses mourants !...

L'Art Moderne s'écriait l'autre jour : il faut que cette collection ne sorte pas de Belgique ! Nous espérons bien que l'appel de notre consœur ne s'éteindra pas, incouté, dans le désert.

ALBERT ARNAY.

NOTES SUR LE SALON DE LIÈGE. — 1892.

Dans un délale de locaux mal éclairés, une confusion de 617 peintures et sculptures.

Quelques peintres, aux sérieuses qualités, de belle couleur franche et nette : *Charles Mertens*, *Carolus Trémeric*, *Corneille* et *Frans Van*

Leemputten, Crabceels, etc., affirment en de petits tableaux honnêtement dessinés leur vision — peut-être un peu toujours même — mais évidemment sincère.

Wytsman, lumineux comme d'habitude, est légèrement incomplet dans ses « genêts ». Sa dame expose de claires pivoines.

Bartsoen, une immense marine « derniers rayons », qui écrase élégamment par sa grandeur la campagne romaine de *Philippet* — un tableau en deux parties non suffisamment reliées.

De *Marcette*, des marines très bleues, très claires, très incomplètes, très agréables à voir et dont l'une s'oppose à un grand *Den Duyts* — une mare sous un ciel d'automne, d'une coloration tapisserie des Gobelins — un beau tableau essentiellement décoratif.

Au-dessous, une femme de *Carpentier* se livre à cette occupation de pêcher des navets, dans une mare aussi ; c'est bien exécuté ; le tableau pêche par son format : c'est grandeur nature ; était-ce bien nécessaire ? Les tout petits bronzes de *Meunier*, en équilibre sur d'affreux socles fournis par un tapissier quelconque et qui avoisinent ce tableau, sont bien plus grands d'allure.

Dans un seul cadre, trois petits paysages de *Fernal Khopff*, très précis ; — du même, une longue, énigmatique et attirante figure de femme assise, armée en sa senestre main d'une épée au fourreau de velours — impassible, assiste à quelque giration de sphères ; — une flamme fleur s'érige, avivant cet ensemble très harmonieux, très distingué, très incompréhensible.

Des « tilleuls » trop robustes de *Verheyden* — et un très doux « Paysage » de *Roseels*.

Une étude, « la fille du pêcheur », de *Jan Verhas*, fait pardonner à ce peintre son « premier bain », le dernier, nous espérons.

Un « baptême » de *Bokelmann* — tableau très petit, très fini et d'une propreté hollandaise. Ce tableau serait acheté pour notre Musée, paraît-il ; — ce serait un excellent point de comparaison et il entretiendrait une noble émulation, stimulerait le zèle des braves gens, souvent oublieux, chargés du nettoyage de l'immuable.

Des « coqs » gigantesques de *Van Engelen* — un tableau qui aurait hypnotisé jusqu'à l'or un conseiller communal.

De *M. Fichet*, une « baigneuse » verte.

Au tableau de M. *Claus* : « le vieux jardinier » a été donnée la meilleure place de l'exposition ; ses sérieuses qualités de trompe-l'œil en font un fort mauvais tableau.

Un roide pastiche gothique de M. *Lybaert* est entouré de... cadres... contenant un genre de peinture de genre ;—cela porte l'étiquette : vendu ; passons donc.

Au balcon, un déballage d'admirables *cadres* où détonne une fort belle tête d'étude d'*Émile Wauters*.

Au foyer, un encombrement terrible ; couloirs et escaliers envahis. — *Paul Antin* : « les escarbillieuses », une honnête peinture ; certaines figures, vues avec émotion, auxquelles on pourrait reprocher ce défaut : de ne pas tenir avec le paysage un peu sommaire.

Il y a aux fenêtres des œuvres qui servent à tamiser la lumière.

Remarqué un « Pêcheur patriarche » — peinture patriarcale évidemment !

Un « portrait de femme » ; cette jeune dame assiste avec un sang-froid qui lui fait honneur à un tremblement..... d'atelier, — perturbation due, à n'en pas douter, au tableau voisin où le soleil couchant cuit à blanc des choux rouges.

..

Les artistes liégeois, rares, ont été relégués avec charité dans des coins perdus ; certains — les *peintres* — ont été un peu mieux partagés ; ceux faisant partie de la commission organisatrice, fort bien partagés.

(Deux de nos bons artistes : MM. *De Witte* et *Maréchal*, se sont abstenus ; ils ont été bien avisés.)

M. *Delpérée* serait mal venu de se plaindre d'avoir été sacrifié ; ses immobiles portraits s'immobilisent aux meilleures places.

M. *Namur* s'efface au second rang ; son portrait, en une tonalité de tapisserie discrète, méritait mieux ; *Ubaghs* exilé dans un coin : c'est bien fait ; *Donnay* existe à une hauteur accessible à l'œil nu et dans d'ombreux couloirs ; *Vreuls* miroite en face d'une fenêtre ; *Rulot*, *Marneffe* et *Baues* garnissent les escaliers ; un « intérieur » du dernier, très sincère, très harmonieux a trouvé grâce, malgré ses qualités. Nous avons découvert M. *Mataive* dans l'embrasure d'une fenêtre. M. *Armand Rassenfosse* s'est vu refuser un très bon dessin, inaccessible sans doute à la

compréhension du jury. L'ombre d'un couloir recèle de lui un bon pastel de femme.

Et c'est pourtant parmi ces sacrifiés que nous trouvons les meilleures choses de l'exposition.

M. *Baues*, outre l'intérieur déjà mentionné, expose un portrait d'homme, très franchement dessiné, très vivant. Ce portrait est presque invisible, relégué dans un coin d'escalier; un portrait de femme de M. *Donnay*, par contre, plane à de vertigineuses hauteurs; des membres « portraitistes » de la Commission auront redouté la concurrence de ces deux artistes. Leur petit truc n'aura guère réussi. Tous les visiteurs ont fini par découvrir le majestueux portrait d'Auguste Donnay — et l'ont admiré: Une femme en noir très délicatement enveloppée d'une atmosphère paisible.

Le grand tableau du même artiste: *Car la réalité pèse sur nous*, est une œuvre large et sobre. Un profond paysage de vie industrielle s'étend sous le ciel aux nues pesantes. Au premier plan, deux femmes sous des fardeaux s'avancent, inconscientes. C'est un site où la joie n'est jamais descendue.

L'unité n'est peut-être pas encore assez nette, mais l'ensemble est d'une grande harmonie, et c'est là qu'il fallait chercher, comme devant la *Glaneuse* de Rulot, le seul frisson d'art que pût donner cette exposition.

Dans un couloir bien sombre nous découvrons encore d'Auguste Donnay une très intéressante aquarelle, de même qu'un panneau décoratif, — admirable symphonie de teintes plates.

Dans un escalier se cache un dessin de *Joseph Rulot*, le meilleur, de loin, de tout le salon. A côté, un dessin de M. *Marnaffe*, très gracieux, très achevé, et qui lui fait pardonner son tableau (un soldat) — une très mauvaise peinture.

Dispersées un peu partout, des miniatures de *Moreels*, d'une étonnante exécution et d'un caractère plus incisif que ne comporte généralement ce genre, si en vogue au siècle passé.

A citer encore une « Hérodiade » (— mais pourquoi Hérodiade? —) d'*Emile Berchmans*; un assez bon pastel de femme, rousse et lascive, dans une pose impossible; et de M. *Henri Berchmans* d'honnêtes « émigrants ».

..

Peu de sculptures — dont quelques-unes seulement remarquables. — Comme *Donnay* parmi les peintres, ici *Rulot* s'impose; un sculpteur austère, sec parfois, mais toujours très expressif. Son « buste du major M... » est évidemment, comme style, très supérieur aux bustes avoisinants. Sa « glaneuse » est faite de tristesse et ses têtes de jeunes filles se profilent élégamment en des sérénités de bas-reliefs. — D'*Oscar Berchmans*, un buste d'enfant, évocateur de l'école de Florence. De *M. Libert* un ours et un éléphant, minuscules, très spirituellement modelés.

Citons encore de *Dillens* un « St-Sébastien » belle étude; et de *Charlet* un buste de jeune fille.

Et vive le grand air ! —

Cette exposition aura été, espérons-le, d'un bon enseignement pour nos artistes liégeois. Ils auront compris qu'il est en dessous de leur dignité d'exposer au milieu de peintres d'enseignes et de pâtisseries; ils sauront former une association indépendante de toute routine académique (les Anversois leur ont donné l'exemple) et nous attendons, pour bientôt, des expositions où il y aura moins de peintures sans doute, moins de cacochyme veulerie, — et plus d'art, plus de hardiesse chercheuse et fière.

JEAN DE TYLVES.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

TEL QU'EN SONGE (1).

Ces divers épisodes, d'une technique composite, concourent tous à l'illustration d'une sorte d'apologie emblématique du Soi qui est le but de l'ensemble de cet ouvrage.

H. R.

Le poème récent de M. Henri de Régner : *Tel qu'en songe* est définitif et absolu. La vision de beauté, diffuse dans les *Sites*, s'est dégagée à travers les *Poèmes anciens et romanesques* et dans la dernière œuvre elle luit dans toute sa pureté.

M. Henri de Régner présente à notre âme un très simple miroir où elle-même se reflète. J'hésite à dire la signification particulière que donne mon esprit à *Tel qu'en Songe* de crainte, en effaçant par une idée préconçue leur impression personnelle, d'ôter à d'autres le plaisir de s'y mirer. La lecture suggère des pensées d'une sérénité douce et triste qui se rangent, visions merveilleuses, dans un cadre d'or. Nous nous contemplons par un regard intérieur et il nous reste ensuite la mémoire d'une œuvre qui eût été pareille si nous l'avions conçue.

Laisse dormir en toi les taciturnes eaux
 Où ton songe penché se mire à ton silence;
 Le vent triste frissonne à ta robe en lambeaux
 Ta robe déchirée à l'angle des tombeaux,
 Sois silencieuse, ô vigilante,
 Eteins du pied la torche où brûla ton orgueil,
 Et du feu qu'elle expire allume l'humble lampe,
 Et ne dépasse plus le seuil
 De la maison où l'âtre en cendre

(1) Librairie de l'Art indépendant, Paris.

Croule en décombre ;
Ferme la porte
Et que la paix du soir apporte
Son ombre sur ton ombre !

(QUELQU'UN SONGE DE SOIR ET D'ESPOIR.)

QUELQU'UN SONGE DE SOIR ET D'ESPOIR, QUELQU'UN SONGE D'HEURES ET D'ANNÉES, LA DEMEURE, sont ainsi que la strophe citée d'une poésie indéfinissable par leur charme fuyant et leur lointain murmure de rêve, l'*Alérion* (1) et la *Gardienne* (2) ont une action précise et expliquent l'exil de l'âme dans " LA TERRE DU SILENCE ET DE LA SOLITUDE „. L'*Alérion* me paraît d'une ligne peu droite, le poème coupé en chapitres laisse une légère indécision dans l'esprit et le rapport entre l'*Alérion*, le chevalier et les jeunes filles, toutes les contingences qui doivent être des symboles partiels rattachés à l'idée générale, ne s'aperçoivent pas avec une soudaine clarté. Ces tares ne seraient point remarquées si la *Gardienne* ne révélait ensuite l'idéal d'une œuvre parfaite. Les images s'y développent avec une complète logique et les vers par des réticences et des visions évoquées font entrevoir la signification profonde. Le poème possède une valeur dramatique; la *Gardienne*, le Maître, les Frères d'armes agissent non comme des emblèmes d'une froide abstraction mais ainsi que des êtres. Le drame ouvert au lecteur par le charme de son action se dévoile aux rares qui méditent le sens caché des symboles. En cette dualité consiste tout chef-d'œuvre.

L'influence parnassienne ou latine luttait dans les *Sites* contre l'idée vague et musicale dont le rythme était figé en de froids décors. Les deux éléments lentement se sont conciliés. La fusion du génie de deux races a créé un vers alliant

(1) Paru dans la *Revue blanche*.

(2) *La Wallonie* de Janvier-Février 1892.

leurs qualités et par cela même malaisé à définir. Le tempérament latin se retrouve dans la netteté logique des poèmes et dans des images où les perceptions les plus immatérielles sont rendues d'une manière concrète :

Et son manteau de songes et d'indifférence
Tombait à plis si purs du haut de son silence...

A ta lèvre où tout sourire s'est accompli,
Fais le signe hautain du silence à l'oubli!

(L'ALERION)

Et qui ne traîniez pas le poids désespéré
D'un lourd manteau de songe à demi déchiré.

(LA GARDIENNE.)

... les yeux clos et les lèvres fermées
En leurs cendreuse robes qu'agrafent des camées
Accourent leur sommeil aux bras des vieilles stalles.

(QUELQU'UN SONGE D'HEURES ET D'ANNÉES.)

J'ai indiqué que le livre est impersonnel, il est en outre lyrique. Ces qualités contraires, unies dans une conception une et puissante, font de *Tel qu'en songe* une des œuvres les plus belles et les plus caractéristiques.

LÉON PASCHAL.

DAISY.

L'éditeur Lacomblez a récemment donné la forme définitive du volume à une nouvelle de Max Waller, jadis parue à la Revue Générale : *Daisy*. Ce petit livre nous montre encore comme ce page de lettres était né pour le conte, pour ce genre aimable, de forme heureuse et preste. *Daisy* est une œuvrette souvent toute charmante de fraîcheur et de mélancolie; simple et gracieuse, écrite sous la paix d'un cœur automnal, elle est du bon Waller de *Greta Friedmann*, et l'anecdote qui encombre certaines pages ne nous voilera pas trop, j'espère, le fantôme de sa Daisy blonde en sa robe d'ancien portrait.

CYCLE PATIBULAIRE.

Le dernier livre de M. Georges Eekhoud, *Cycle patibulaire*, est un nouvel hymne à la gloire de son terroir poldérien. Ce tome est toutefois plus qu'un nouveau chant des *Kermesses*, le cadre s'en est élargi tandis que le sujet se spécialisait en un sens : l'auteur, reprenant la note — la plus intéressante parmi ses études rustiques — de la *Belette* jadis admirée, célèbre en ce cycle les Irréguliers, les hors-la-loi, les fiers et solitaires de la misère et du crime. Ces types " patibulaires „ il les aime d'un âpre amour panthéiste, d'une charité farouche et véhémence qui lui inspire ici mainte page saignante et belle. Il y a en ce livre une conviction profonde, une beauté d'âme exaspérée qui nous requièrent, encore que nous ne puissions en aimer l'art matériel et la forme si lourde. Car la phrase, même aux pages de meilleure verve, est lâchée, chargée d'empâtements, et dénuée de ligne. Ce défaut qui peut-être chez telle nullité nous indiffère, est pénible à rencontrer sous la plume d'un puissant qui peut certes nous donner plus complète la sensation d'une œuvre.

CH. D.

NOTES.

Nous prions les lecteurs de *Floréal* de nous pardonner l'énorme retard de ce n^o, — retard motivé par une malencontreuse session d'examens et par d'autres causes « indépendantes de notre volonté ». Le présent fascicule, double, représente les n^{os} de mai et juin ; notre prochaine livraison qui paraîtra dans le courant d'août, double aussi, complera pour les mois de juillet et d'août. Ainsi sera rétabli l'ordre, pour n'être plus jamais, plus jamais perturbé, espérons-le.

Léon Cladel est mort. Ce fut un écrivain sincère et digne ; il aimait fervemment la forme, il sut rendre avec grandeur certains côtés épiques de l'âme populaire et son œuvre honore la littérature de mainte belle page décorative.

Pour rendre sa partie critique plus homogène et régulière, *Floréal* inaugurerà dans son prochain n^o un bulletin aussi complet que possible de la littérature ; ce bulletin, signé d'un pseudonyme collectif, engagera la rédaction tout entière.

Les Livres. — Il y a encore *Comic Salon*, de Willy, et *l'Année fantaisiste* du même. Une sorte de revue de fin d'année, faite de chroniques mises bout à bout, tout inoffensives, parfois amusantes et sans nulle autre prétention que d'enchâsser quelques douzaines de calembours qu'il faut bien prendre tels quels. Cela fait près de 300 pages, et c'est publié chez Delagrave, un éditeur de classiques.

Il sera parlé prochainement de la *Fin des Bourgeois*, de Camille Lemonnier, de *Pelléas et Mélisande*, de Maurice Maeterlinck, du *Traité du Narcisse*, d'André Gide, de *l'Histoire des lettres belges d'expression française*, de Francis Nautet, de *l'Entraîné*, de Maurice Quillot, de *Sérénité*, de Léon Donnay, de *la Fin des Dieux*, de Henri Mazel, etc., etc.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

7^e et dernière année.

Directeurs : Albert MOCKEL, P.-M. OLIN, Henri DE RÉGNIER.

Bureaux : Rue St-Adalbert, 8, Liège.

Un an : 5 frs. — Etranger : frs. 6,50.

REVUES RECOMMANDÉES

La Revue Blanche. { Rue des Martyrs, 19, Paris.
 { Rue de l'Ouest, 74, Liège.

La Jeune Belgique. Rue Potagère, 64, Bruxelles.

Mouvement littéraire, rue des Minimes, 13, Bruxelles.

L'Art moderne. Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

Le Magasin littéraire. Rue Haut-Port, 54, Gand.

Le Réveil. Rue de Flandre, 71, Gand.

La Conque. Rue Vineuse, 49, Paris.

La Plume. Boulevard Arago, 39, Paris.

Le Mercure de France. Rue de l'Echaudé St-Germain, 16, Paris.

L'Ermitage. Rue de Varemme, 26, Paris.

La Revue indépendante. Rue des Pyramides, Paris.

Les Écrits pour l'Art. 16 bis, rue Lauriston, Paris.

Chimère, boulevard Renouvier, 4, Montpellier.

LES ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

MENSUELS

Passage Nollet, 12, Paris

Un an : 7 francs.

Œuvres de nos collaborateurs.

A paraître :

- JEAN DELVILLE : **Les horizons hantés.**
ARTHUR DUPONT : **L'Envol des rêves.**
PAUL GÉRARDY : **Les Barbares**, drame en 5 parties.
Singsang, Liederkranz (München).
ANDRÉ GIDE : **Le petit traité de la contingence.**
PIERRE LOUÏS : **Astarté.**
MAURICE MAETERLINCK : **Novalis.**
GASTON VYTALL : **Vers la Mort.**

Viennent de paraître :

- LÉON DONNAY : **Sérénité.**
GEORGES EEKHOUD : **Cycle patibulaire.**
STEFAN GEORGE : **Pilgerfahrten.**
PAUL GÉRARDY : **Les chansons Naïves.**
ANDRÉ GIDE : **Le Traité du Narcisse** (théorie du symbole).
CAMILLE LEMONNIER : **Dames de Volupté.**
La Fin des Bourgeois.
MAURICE MAETERLINCK : **Pelléas et Mélisande.**
ALBERT MOCKEL : **Chantefable un peu Naïve.**
PIERRE-M. OLIN : **Légendes puériles.**
HENRI DE RÉGNIER : **Tel qu'en songe.**
ÉMILE VERHAEREN : **Les Apparus dans mes chemins.**

Tous ces ouvrages sont en vente, avec 10 % de réduction, à la librairie ÉDOUARD GNUSÉ, rue Pont-d'Ile, 51, Liège.

Des Presses de H. Vaillant-Carmanne,
rue St-Adalbert, 8, Liège.

REVUE



1^{re} Année, N^{os} 7 et 8.

Juillet-Août 1892.

SOMMAIRE :

L'amour et la mort	Francis VIELÉ-GRIFFIN.
Mes yeux tournés vers le nord de mon âme	PIERRE-M. OLIN.
L'Automne	Emile VERHAEREN.
Le soleil noir	Léon PASCHAL.
Pages	Edm. RASSENFOSSE.
Vers la Lumière	Charles BRONNE.
La Dame en noir	Paul GÉRARDY.
Little Sketches.	Ch. DELCHEVALERIE.
Chronique littéraire	FLOREAL.

Notes.

Ce numéro 75 centimes.

FLORÉAL

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant à la fin de chaque mois en une livraison de 16 à 24 pages.

Directeur : PAUL GÉRARDY.

Rédacteur : Charles DELCHEVALERIE.

*Envoyer les livres et revues et tout ce qui concerne l'administration,
à la direction : Rue St-Remy, 22, Liège.*

*Adresser manuscrits, lettres et communications concernant
la rédaction : Rue de la Boverie, 7, Liège.*

ABONNEMENT : Pour la BELGIQUE, 5 fr. l'an

UNION POSTALE : 6 fr.

Sur papier de luxe : 20 fr.

N. B. *La revue ne publie que de l'inédit.*

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

7^e et dernière année.

Directeurs : Albert MOCKEL, P.-M. OLIN, Henri DE RÉGNIER.

Bureaux : Rue St-Adalbert, 8, Liège.

Un an : 5 frs. — Etranger : frs. 6,50.



L'AMOUR ET LA MORT.

*Voici la plaine aux grands bleds roux
Que rêvait un moine de Fiésole;
Regarde la faux qu'on y voit luire :
La faux est belle
Qui vole
A tire-d'aile,
Comme une aile noire dans les bleds roux ;
La Mort est belle et sans paroles,
Et fauche et fauche à larges coups
Et sa moisson est bonne et belle.*

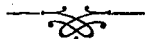
*De sa faucille
Le bel Amour glane des fleurs
Parmi l'éteule,
Glane et pleure
Et chante
Et marche seul
Sans épouvante ;
Et la Mort marche devant Lui
Avec sa faux qui luit et luit
— Drapée d'aube en son linceul —
Fauche sans parole et sans bruit
Le million des grands épis.*

*La voici sur le ventail d'or;
 Elle pousse la charrue d'automne :
 Le long champ déferle en sillons
 Charriant le chaume pâle et mort;
 Et derrière Elle, Il marche encore
 Avec encor des épis d'or
 Dans ses cheveux d'adolescent,
 Avec, encor, le même chant
 Et sème encore aux vieux sillons,
 Dans l'or du soleil pâlissant,
 Sème les cœurs par millions.*

*V*eux-tu pleurer alors qu'il chante?
 Aimer c'est mourir et renaître;
 Quel pauvre leurre t'épouvante?
 Redoutes-tu de te connaître?
 Regarde encore et fais ta vie
 Selon la vision de joie :
 La faucille d'Amour dévie,
 La faux comme une aile s'éploie;
 Vois : l'Amour fauche de son aile
 Les plus hauts lys que pleurent les saules,
 La mort fait halte et sa faux noire
 Est comme une aile
 Est comme une aile à son épaule!

Incline-toi et sache croire.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.





MES YEUX TOURNÉS VERS LE NORD DE MON AME.

Fragment.

“ Lorsque tu t'es jetée à moi, un froid mortel t'a repoussée.

L'éclat de moi-même, glacial miroir, t'attirant, tu as cru, ô leurre, effleurer le feu, — le feu qui aujourd'hui te consume.

Tu ne peux plus t'en aller. Regarde, ne vois-tu pas que la peau de tes lèvres s'est collée à mes lèvres, tu te déchirerais à vouloir t'en aller — d'ailleurs tu ne le veux pas!

Tu as cru que j'étais le feu bienvenu caché sous une enveloppe de glace, ce feu qui donne le bonheur en consumant : en moi, pensais-tu, couve un cœur de flammes; tu as vu des étincelles briller, tu as cru à un reflet de ces flammes.

Hélas, je suis le glaçon solitaire et infondable qui erre au gré des courants de la vie mystérieuse, et je ne puis qu'être funeste à ceux qui m'approchent : je ne suis hospitalier qu'aux ours farouches qui savent se lamenter d'une manière étrange.

Hirondelle folle, lasse de je ne sais quelle tourmente, mon phare t'a paru protecteur : mon gel eût dû t'avertir! tu t'es abattue et le froid s'est transformé

en brûlure. Tu as oublié! Le froid brûle, il brûle mieux et mord plus cruellement que le feu, mais sans sa joie.

L'éclat que tu m'as découvert n'est que le reflet de tes yeux sur l'étincelante glace qu'alors tu me créas, et si tu ne peux plus sans douleur t'arracher, c'est que ton âme s'est collée à la glace de mes yeux.

Va, seul parfois mon front se doute de la chaleur du soleil et en souffre bien peu. Je t'aime autant que je puisse aimer, et c'est si peu et ce n'est qu'un reflet glacé de ton amour.

Aie le courage de vouloir m'abandonner; ta douleur ne sera que d'une heure, et ta blessure un autre la cicatrisera, qui sera meilleur que moi.

Sinon, vieil iceberg, triste roc de mort, je traînerai à travers les brumes mornes et suffocantes de ma vie condamnée ton corps rigide et incorruptible, tes bras noués autour de mon cou et ton cœur enfin glacé sur mon cœur de glace infondable, et je regarderai si loin.

Et ta mort ne sera ni douce ni consolée, car mieux que nulle autre tu sauras que toute la chaleur de ton amour n'aura pu même diminuer l'immuable froid qui m'enlise.

Crois-moi, pauvre trop chère, abandonne un espoir chimérique, je ne puis aimer, puisque toi! je ne puis t'aimer. »

PIERRE-M. OLIN.





L'AUTOMNE.

*L'automne est celle assise aux rouets de la brume.
Au loin des Nords — et qui file l'été posthume
Des matins blancs d'où lentement
Tuile à tuile, le village s'exhume.*

*Autour des clos et de l'église
L'air en duvets se coalise
Et l'épaissit encor
Le long des plaines, sur les draines.*

*Quand net, un coup de battant clair,
Premier tressaut de cloche et de soleil vers le réveil.*

*Un bout de pré, puis un jardin de métairie
— La corde du puits sur la margelle, elle crie —
Et puis la ferme à pignon rouge
Dont, brusque, un carreau bouge.*

*La voix de feu pâle qui tinte
Eparpille un éclat d'or.*

*Et c'est le champ qui long s'étend
Vers d'autres champs et vers l'étang
Et les marais de la forêt
Et les chemins des eaux
Infiniment vers d'autres eaux
Et vers les plages sans rivages.*

Un son encor plus net et plus vermeil,

*Et tout à coup voici qu'on croirait voir,
Avec le son, se largement mouvoir,
Par les nuages en voyage,
Un soc immense de soleil.*

*Comme des étoupes qu'on ramasse
Et des linceuls et des draps lourds
Les brouillards sèchent de bourgs en bourgs
Sur les mares et les roseaux
Et sur les eaux.*

*Alors les ors et les décors
Sonnent aux champs et tout en faste
Vibre le matin vaste.*

*Le terreau bouge
D'un ci et là de bêches miroirées ;
Depuis l'Escaut jusqu'aux orées
Les chemins bleus et les étangs
Dalles pâles et carrés blancs
Rejettent au ciel de la lumière.
Les villages chantent de toutes leurs pierres
La vie allumée en éclats ;
De haut en bas
Les clochers droits et les pignons obèses
Sont ardoisés de braises ;
Les bois étagent leurs lisières ;
Les cieux mordent les ombres
Avec des dents de diamant
Et l'infini s'encombre
Immensément, d'embrasement.*

ÉMILE VERHAEREN.





LE SOLEIL NOIR.

Poeta fui.

à *Stefan George.*

DANTE: *Inferno.*

En une île de légende un val murailé de rocs osseux.

Des étoiles luisent, obscurcies, et parfois dans l'azur morne une ténébreuse clarté blémit. Les neiges rosissent sur les cimes, et, après une agonie de flammes, le ciel à nouveau se drape d'ombre.

Entre les monts un fleuve traîne ses eaux lentes et corrode les carènes pourries ancrées aux quais de pierre. — Ah le chant des folles sur les rives! — Les folles déroulent des farandoles et leurs lèvres cherchent des lèvres pour les baisers. Naïves! Naïves! C'est une transparence de sourires, l'or de vos chevelures qui se reflète au miroitement des eaux noires. N'avancez pas... et les folles descendent les degrés, en la joie des danses, pour, dans les bras d'un rêve, s'abandonner à la mort.

Une avenue d'idoles sur des socles massifs se profile. Ils sont grandioses et de bronze, le poitrail bombé de mamelles, roides d'orgueil, et vers un

mirage d'étoiles tendant les ailes, sans cesse, lourdes d'un essor captif.

Au lointain de l'avenue une basilique étage ses terrasses.

Dans la pourpre et l'orfroï, l'archidiacre cérémoniait. Les suppliants, devant le soleil stellé de froids éclairs, haussé vers les fronts, d'un geste sacerdotal, ont des visions où s'angélise leur espoir. Soudain des cantiques en lourdes nuées par-dessus des piliers et des piliers encore et des plafonds et des dômes éploient leurs magnificences. Des prêtres, aux balustres des tours, battent, avec des frénésies idolâtres, les gongs, heurtent les cymbales et le chant des hymnes, jamais, ni le fracas des cuivres, n'émut, dans le ciel assombri, le sommeil infini d'un astre.

—
Une vierge passe au promenoir dallé de marbre. Or, un guerrier, après s'être arraché aux étreintes des lascives courtisanes, cherchait, saignant d'idéales souffrances, des lueurs parmi les solitudes, — et il vit la vierge qui passait.

“ Toi qui vas, chaste, inconsciente en l'impudeur divine de ta chair, interromps ta marche lente. J'envie sur la fraîcheur de tes épaules le fauve baiser de ta chevelure : Mais pourquoi, j'ignore, devant l'arc de lumière qui te nimbe, s'agenouillent mes désirs ? ”

Son orteil hésite sur les dalles, interdite, son torse comme pour éluder des lèvres se cambre et ses cheveux en torsades déroulent leurs anneaux. Une pudeur confuse rosit sa gorge, haletante un peu ; avec lenteur ses bras se croisent sur ses seins nus.

Les sphinx ironiques, entre leurs mâchoires, grincent un rire mauvais, et les amants, alanguis aux douceurs des caresses éternisées, voient, parmi de claires visions, leurs âmes sororales, en un baiser, confondre leurs ailes éperdues.

Grave et profonde une voix chanta. Un citharède aveugle, aux angles des socles, sous les colonnes, avait paru, diadémé d'étrange majesté.

Il est de haute stature. Sur sa hanche s'appuie la cithare d'ébène qu'entoure son bras. Ses yeux vides se lèvent aux étoiles :

*Je vais à l'exilée aux brumes pâles des lointains.
Les blandices d'un sourire rosé d'aurore sur ses
lèvres chantent l'extase et la mort. Libellule des
lumières que vêtent les blancheurs : mon âme, lève ton
vol d'amour vers elle.*

La vierge s'accoude : " Ne jette pas, mendieur d'au-
mônes, l'émoi en nos baisers plus suaves que tes
poèmes, „ puis s'anonchalit, lasse, en les bras qui la
bercent.

— *Au delà des nuits, son burg érige des créneaux d'or*

où sa beauté d'impératrice se dénude et luit, soleil de chair, parmi les lueurs d'astres.

— “ Prends mes colliers de perles, mes bijoux — jetés à ses pieds avec dédain — ne trouble pas la volupté de nos solitudes. „

— J'ai pitié des frêles joies mortelles...

De ses fixes regards le guerrier suit les lèvres du Poète; d'idéales harmonies frôlent sa pensée qui songe; la vierge anxieuse voit l'aimé oublieux des tendresses.

— J'ai pitié du baiser vain des amours; car pourquoi le regret, pourquoi le rêve d'un baiser plus doux cueilli dans les étoiles?

— “ Mensonges! La fraîcheur de mes seins étanche les soifs, mes yeux ont des lointains criblés d'or et tout mon corps vibre à tes désirs qu'il devine.... Ah las! Tes regards sans sourires cherchent le ciel! las de moi! Je ne suis plus aimée! „

— Je vais à l'exilée aux brumes pâles des lointains. Je l'ai vue en un burg d'or, nue et triomphale par un matin enthousiaste d'épopée et d'escalade.

Et son geste se dresse aux altitudes.

La vierge tordait les bras, implorante. Le héros, vainqueur des étreintes charnelles, marche, fuyant les supplications, vers les rocs taillés abrupts sous le marteau d'or des éclairs. Sur les cimes ruisselle

l'éclat des flammes. Son corps, le long des pentes, rampe. Il se hisse aux racines torsées. Ses ongles s'arrachent. Saignant la sueur, en songe, son front, sous les plis éployés d'un étendard, sent l'effleurement d'une fraîcheur douce.

La cité, dans le val resserré, érige hors des brumes ses tours et de la ville ensevelie une plainte s'élève, lasse d'être éternelle.

La blancheur des neiges flamboie sur la crête. Des clartés traînent au Zénith.... Un globe de feu soudain brûle, grandiose, sous un dôme.... Le guerrier se meurt d'une lente extase ; ses yeux se noient de sang. Effaré devant la mort, il dévale les ravins.

Pourquoi, à ses regards, apparaît-elle, la cité, plus sombre encore que des ténèbres ? Jusqu'à lui montent des clameurs confuses.

Un catafalque est tendu pour des funérailles. Sur ses paupières pèse un linceul pourpre. Les lampadaires et les temples tuilés de métal se crèpent de deuil.

Au pied des rocs un quadrigé l'attendait, ébrouant son écume aux mors d'acier et le guerrier sur le char passa, acclamé et triomphateur, sous les voûtes érigées : Un lointain chant pleure le cadavre de la vierge rêvée jadis. Lui, parmi les fastes de la gloire, voit, la chevelure étincelante de rayons attardés, devant lui, le drap de mort, fantôme noir des lumières et de l'Astre, éteignant toute et toute lueur et joie.

LÉON PASCHAL.



PAGES.

Main sur son cœur que navrait sa blessure...

SHAKESPEARE.

à M.-L.

Vous souviendrez-vous un jour, vous souviendrez-vous que vous fûtes aimée un jour, vous souviendrez-vous ?

La vie était si belle pour nos yeux d'enfants ! C'étaient ces frais regards de nos mélancolies, c'étaient ces pauvres rêves de nos fleurs d'enfance, fanées aujourd'hui, fanées, fanées, vous souvenez-vous ?

Nous passions les jours à nous regarder tout pieusement comme des anges d'autel, appelant tout bas la si douce mort parce qu'on nous avait parlé d'un ciel d'amour où toujours on s'aimerait malgré les méchants. Puis c'étaient des tristesses, des larmes subites dans nos yeux plongeant dans l'âme de l'autre toute tremblotante de frêle amour. Et nous ne savions pas, ces larmes, si c'était la joie, joie ou bien souffrance, ou simplement amour !

Pourtant alors n'est-ce pas que vous étiez heureuse ? Mais vous souviendrez-vous ?

La vie vous prit comme moi. Vous m'avez oublié et moi je regardais la place vide d'où vous aviez disparu, sentant qu'un grand mal m'arrivait. Je ne pouvais comprendre que vous ne seriez pas toujours la même petite et pure enfant, et je vous attendais à la place vide, vous qui ne deviez pas revenir !...

Maintenant vous êtes grande et belle jeune fille, et moi je suis resté le naïf petit enfant. — Et vous ne savez plus si quelque part sur la terre si grande il fut quelqu'un qui vous aima, alors que nous étions si petits enfants !

Mais un jour nous serons tous deux dans le tombeau — sous cette terre où l'on oublie, où d'autres petits enfants s'aimeront. Et peut-être que par delà ce tombeau viendra ce ciel vers lequel, enfants, nous pleurons ! Vous souviendrez-vous, ce jour, vous souviendrez-vous, que vous fûtes aimée un jour — que vous êtes aimée, vous souviendrez-vous ?

C'est l'heure qui sonne aux lourdes horloges.

Les heures sont tristes dans la nuit.

Lugubrement elles chantent avec le vent dans les hautes tours, et les âmes qui les entendent pleurent et prient, et soudain s'arrêtent pour les écouter.

Que le son des cloches est lent dans la nuit !

C'est le deuil qu'elles sonnent, les heures ;

C'est le repos des âmes qu'elles chantent ;

Rassure-toi, c'est la nuit solitaire,

C'est l'heure.

C'est le vent qui souffre et qui pleure en s'accrochant aux angles noirs des toits ; c'est le vent rejeté aux coins des murs et qui se plaint.

Entends-tu ces lamentations sinistres dans la nuit ?

Oh ! ces plaintes dans la nuit !

Il y a des morts dans le vent.

Et c'est le silence dans la nuit, le calme mort dans la nuit.

C'est la lourdeur épaisse du silence.

Oh cet effroi de néant, cette lourdeur de mort qui vous glace !

Mais voici l'heure qui sonne dans les ténèbres. Voici les psalmodies des morts....

L'ange funèbre frappe aux lourdes horloges,

C'est l'heure.

EDMOND RASSENFOSSE.



VERS LA LUMIÈRE.

Pourquoi la vie a-t-elle été donnée
à l'homme dont la voie est inconnue
et que Dieu a environné de ténèbres ?

Livre de Job.

C'était une enfant blonde et jolie qui folâtrait par les allées, riant aux fleurs et lutinant les papillons; elle revenait des parterres et des bosquets avec des gerbées odorantes, heureuse en sa jeunesse insouciante et fière de ses victoires sur les herbes folles. Elle racontait ses découvertes, à perte d'haleine, avec de verbeuses et incohérentes paroles, remémorant les sentiers nouveaux et les fleurs cueillies, les nids entrevus, les oiseaux écoutés, puis le ruisseau franchi pieds nus dans l'eau claire et parfois la craintive rencontre d'un inoffensif orvet traversant le chemin.

Dans ces fièvres d'histoires dites à pleine voix, elle secouait ses fines boucles au vent d'été, illuminait ses yeux de clartés triomphales et sa mignonne bouche entrouverte de joyeux sourires; ses petites mains tout en expressives démonstrations décrivaient de capricieuses arabesques autour d'elle et l'enfant ne se taisait que lorsque défaillante elle sa'genouillait sur la botte fleurie, récoltée du matin. Un soir, elle revint songeuse, avec des ombres au front et un souci dans les yeux; elle ne rapportait aucune moisson; ses paroles furent vagues et brèves.

Elle est malade, firent les autres, et ils la voulaient prendre en leurs bras caressants.

Mais la pensive enfant les écarta doucement des doigts et s'en fut reposer en sa couche liliale, obsédée d'une vision.

— Alors qu'elle se croyait toute la gloire et la petite Reine de son Parc, pour la première fois, levant les yeux vers les sommets de la montagne voisine, elle avait été éblouie par l'éclatant foyer de lumière qui par le ciel, par les coteaux et les forêts lançait de merveilleux rayons d'or et la vêtissait d'insaisissables voiles scintillants.

Elle n'était donc plus le seul astre de son Paradis, son règne n'était pas souverain et despotique, un Roi la gouvernait, et ses fleurs, et ses choses et l'azur.

Ce partage imprévu torturait sa pauvre petite tête trop faible et gravait dans sa jeune âme le premier sceau d'orgueil en révolte. Elle voulut connaître cette gloire usurpée, recouvrer son empire perdu et dans cette divine lumière se dresser victorieusement, l'enlever au ciel et s'en faire un oriflamme de conquête.

Cette nuit de songe précisa les puissances dormantes d'un esprit qui venait de se révéler soudain ; il eut conscience de sa force et de son vouloir : la découverte d'une autre source de vie lui fit considérer la sienne propre et ses facultés.

Tout au matin, dès que les ombres fuyantes furent chassées des embrasures par l'aube violette, la jeune fille sortit forte du recueillement de la nuit, et dans l'assurance de son être marcha calme au travers des parterres délaissés vers le pied de la montagne inexplorée.

Elle attendit le réveil du Roi.

Lorsqu'au front du ciel, Il surgit dominateur en sa pourpre sacrée, la pauvre voyageuse éblouie par cette aurorale majesté, se mit à gravir péniblement les flancs escarpés du mont vers le trône du Maître.

L'escalade fut longue : elle découvrit des épines aux plantes fleuries, elle eut à se garer des yeux mauvais des bêtes fauves et des abîmes charmeurs ; elle poursuivait toujours cependant, accrochant aux ronces des rochers ses mains et ses pieds meurtris, mais irrésistiblement fascinée par la

gloire du sommet. Hélas, quand elle arriva sur le faite, alors qu'elle croyait pouvoir se baigner dans la Lumière, l'aimer et en vivre, elle n'aperçut au delà qu'une périlleuse descente et tout au loin une autre montagne, plus haute que la première, plus raide où toujours surgissait le trône de feu.

C'était son but, sa gloire, sa vie, elle voulut l'atteindre; et par les sentes pierreuses, parmi les bêtes aux affûts, ce fut un décevant voyage d'un mont vers l'autre, des plaines aux escarpements des rocs, plus loin, toujours plus loin et plus haut, mais jamais au bout. Souvent l'astre disparaissait dans de terribles ténèbres et la voyageuse sans son étoile devait attendre une nouvelle aube.

Enfin, après un effort dernier, une escalade gigantesque sur la terre nue où son âme ardente traînait encore son corps, irrémédiablement elle fut arrêtée.

La montagne était à pic, et la terre s'effondrait subitement : un vertigineux espace, sombre et insondable, mystérieux, se creusait aux pieds de la voyageuse terrifiée. Très haut, par le Firmament clair d'une éternelle virginité, sur un trône en sa gloire inaccessible, le Roi.

— Car le ciel joignait l'abîme, l'ombre la lumière, la vie s'unissait au néant : ils régnaient égaux dans l'espace commun et leurs forces respectives se pénétraient pour s'exalter en sublime harmonie.

Nul horizon, mais l'incompréhensible manifestation d'une pensée double se résolvant en unique beauté.

Devant cette inexplicable grandeur, la rieuse enfant vieillie eut une immense désespérance, puis une prière.

“Ah ! je voudrais savoir et je voudrais comprendre.

Vous que je nomme *mon Seigneur* je vous aime et je vous sens dans tout mon être, je vous sais dans mon âme, mais je ne vous possède pas.

Vous êtes venu de la source ignorée, comme un beau fleuve, vous m'avez baignée de vos ondes jalouses et j'ai

bu cette onde qui me brûle. J'ai voulu vous étreindre seule, vous le large, l'immense, j'ai remonté votre cours, pour embrasser vos bords et boire à votre source, mais le ruisseau n'a pas de source et le fleuve est sans rives...

Je suis en face d'un abîme ; je voudrais aimer quelque chose que je puisse comprendre, je voudrais savoir pourquoi j'aime et n'adorer que ce qui serait en moi. J'aimerais bien alors.

Qui sera mon roi... ou mon esclave, je puis le savoir, peut-être, en quittant le rocher, mais vais-je m'élever dans ce feu ou tomber dans le gouffre ; quelle sera la fin ? Je voudrais savoir et comprendre. Je n'ose, je n'ose pas, pourquoi donc quelqu'un ne me fait-il pas oser, *mon Seigneur*. Oh ! je ne sais plus penser....,

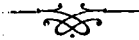
La femme se courba vers la terre et traîna son front parmi les pierres : puis un éclair de folie lui traversant les yeux, soudain elle se mit à courir vers la plaine.

Depuis lors, la belle enfant du passé rieur, la petite reine, parcourt les monts et les vallées et s'arrête parfois aux stations jadis visitées ; ses bras sont tendus vers un rêve mort et ses yeux sont hagards. Elle caresse les brebis de passage, court après les oiseaux et souvent tresse en sa longue chevelure des liserons avec des lauriers.

Ceux qui la rencontrent disent qu'elle est heureuse en son inconscience.

Mais lorsque le regard de l'innocente rencontre la lumière du ciel, instinctivement elle s'agenouille et tend deux bras ardents vers le Roi.

CHARLES BRONNE.





LA DAME EN NOIR.

à Edmond Rassenfosse.

*Au carrefour de noire nuit
Sur la route de mes doutes
Je halète et j'écoute
Le vent aux ailes brisées qui bruit.*

*Oùir la lointaine advenue...
Des ailes ? chansons, pas de danses ?
La joie en noir, le rire en deuil ?
Des grelots tintent sur ma route
En sons discords de fer et d'or. .*

*La dame en noir vers ma chanson
S'en vient en rythmes lents et graves
Et sur le seuil de ma raison
Je l'attends et ma chanson
Chante l'espoir de vieux esclaves.*

*“ Dame en noir, bien advenue
Endormeuse de ma chimère
Viens, mon âme l'appelle mère.
Que tes chansons et mes chansons
Sur le seuil de ma raison
Nous chantent ensemble nos misères.
Moi, je fus l'égaré du monde
Celui qui cherche en vain au loin
Le cœur qui m'aimerait enfin
Et m'aurait cherché par le monde.*

*Par les hasards, l'espoir au vent
Après mon cœur, son mauvais guide,
Fut ma raison à la dérive.
Ma fièvre frappe à toutes les portes
Et toutes les portes se sont fermées ;
Et des portes sur toutes les portes
M'ont laissé dire et m'en aller.
Oh rien qui m'aime, oh rien qui aime !
Tout est pervers et tout est vide
Tout est petit et tout stupide
Et mon âme est toujours seule
Sur le seuil de ma raison. „*

*La dame en noir ne danse plus, ne chante plus ;
Elle s'en vient auprès de mon âme
Et la regarde étrangement
Et dit : " Aime et que t'importe quoi ?
Aime et que t'importe qu'on t'aime ?
Donne ton cœur entièrement
Et ton amour rendra tout grand.
Sois la folie qui meurt d'amour
Pour ceux dont les crachats l'insultent,
Et qui en rêves superbes exulte
Vers des riens, grands infiniment
Par son immense amour. „*

*D'un geste lent et grave
Elle a touché mon cœur, elle a touché mes yeux ;
Et des aurores tout à coup de soleils fantastiques
Et des splendeurs et des grandeurs
Ont envahi l'immensité
De mes yeux et de mon cœur ;
Et tout était grand et superbement dieu.
Et mon amour irradiant le monde
Et les êtres tous et les choses,
Mon amour était heureux de mon amour.*

A lors j'ai dit : " Bonne dame en noir,
Enchanteresse du silence
Ecoute ces rêves et ces tristesses :
J'ai cherché par l'ahan de vivre
Le chemin fait pour mes pieds ;
Et je fus l'égaré du monde
Et j'ai cherché mon but en vain
Par les chemins et les chemins,
Et las alors n'ai plus cherché.
Je me crus l'âme des héros
Conquérants d'aurorales gloires,
Hélas ! hélas ! Oh ma faiblesse !
Malédiction d'être le tard venu !
Je suis en deuil de ma folie ;
Morts mes rêves constellés ;
Et mes pieds battent les dalles banales
Des routes que d'autres ouvrirent,
Des routes où d'autres ont marché,
Par les doutes et les routes
Ma chimère est morte de faim,
Morte d'ennui à la fin
Et je m'en vais tout lâchement ;
Inutile, ma vaine vie ;
Sur nul astre selon ma folie,
Je n'ai su graver mon nom.
Je m'en vais triste et sans rien dire,
J'ai trop aimé pour le dire,
J'ai trop pensé pour l'écrire ;
Dame en noir ayez pitié
Du vain rêveur de glorioles
Et dites le temple et les idoles
Où mon encens et mon obole
Ne viendront pas trop tard encore. „

*La dame en noir s'en vient auprès de mon âme
Et la regarde gravement
Et dit : " Marche et marche
Et sans regarder où tu vas,
— Le but attend toujours là-bas !
Ne te charge de vains fardeaux
Laisse les orgueilleux travaux :
Ta croix et ta douleur sont là,
Ton amour et tes rêves sont là :
Porte-les et crois en eux et crois en toi,
Porte le vain bois de ta croix ;
Sache l'orgueil d'être inutile
Et sois le solitaire en toi. „*

*La dame en noir d'un geste lent et grave
Elle a touché mon front,
Elle a touché mon cœur et mes pieds et mes mains,
Et j'ai marché mon chemin,
Et mon chemin était venu à moi ;
Drève de chênes tordus dans l'azur,
Et le soleil et les aurores de pourpre et d'or
Étaient au bout de ma drève ;
Et j'ai marché dans la gloire de moi-même
Avec ma croix et mon orgueil.*

*Oh l'éblouissement tout-à-coup d'astres et de gloire,
Et le clair azur impassible à ma gloire...*

*" Dame en noir, bonne dame en noir,
Pitié de celui qui porte en lui son monde ;
Le corps est faible, hélas,
Et mon front ne peut contenir tant de lumière.
Pitié du surmené de la gloire et de l'aurore ;
Car l'aurore et la lumière sont la mort pour la chair.*

*Dame en noir, bonne dame en noir
Délivrez la lumière enclose sous mon crâne ;
Le tourbillon de mes pensées
N'obéit plus à mon vouloir ;
Ma raison a quitté le seuil de mon âme,
Et je m'en vais dardant l'œil vide de la folie
Sur des splendeurs et des apothéoses.*

*Mais la dame en noir a repris sa chanson,
Et sa chanson s'en va en rythmes lents et graves ;
La dame en noir s'en va en danses et chansons
Aux sons des grelots d'or qui tintent
Aux sons des rires des grelots d'or.
Et tout-à-coup au loin de la drêve
Son geste brusque et fou et son rire
Me montrent, ten'lue sanglante dans l'azur
Et parmi l'or ricanant du Soleil-roi
Les bras immenses d'une immense Croix.*

PAUL GÉRARDY.





LITTLE SKETCHES.

XXIV.

Au bord d'une allée de châtaigniers s'allonge la berge automnale, tapis roux d'herbe rase où des rondes d'enfants sont éparses. — Le site est distant et se baigne d'un plus cher songe parmi les mélancolies du mourant septembre. Par-dessus les monts, le vaste couchant versicolore se mire aux lentes moires du fleuve. Un changeant tableau s'y dessine : tons dilués d'or, de mauve, d'amaranthe, d'améthyste, écharpes fauves, traînes d'opale, un cortège de vieille royauté déroulant ses magies sous la tremblante colonnade des peupliers de l'autre rive.

Solitude et lointain, silence des voix folles, sérénité : le soir harmonieux s'épand sur l'âme qui chante des enfants clairs, là-bas. Ils sont comme des couronnes en fleurs en ce déclin du paysage où s'indécise et meurt leur chanson blonde. Et les voici vers le fleuve, immobiles, et leur cœur incertain s'ouvrir à l'émoi qui neige en eux des cieux profonds du crépuscule.

XXV.

Un brumeux soir d'octobre tombe sur la route en lacet qui gravit la côte. Banlieue déserte : clôtures,

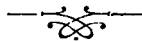
champs épars, briqueteries fumantes, arbres seuls, pâles silhouettes des chalets vides. Sur la blême trouée où le couchant tantôt sombra, la nudité tragique d'un groupe de vieux chênes, là-haut, s'érige comme un calvaire.

Mais la nuit tire son voile sur ce dernier geste du jour ; le chemin s'allonge, vague dans les effrois massés et luisant çà et là d'ors inquiets sous les premiers feux mouillés. L'ombre grise a noyé tout le site, la pente qui dévale est confuse et noire jusqu'à la ville.

Moutonnement de toits comme une houle vers la grande mer des ténèbres, la cité s'illimite dans la buée de clarté qui monte de ses rues. Sous l'alignement des avenues, au bord du fleuve où leur merveille se double, la myriade des lumières se joue en semis de gemmes étoilées, en couronnes, en colliers, en joyaux épars que somme parfois, diamantaire, un phare électrique sous une pâleur en nimbe diffusée.

Jusqu'aux horizons inconnus, cette fête étale son prestige d'une chimérique Babylone nocturne, et le charme, dans l'air aqueux, se divinise d'une poussière blonde comme d'une arachnéenne voie lactée tendue sur la ville, pour l'enchantement d'un sommeil lumineux et polaire.

CHARLES DELCHEVALERIE.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

La Fin des bourgeois. — Pelléas et Mélisande. — Histoire des lettres belges d'expression française. — Le traité du Narcisse. — Le Fou raisonnable. — Les Horizons hantés. — La Fin des Dieux. — L'Entrainé. — Sérénité.

Floréal inaugure ici le bulletin littéraire mensuel qui fut annoncé dans notre dernier numéro. Rédigée dans une entente collective sur des notes personnelles, cette chronique se veut sérieuse et digne, expression réfléchie de nos vœux et comme la conscience même et l'âme plus précise de cette Revue.

LA FIN DES BOURGEOIS, par Camille Lemonnier.

La *Fin des Bourgeois* est un panneau à ajouter à la série des grandes fresques synthétiques que, depuis quelques années, M. Lemonnier s'est donné pour tâche de broser. La haute bourgeoisie, la féodalité du capital est étudiée à son tour. Et la fresque ici se complique d'une thèse — bien élémentaire à la vérité : pourrie dans l'oubli du travail et des sobres vertus originaires, la bourgeoisie jadis issue du peuple languit d'une honteuse fin de race, jusqu'à ce qu'une saine greffe de la natale sève populaire la vienne rénover.

Brassant la vie diverse d'une famille-type, l'auteur a traité ce sujet selon le mode épique. Ainsi nous donne-t-il le livre le plus robuste peut-être, de son œuvre actuelle.

C'est aussi, parmi tous les volumes parus, l'un de ceux qu'il a le plus complètement conçus en peintre. Ce despotique tempérament épris de couleur et de plastique s'est ici donné libre cours ; c'est vraiment un large décor que ce livre, avec ses tons glorieux ou sombres, ses oppositions, le plan de ses lumières. Et si l'opulente beauté de telle page en surgit chatoyante, d'autre part, de cette conception trop peu latine dérive un des gros défauts du livre : telle scène, telle face d'une psychologie poussée à l'hypertrophie, éclairée d'une grande trouée de lumière pour laisser dans l'ombre les autres côtés — qu'il eût fallu s'imaginer au moins pour se pouvoir ordonner une vision nette et vivante.

Et n'est-ce ce manque de sobriétés par exemple, qui gâte souvent le rôle de Regnier Rassenfosse, ce rieur terrible qu'on eût voulu tout incisif et non si verbeux et préoccupé de placer à tout propos sa tirade prophétique sur la ruine des siens dégénérés ?

Dans la *Fin des Bourgeois*, plus d'une page était facile et ne nous a rien appris ; il nous a plu de relire, traitées par un puissant qui a toute notre estime, des scènes courantes comme l'aventure de Ghislaine, ou les troubles de ménage d'Eudoxe et de Provignan ; car nous aimions réserver notre admiration complète à des créations d'art comme Regnier ou cette Simone aux cheveux pâles, ou Barbe la centenaire, pour des épisodes comme la légende noire des Rassenfosse.

La forme est celle des derniers livres, riche — trop riche — et d'une souplesse qu'un si beau vêtement gêne souvent aux entournares. Certes mainte page sobre à point est belle d'un souffle énorme et de cette opulence assagie, mais il est difficile d'en admirer tant d'autres si chamarrées et comme gonflées d'un envol vide.

Ces remarques ont visé surtout, dans une œuvre forte et pleine d'art, les causes de notre malaise à ne pouvoir l'admirer plus entière ; quant aux qualités du livre, M. Lemonnier est

trop notre maître à tous en Belgique, pour que nous ayons cru nécessaire de les magnifier.

* * *

PELLÉAS ET MÉLISANDE, par Maurice Maeterlinck.

Acte I. Scène I. La porte du château. — Des servantes s'en viennent laver le seuil, la porte et le perron du château.

Scène II. Une forêt. — Golaud s'est perdu dans la forêt. Il entend pleurer et découvre Mélisande au bord d'une fontaine. Il s'approche et questionne la craintive jeune fille qui se lamente d'une couronne glissée dans l'eau. Golaud l'emmena.

Scène III. Une salle dans le château. Arkel et Géneviève lisent un message de Golaud, leur fils, annonçant à son frère Pelléas ses épousailles... " Il y a maintenant six mois que je l'ai épousée et je n'en sais pas plus que le jour de notre rencontre... „ Arkel dit : " Il a fait ce qu'il devait probablement faire. Je suis très vieux et cependant je n'ai pas encore vu clair, un instant, en moi-même; comment voulez-vous que je juge ce que d'autres ont fait... Il a dépassé l'âge mûr et il épouse, comme un enfant, une petite fille qu'il trouve près d'une source... Cela peut nous paraître étrange, parce que nous ne voyons jamais que l'envers des destinées... „ *Scène IV. Devant le château.* — Géneviève et Mélisande errent dans le parc enclos de ténèbres par les hautes forêts quand Pelléas soudain apparaît du côté de la mer et de la clarté.

Acte II. Scène I. — Une fontaine dans le parc. — Elle est vieille, la fontaine autrefois miraculeuse. Pelléas et Mélisande jouent au bord du bassin de marbre. Mélisande, frivole, lance, au coup de midi, sa bague vers le ciel, elle tombe dans la fontaine. Tous deux s'inquiètent. " Je croyais l'avoir dans les mains cependant... J'avais déjà fermé les mains, et

elle est tombée malgré tout... Je l'ai jetée trop haut du côté du soleil... *Scène II. Un appartement dans le château.* — Golaud est étendu blessé. Mélisande le veille et soudain fondant en larmes, s'écrie: " Seigneur, Seigneur, je ne suis pas heureuse ici... „ Golaud la console, lui prend les mains et s'aperçoit de la perte de l'anneau. Mélisande se trouble: " Vous savez bien... la grotte au bord de la mer?... Eh bien, c'est là... J'y suis allée ce matin ramasser des coquillages pour le petit Yniold. Elle a glissé de mon doigt. „ (Mais pourquoi ce mensonge ?) *Scène III. Devant une grotte.* — Il fait nuit. Pelléas et Mélisande entrent en tremblant dans la grotte à la recherche de l'anneau. A mi-chemin ils découvrent trois affamés qui dorment. Tous deux se retirent épeurés. *Scène IV. Un appartement dans le château.* — Pelléas veut s'éloigner. Arkel l'en dissuade et le retient.

Acte III. Décor identique. — La scène se passe dans une demi-ténèbre. Pelléas et Mélisande attendent Golaud au milieu des pressentiments. *Scène II. Une des tours du château.* — Un chemin de ronde passe sous une fenêtre. — Mélisande peigne ses cheveux dénoués qui descendent le long de la tour, Pelléas l'admire et couvre de baisers sa chevelure. Elle veut se retirer. Pelléas enroule ses cheveux aux branches d'un saule. Golaud survient par le chemin de ronde. Il dit en riant nerveusement: " Vous êtes des enfants... Quels enfants! quels enfants!... „ *Scène III. Les souterrains du château.* — Golaud et Pelléas visitent en silence les souterrains. Pelléas soudain court risque de glisser dans un gouffre, Golaud le retient. " Avez-vous remarqué, dit-il, les lézardes dans les murs et les piliers des voûtes... tout le château s'engloutira une de ces nuits... sentez-vous l'odeur de mort qui s'élève ? „ *Scène V. Devant le château.* — Golaud interroge Yniold, fils d'un premier lit, sur les agissements de Pelléas et Mélisande. Au-dessus d'eux une fenêtre s'éclaire. Golaud, mordu de jalousie, élève son fils sur ses épaules, afin qu'il observe Pelléas et

Mélysande. — Sont-ils près l'un de l'autre ? — Non, petit père. — Et... Et le lit ? sont-ils près du lit ? — Le lit, petit père ? — Je ne vois pas le lit. — Est-ce qu'ils parlent ? — Non, petit père, ils ne parlent pas. — Mais que font-ils ? Il faut qu'ils fassent quelque chose... — Ils regardent la lumière. „

Acte IV. Scène I. Un corridor dans le château. — Pelléas veut quitter le domaine. Mélysande le retient; ils veulent se voir une dernière fois pour un adieu solitaire. *Scène II. Un appartement dans le château.* — Le vieil Arkel dit à Mélysande: " Tu arrivais ici, toute joyeuse, comme un enfant à la recherche d'une fête, et au moment où tu entraais dans le vestibule, je t'ai vue changer de visage, et probablement d'âme, comme on change de visage, malgré soi, lorsqu'on entre à midi, dans une grotte trop sombre et trop froide. „ Entre Golaud. Il cache sa jalousie sous une âpre ironie. Gol. — Voyez-vous ces grands yeux ? Arkel — Je n'y vois qu'une grande innocence... Gol. — Une grande innocence!... Ils sont plus grands que l'innocence!... Ils sont plus purs que les yeux d'un agneau... On dirait que les anges du ciel y célèbrent sans cesse un baptême..... Fermez-les ! Fermez-les!... Ah ! Ah ! — Ne tâchez pas de fuir ! — Ici ! Donnez-moi cette main ! — Ah ! vos mains sont trop chaudes... Allez-vous-en ! Votre chair me dégoûte... Vous allez me suivre à genoux ! — à genoux ! — à genoux devant moi!... *Scène III. Une terrasse du château.* — Le petit Yniold regarde passer des brebis qui bêlent et pleurent, conduites à la mort. *Scène IV. Une fontaine dans le parc.* — Pelléas : — " C'est le dernier soir... j'ai joué en rêve autour des pièges de la destinée. „ Une fatalité domine sa tendresse. Mélysande apparaît. Une clarté de lune les nimbe et ce sont des balbutiements d'ivresse, des aveux indicibles. Ils s'enlacent en un baiser chaste mais la lumière se voile. Golaud les guette, il se précipite sur eux, frappe Pelléas tandis que Mélysande fuit épouvantée.

Acte V. Une salle basse dans le château. — Des servantes

assemblées s'inquiètent. Elles parlent de la mort sans en prononcer le nom. Soudain un silence, et toutes ensemble quittent la salle comme appelées par une voix lointaine. — *Scène II. Un appartement dans le château.* — Mélisande est mourante. Golaud se désespère et s'accuse de sa mort. Elle a mis au monde une enfant toute frêle, " dont ne voudrait pas un pauvre „. Les servantes entrent mystérieuses et s'agenouillent. La jeune femme agonise au milieu des sanglots et des prières.

Maints ont vu dans ce drame une évolution vers un théâtre nouveau. Grande certes est la dissemblance avec les précédentes œuvres, mais toutes elles procèdent d'une philosophie identique, encore dans la récente conception. Maurice Maeterlinck voit le monde sous un certain angle et, dans *Pelléas et Mélisande*, il a tourné ce même regard vers d'autres horizons.

Le frisson de terreur existe transposé dans l'apothéose d'un rêve. Les âmes simples, voyantes des destinées, agissent en quelques scènes intermédiaires et leur utilité est de montrer l'ambiance où se meuvent les autres personnages. Les servantes lavant le seuil pressentent l'avenir, le petit Yniold, voyant des brebis menées à la boucherie, s'écrie : " je voudrais dire quelque chose à quelqu'un „. Ces âmes candides écoutant au lointain venir les malheurs rêvent sans agir. Golaud, *Pelléas* et *Mélisande*, aveuglés par le désir, descendent du songe vers la réalité à la recherche d'un mensonge. De même le poète a dû, pour décrire leur passion, user d'une forme réaliste. De là deux manières d'art qui se rencontrent dans le drame sans se heurter. Elles sont deux aspects de la vie unis en une forte synthèse et nous donnent l'impression d'un clair obscur où des ombres se dessinent sur un fond de clarté.

En son ensemble, l'œuvre n'est point symbolique. Le poète considère les âmes dans leur essence, communiant toutes en un même absolu, et par là leurs paroles, symboles à cause

de leurs significations générales, ont un écho dans l'infini et décèlent un sens caché, seul réel.

Certaines scènes laissent un malaise dans l'esprit, car l'on ignore si elles possèdent un sens symbolique ou bien si elles sont une simple action déterminée en cet instant par la psychologie des acteurs. La question, j'incline à le croire, peut se résoudre tantôt par l'une, tantôt par l'autre réponse. Ainsi la scène du caveau entre Golaud et Pelléas a-t-elle un autre but que de nous montrer l'idée du meurtre germant dans l'âme de Golaud, ou bien le caveau objective-t-il l'âme elle-même de Pelléas qui, après avoir été surpris par Golaud, rentre en lui-même et descend parmi des ténèbres hantées par des présages de mort ? La signification est analogue dans la scène de la grotte, éclairée par les paroles d'Arkel. (Scène II de l'acte IV.)

L'auteur a fort heureusement atténué ce que son style avait de procédé. Les répétitions ont disparu presque et maintes pages sont d'une envolée superbe et lyrique. Si, au point de vue de la pure beauté, nous considérons l'œuvre entière, avec ses oppositions d'obscur et de clarté, elle surpasse les précédents drames et donne de la sorte un démenti à ceux-là qui présumaient le poète parqué à toujours dans un genre. Les puissances de l'amour, les fatalités passionnelles sont ici concrétisées avec d'exquis détails qui ressortent sur la simplicité légendaire du sujet. L'œuvre profondément humaine palpite d'une vie intense. La scène IV du IV^e acte est des plus belles parmi le théâtre avec ses cruautés, ses tendresses et ses baisers humides de larmes silencieuses.

* * *

HISTOIRE DES LETTRES BELGES D'EXPRESSION FRANÇAISE, par Francis Nautet.

M. Nautet a donné à l'éditeur Rosez le premier volume d'une *Histoire des Lettres belges d'expression française*. Titre

alléchant et quelque peu énigmatique, car s'il ne sous-entend que les questions de forme (langue, style, etc.), il est superflu; s'il correspond à une philosophie de nos œuvres, l'exposé de cette philosophie implique des hypothèses et des solutions dont on chercherait en vain plus qu'une passagère trace dans ce petit volume. Sans doute, des vues pénétrantes nous arrêtent de ci de là, sur le caractère flamand, sur la race wallonne, M. Nautet a pensé et exprimé des vérités intéressantes, quoique fragmentaires.

Il fait par le menu et par la date, l'agréable historique de cette reprise des Lettres en Belgique depuis 1870 (pourquoi depuis 1870 ?); enfin, il écrit de longues pages, un peu confuses, mais d'une belle venue sur *Ulenspiegel*. Le reste viendra plus tard. Mais l'économie d'une telle œuvre? Et pourquoi s'exagérer l'influence occasionnelle de quelques revues et de quelques livres? Les vrais facteurs sont autrement complexes et ce n'est pas tout avoir dit du passé que de remonter aux communes, de juger le flamand dédaigneux de l'écriture au profit des belles colorations et des nobles lignes, de décréter le wallon « inerte de l'intellect et de l'activité ». Des pages nous touchent au cœur. Justice étant rendue à *la Wallonie*, il était permis à M. Nautet de citer rapidement quelques-uns de nos amis et de nos précurseurs. Mais la consultation (ou plutôt une lettre) de M. Mockel fournit à l'auteur un repoussoir trop commode. Oui, nous savons ce que nous voulons et M. Nautet sans doute le devine. Il y a entre nous et de par les sacrifices de notre chair et de notre âme, une petite patrie wallonne, plus proche de la patrie lorraine de Verlaine, de Rimbaud et de tant d'autres (*), comme il y a un oratoire en

(*) Ces tendances innées vers une âme patriale, nous les voulons développer par l'étude de nos vieux arts mosans et le culte d'un long passé d'héroïsme; dans un domaine moins fermé, une indéniable fraternité de race s'avère de mainte manifestation qui défraya la chronique — et d'ailleurs depuis longtemps il existe, au pays de Wallonie, une pieuse phalange pour qui l'heure est venue, semble-t-il, de magnifier ses adorations.

Flandre où le mysticisme de Maeterlinck et de Van Lerberghé rêve des gracilités et des perversités néo-gothiques. Ce n'est donc pas condamner ce livre que d'y noter de l'impressionnisme critique plutôt que de la critique.

* * *

LE TRAITÉ DU NARCISSE, par André Gide.

Malgré son allure philosophique, cette œuvre n'apporte, — l'auteur a d'ailleurs soin de nous en prévenir, — qu'un assez léger contingent d'idées neuves.

Au bord du fleuve du temps, Narcisse regarde passer la vie. Il rêve au Paradis. Là, les choses étaient ce qu'elles paraissaient, parce qu'elles étaient ce qu'elles devaient être. Adam voulut se prouver à lui-même en perturbant toute l'harmonie. Depuis lors, l'image ne correspond plus à la forme et les choses s'efforcent vers une forme parfaite perdue. C'est pourquoi elles veulent paraître ; car, être ne suffit plus : il faut que l'on se prouve.

J'emprunte à une note, presque aussi intéressante, au point de vue philosophique, que l'œuvre elle-même :... " Les Vérités demeurent derrière les formes — symboles. Tout phénomène est le symbole d'une Vérité. Son seul devoir est qu'il la manifeste. Son seul péché, qu'il se préfère. „

.....
" Nous vivons pour manifester. Les règles de la morale et de l'esthétique sont les mêmes : toute œuvre qui ne manifeste pas est inutile et par cela même, mauvaise. Tout homme qui ne manifeste pas est inutile et mauvais. (En s'élevant un peu, l'on verrait pourtant que tout manifeste — mais on ne doit le reconnaître qu'après.)

Tout représentant de l'idée tend à se préférer à l'idée qu'il manifeste. Se préférer — voilà la faute. — L'artiste, le savant, ne doit pas se préférer à la vérité qu'il veut dire :

voilà toute sa morale : — ni le mot, ni la phrase, à l'idée qu'ils veulent montrer : je dirais presque, que c'est là toute l'esthétique. „

.....
 “ La question morale pour l'artiste, n'est pas que l'Idée qu'il manifeste soit plus ou moins morale et utile au grand nombre : la question est qu'il la manifeste bien. „

Ce qui m'importe, dans cette œuvre, c'est qu'elle est d'un artiste délicat. Sans coloris ni plastique apparents, la langue a une élégance nerveuse ; nulle boursouffure d'originalité. Il semble que c'est dit d'une voix discrète, avec des gestes aisés, et l'auteur s'est si bien conformé à ses théories qu'on éprouve cette illusion que l'idée s'y est cristallisée en sa forme nécessaire.

* * *

LE FOU RAISONNABLE, par Arnold Goffin.

Le Fou raisonnable, le nouveau livre de M. Arnold Goffin, procède de principes identiques à ceux qui ont présidé à la confection de ses précédentes œuvres.

C'est ici encore l'apologie du sceptique quand même, maladif de plus et pessimiste outré qui s'écorche le cœur pour lui faire dégorger tout son fiel.

Mais c'est un fiel de convention qui coule en ces pages, c'est une factice souffrance qu'elles célèbrent.

L'écrivain se plaît à rester dans un perpétuel énervement, une rachitique manifestation de la vie, une fièvre parfois macabre et qui fatigue à force d'être continue et si artificiellement sincère.

La forme est adéquate aux pensées, elle est tordue, coupée, semée de termes barbares ou techniques et souvent s'en va, trop lourde ainsi chargée, escaladant péniblement la phrase et retombant alors sans effet.

Enfin le livre est sans unité réelle et le titre est quelconque. Nous voyons cependant en ce volume de très spéciales sensations — certes malades — mais qui n'en sont pas moins un curieux côté de l'âme humaine.

Nous citerons entre tels morceaux : *d'un Maître inconnu*, *le Fou raisonnable* et *Profil de lumière*, qui nous ont plu.

* * *

LES HORIZONS HANTÉS, par Jean Delville.

Volume de poèmes dont l'unité réside dans une même source d'inspiration. Ça et là scintille une beauté, l'auteur tend vers une pure clarté; parfois, il l'atteint pour aussitôt retomber dans des imprécations contre la chair, triviales et lassantes par leurs longueurs. Les dernières pièces chantent les rêves vers l'infini, l'éternité et la lassitude des vaines tentatives.

Noté quelques beaux vers :

Les princesses mortes dans leurs songes d'hermine

Tous les martyrs du rêve avec leur rêve au front
Seront crucifiés sur la croix des huées.

Et vous qui semblez mendier un peu de la bonté des astres,
Paupières pensives d'aveugles vers les cieux.

Nous sommes les derniers dieux de la beauté sainte
Qui s'écoutent aimer dans les splendeurs du soir.

L'image est souvent factice, consistant en une suite de mots évoquant une même tonalité et unis dans une jonglerie verbale plus ou moins heureuse pour un sens approximatif.

Parmi les bons poèmes : *Nudité*, *Noctambule*, *Paysage de glace*, etc....

M. Delville, en soutenant la belle poésie qu'il atteint ça et là, serait poète et parmi les meilleurs si l'influence des

dernières Fêtes et de Verhaeren était atténuée. Les malédictions de la chair sont d'un ascète qu'une esthétique rigoureuse voudrait mieux affermi dans son idéalisme. Par ses tendances vers un pur domaine de beauté son livre se distingue du sadisme de l'*Adolescent confidentiel* et d'autres recueils séniles qui rêvent la prostitution des marbres ou l'amour agenouillé d'une vierge frêle. Ces derniers sont d'un naturalisme bâtarde entourant la débauche de cierges et d'encens. *Les Horizons hantés* s'en distinguent et il importe de le dire.

Le volume de M. Jean Delville est riche de promesses et les beaux vers cités plus haut nous sont garants que leur auteur les tiendra quelque jour.

* * *

LA FIN DES DIEUX, par Henri Mazel.

L'action est à Arles. Une étroite alliance avec l'île païenne de Scyros a perverti le royaume chrétien d'Occitanie. Norbert, légat du pape, en vain tente de le sauver de la corruption. Une jeune vierge, Chryseis, seule, est subjuguée par les paroles du moine, mais bientôt elle retombe sous l'empire de Cléotas, prince scyrien, son fiancé. Au dernier acte, Eustache de Monthléry assiège Arles. Cléotas près de mourir se convertit, Chryseis l'imité et frère Norbert ému de pitié pour leur mort prochaine, désigne une fenêtre pour leur fuite. Le drame se termine par un incident de vaudeville.

Nous ignorons les intentions de l'auteur. A-t-il désiré faire œuvre historique? Elle serait fautive, jamais le manichéisme n'eut les tendances qu'il lui prête. S'agit-il de l'arianisme? Celui-ci n'existait plus à l'époque où le drame se déroule. M. Mazel pourrait objecter qu'il a voulu décrire un état d'âme de ce siècle, sous une affabulation reculée. Faux encore; l'atténuation des illusions chrétiennes et nos désespérances n'ont de rapport aucun avec une résurrection païenne.

Puis quelle est la conception du paganisme chez l'auteur ? : la débauche. Cette simplification, M. Mazel l'appellera sans doute une synthèse, mais ce serait abuser du grotesque.

Le sujet est sans nulle gradation d'intérêt. Qu'il s'agisse de chœurs et quel que soit le dialogue, le style est identique toujours. Encore manque-t-il de personnalité ; c'est un démarquage malheureux de Flaubert, Leconte de Lisle et Villiers de l'Isle Adam.

* * *

L'ENTRAÎNÉ, par Maurice Quillot.

Banale imitation de Barrès, entrecoupée d'épigraphes mystiques. Le style est teinté de poésie facile et le sujet paraît ridicule par le fait de ses prétentions sérieuses. La préoccupation du moi a empêché l'auteur de généraliser ses pensées, il en est résulté une œuvre sans synthèse, ayant la valeur d'une anecdote.

Si M. Quillot n'abandonne la tour chinoise où se pavane son égotisme, qu'il n'encombre au moins pas la littérature de livres jetant le discrédit sur l'écrivain de talent qu'il imite.

* * *

SÉRÉNITÉ, par Léon Donnay.

Caprice-Revue publia autrefois, de M. L. Donnay, une série de contes d'un humour spécial et qui pouvaient promettre un écrivain d'une originale causticité. L'un de ces contes parodiait, avec des contorsions drôles, certaines exagérations littéraires alors à la mode. *Sérénité* ne parodie rien du tout malgré, peut-être, l'intention de son auteur. C'est un assemblage mal cousu de notes, de croquis, de condoléances, de caricatures, de revendications sociales, de scènes de pochar-

dise ou de tribunaux comiques, de philosophie, le tout relié seulement par une uniforme sensation de banalité.

C'est écrit en une prose assez souvent rudimentaire, découpée, je ne sais trop pourquoi — car elle ne peut même contrefaire le vers libre, — à la façon des articles d'un menu.

FLORÉAL.

NOTES.

M. François de Nion a récemment publié au *Figaro* une étude qui nous a révélé maint détail imprévu sur la littérature belge.

On annonce la mort de M. Victor Wilder, le critique musical de *Gil Blas*, qui publia de bons travaux sur Mozart et sur Beethoven, et traduisit pour la scène française l'œuvre wagnérienne.

Hosannah ! notre musée communal de peinture vient, paraît-il, d'être nettoyé — à l'extérieur.

A Gand doit naître, le premier novembre, un mensuel nouveau, le *Drapeau*, revue littéraire et artistique des jeunes catholiques.

Rédacteur en chef : Firmin van den Bosch ; collaborateurs fondateurs : Maurice Bekaert, Edgar Bonehill, Henri Carton de Wiart, Victor Denyn, Maurice Dullaert, Albert Dutry, Paul Gérardy.

« Le *Drapeau*, dit la circulaire, a l'ambition d'être une revue *catholique et moderne*.

« Son programme est celui défendu au Congrès de Malines par le groupe de ses fondateurs : *allier au respect du dogme et de la morale, un très large éclectisme de formes littéraires et artistiques*.

« Le *Drapeau* est avant tout un journal de combat : c'est dire que la polémique littéraire et la critique artistique y occuperont une grande place ;

les choses d'imagination, poésies et nouvelles, ne seront pas négligées ; et chaque numéro, à côté d'un bulletin bibliographique très soigné, contiendra des *chroniques universitaires*, suivant de près le mouvement littéraire et artistique parmi les différents groupements d'étudiants belges.

« Fondé par des jeunes et pour des jeunes, le *Drapeau* sera accueillant à tous les débutants de la plume. »

Abonnements : quatre francs l'an. Bureaux : 2, rue Guinard, à Gand.

LES REVUES :

Chose à applaudir : Les *Entretiens politiques et littéraires*, sous le titre de Lectures poétiques des Entretiens, donnent à présent place au Poème. La rubrique nouvelle s'inaugure brillamment d'une très belle pièce de Verhaeren, *La Mort*, et d'une claire et chantante page de vie harmonieuse, la *Chevauchée d'Yeldis*, de Francis Vielé Griffin.

— En France, pays de l'actualité, l'occasion doit être saisie aux cheveux : il sied donc de féliciter la *Plume* de l'â propos qu'elle a récemment montré en prenant prétexte de la mort de Cladel pour lancer l'idée d'une souscription pour l'érection d'un monument à la mémoire de son maître Baudelaire.

La même revue publie depuis quelque temps des « suppléments poétiques » dont la raison d'être nous échappe totalement.

— Lire dans divers périodiques les pages de Remy de Gourmont, de A. F. Herold, de Jules Renard ; dans la *Jeune Belgique*, les chroniques littéraires d'Albert Giraud ; dans le *Mercur*, la suite d'études sur les *Poètes hétéroclites*.

— Bienvenue à une sœur britannique : *The pagan Review*, dont nous arrive le premier numéro, avec des vers et de la prose de MM. W. S. Fanshawe, Géo Gascoigne, Willand Dreeme, Lionel Wingrave, James Marazion, Charles Verlayne, W. Windower, une étude sur les *Pastels in prose* de Stuart Merrill, et de curieuses notes.

La nouvelle revue vivra pour l'Art, et se donne pour tâche d'exprimer l'essence artistique du mouvement néo-païen.

Une Exposition Internationale de la presse ancienne et de la presse moderne s'ouvrira à Bruxelles, en avril-mai 1893, sous les auspices de l'*Union de la Presse périodique belge*.

— De M. Van den Bosch, une nouvelle brochure de propagande, *la Jeunesse de demain*, dédiée à ses amis de l'*Avenir social*, et du « compromis ». Pages de combat, qui susciteront encore mainte réprimande des émargeurs de la « bonne presse » ; mais il est un clan de jeunes, aussi, qui applaudiront ces claironnées vers l'avenir de leur espoir.

Ceux-là seuls apprécieront cette verveuse plaquette, qui savent l'opiniâtre endurcissement des ambiances contre lesquelles lutte son auteur.

Reçu : *Bois ton sang*, par Pierre Dévoluy ; *Ballades russes*, par l'abbé Hoornaert ; *l'Envol des rêves*, par Arthur Dupont.

Floréal est en retard de nouveau, de par les vacances cette fois... Le lecteur fidèle voudra-t-il bien pardonner encore, et croire qu'après le prochain n° — que le contre-coup du présent va, par la logique forcée des choses, projeter quelque peu dans octobre — nous paraîtrons RÉGULIÈREMENT ?



De nos collaborateurs :

A paraître :

- PIERRE LOUÏS : **Astarté.**
GASTON VYTTALL : **Vers la Mort.**
STEFAN GEORGE : **Algabal.**

Viennent de paraître :

- GEORGES EEKHOUD : **Cycle patibulaire.**
MAX ELSKAMP : **Dominical.**
STEFAN GEORGE : **Pilgerfabrten.**
PAUL GÉRARDY : **Les chansons Naïves.**
ANDRÉ GIDE : **Le Traité du Narcisse.**
CAMILLE LEMONNIER : **Dames de Volupté.**
La Fin des Bourgeois.
MAURICE MAETERLINCK : **Pelléas et Mélisande.**
ALBERT MOCKEL : **Chantefable un peu Naïve.**
PIERRE-M. OLIN : **Légendes puériles.**
HENRI DE RÉGNIER : **Tel qu'en songe.**
FERNAND SEVERIN : **Le Don d'enfance.**
ÉMILE VERHAEREN : **Les Apparus dans mes chemins.**
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : **Les Cygnes.**

Tous ces ouvrages sont en vente, avec 10 % de réduction, à la librairie ÉDOUARD GNUSE, rue Pont-d'Ile, 51, Liège.

A PARAÎTRE INCESSAMMENT :

à Berlin et à Vienne

BLAETTER FÜR DIE KUNST

Périodique de littérature et d'art

Rédacteurs : MM. STEFAN GEORGE et KARL AUGUST.

Lire en Novembre :

LE DRAPÉAU

Revue Littéraire & Artistique

DES JEUNES CATHOLIQUES

Bureaux, 2, rue Guinard, Gand

Abonnement, 4 francs par an.

REVUES RECOMMANDÉES

- La Revue Blanche.* (Rue des Martyrs, 19, Paris.
Rue de l'Ouest, 74, Liège.
- La Jeune Belgique.* Rue Potagère, 64, Bruxelles.
- Mouvement littéraire.* rue des Minimes, 13, Bruxelles.
- L'Art moderne.* Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.
- Le Magasin littéraire.* Rue Haut-Port, 54, Gand.
- Le Réveil.* Marché aux Grains, 7, Gand.
- La Flume.* Boulevard Arago, 39, Paris.
- Le Mercure de France.* Rue de l'Echaudé St-Germain, 16, Paris.
- L'Ermitage.* Rue de Varenne, 26, Paris.
- Chimère.* Boulevard Renouvier, 4, Montpellier.
- L'En Dehors.* 12, rue Bochart-de-Saron, Paris.
-

LES ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

MENSUELS

Passage Nollet, 12, Paris

Un an : 7 francs.

Des Presses de H. Vaillant-Carmanne,
rue St-Adalbert, 8, Liège.



1^{re} Année, N° 9.

Septembre 1892.

SOMMAIRE

- Algabal (fragments) STEFAN GEORGE.
Copeaux irisés CÉLESTIN DEMBLON.
A la fontaine en forêt Charles BRONNE.
Chronique d'art ALBERT ARNAY.

Notes.

Ce numéro 30 centimes.

FLORÉAL

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant à la fin de chaque mois en une livraison de 16 à 24 pages.

Directeur : PAUL GÉRARDY.

Rédacteur : Charles DELCHEVALERIE.

*Envoyer les livres et revues et tout ce qui concerne l'administration,
à la direction : Rue St-Remy, 22, Liège.*

*Adresser manuscrits, lettres et communications concernant
la rédaction : Rue de la Boverie, 7, Liège.*

ABONNEMENT : Pour la BELGIQUE, 5 fr. l'an

UNION POSTALE : 6 fr.

Sur papier de luxe : 20 fr.

N. B. *La revue ne publie que de l'inédit.*

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

7^e et dernière année.

Directeurs : Albert MOCKEL, P.-M. OLIN, Henri DE RÉGNIER.

Bureaux : Rue St-Adalbert, 8, Liège.

Un an : 5 frs. — Etranger : frs. 6,50.



ALGABAL (*).

LE ROYAUME SOUTERRAIN.

*Vous sâles en le faste de vos riches draperies
Ne savez pas ce qui repose sous vos dalles
Le paysage aux rives n'attire pas le Maître
Comme le site éblouissant au sein des flots.*

.

*A côté était la salle de clarté pâle
Où s'unit lumière blanche et blanche splendeur
Le toit est de verre, la jonchée des fourrures apâtées
Semble neige au sol et nuée au faite.*

*La boiserie mate des murs est de cèdre.
Les trente paons sont rangés en cercle
Ils portent du duvet blanc comme plumes de cygne
Et leurs queues scintillent comme la glace.*

*Pour tout ornement des rayons de couleurs amies :
De métal étincelant et de métal terne
D'ivoire et d'opales laiteuses
De diamants, d'albâtre et de cristal*

*Et de perles ! Dons clairs de sombres lieux
Qui roulez comme des images humaines
Et qui pourtant sur une joue lisse et tiède
Devez garder toujours votre froideur humide.*

(*) M. Stefan George a bien voulu distraire au profit de *Floréal* les pages qui suivent de son nouveau volume, *Algabal*, qui va paraître à Berlin dans quelques jours. Nous transcrivons les extraits qu'on va lire d'après une traduction que nous communique M. Achille Delaroche.

*Là était aussi la boule de pierre Murra
Avec laquelle en sa prime jeunesse Il avait joué
Le doigt de l'empereur était pur le jour
Où pleurant il la tenait devant les yeux.*

* * *

*Mon jardin n'a besoin ni d'air ni de chaleur,
Le jardin que j'ordonnai moi-même
Et les vols de ses oiseaux imaginaires
Jamais encore n'ont vu un printemps.*

*De charbon sont les troncs, de charbon les branches
Et des champs sombres à la sombre lisière
Les fardeaux jamais cueillis des fruits
Luisent comme lave parmi les bois de pins.*

*Une lumière grise sortant d'un antre caché
Ne dévoile l'approche du matin ou du soir
Et des vapeurs poussiéreuses de l'huile d'amandier
Planent sur les lits de fleurs, sur les prés et les blés.*

*Mais quand te ferai-je surgir dans le sanctuaire
— Ainsi demandai-je quand je l'arpentais en rêvant,
Oubliant le souci en des songes hardis
O sombre, ô grande fleur noire ?*

* * *

JOURNÉES.

*Vers l'orient surgit l'édifice
Où pour servir le grand Dieu
L'aspect étrange de folles merveilles
Et la noblesse s'allient.*

*Des danseurs ouvrent le cortège
En vêtements séduisants.
Enfants que sacre un rite
Dans les pays alanguis de soleil*

*Faites de feuilles d'olivier et de palme
Un tapis sous les pieds du prêtre
Semez du sablé et de la poussière d'argent
Des lys morts et des narcisses.*

*Devant le seuil arrêtez-vous
Où la sainte Image dévoilée
Ne se donne qu'à l'hôte unique
Qui souvent et pieusement la célèbre.
Seule sa bouche murmure des prières.
Que même son frère ne soit présent
Quand la double forme du dieu prononce
Sa toujours semblable bénédiction.*

*Jeunes voix, échos lointains
Des nards qui errent évaporés
Par la buée austère de l'encens
Vers le baiser des douces myrrhes.*

* * *

*O mère de ma mère, ô toi l'Illustre
Comme cette suite de paroles austères me trouble :
Et ce reproche, parce que mon esprit ne t'appartient pas,
Que je t'exhale indignement sans action.*

*Te souvient-il combien de lances ont sifflé
Lorsqu'à l'Orient j'ai lutté pour la couronne
Et combien de louanges et de blâme ont retenti pour le Téméraire
Qui alors n'avait pas encore compris la Terre.*

*Ce n'est pas par impuissance que je m'abstiens de l'action
Mais parce que j'ai compris la vanité de toute action.
Ah! laisse-moi sans gloire et sans haine
Et librement, marcher dans les voies nécessaires.*

*Et ne veuille pas m'aliéner mon frère !
— Ai-je aperçu quoique dormant ton intention ?*

*Avec soin tu l'enchaînes à de timides ouvrages
Et ta contrainte le vêt d'une tunique d'esclaves.*

*Vois, je suis tendre comme une fleur de pommier
Et plus désireux de paix qu'un agneau nouveau-né
Mais le fer la pierre et l'amadou
Voisinent dangereusement dans l'âme ébranlée.*

*Je descends un escalier de marbre
Un corps sans tête gît au milieu des marches
Là ruisselle le sang de mon frère aimé
Et je soulève à peine la pourpre traînante.*

* * *

*Coupes sur le sol
Joyaux détachés
Femmes filles
Sveltes échansons
Las se penchent*

*Libres les reins
Les seins les hanches
Autour du front
Le vestige des guirlandes*

*Souffle endormeur
Des parfums ruisselants
Roi du banquet, éloigne-toi,
La fin de tous
Termine la fête.*

*Pluie de roses
Toules de pourpre*

*A caresser ?
Gazon pâle
Pour vous rafraîchir ?
Mauves rouges
Mortes livides :
Des baisers de Manes
Pour vous bénir.*

*Que s'ouvrent les écluses !
Et des nasses
Il pleut des roses
En fleuves jaillissants
Qui ensevelissent.*

*Puisque sur la couche de soie
Le sommeil jaloux me fuit
Ne m'amenez plus de conteurs de merveilles
Et je ne veux plus de chant berceur
Des vierges de la terre attique —
Ce qui m'a plu il y a des mois.
Maintenant enchaînez-moi de vos liens
Joueurs de flûte du Nil.*

*J'étais dans des tentes d'azur.
J'ai goûté du pain céleste,
Vous chantiez la fuite hors des mondes
Vous chantiez la mort glorieuse
Avant que sur les paupières brûlantes
Enfin tombât le sommeil —
Enlevez-moi et anéantissez-moi encore
Joueurs de flûte du Nil.*

LES SOUVENIRS.

*J'ai vu voler de blanches hirondelles
Hirondelles blanches de neige et d'argent
Je les ai vues se bercer dans le vent
Dans le vent tiède et clair.*

*J'ai vu sautiller des geais bigarrés
Perroquets et colibris
Glisser à travers les arbres merveilleux
Dans la forêt des Tuschères*

*J'ai vu voleter de grands corbeaux
Des corneilles noires et grises
Au ras du sol au-dessus des vipères
Dans les taillis ensorcelés.*

*De nouveau je vois voler des hirondelles
Troupe blanche de neige et d'argent
Comme elles se bercent dans le vent
Dans le vent froid et clair.*

STEFAN GEORGE.





COPEAUX IRISÉS.

23 sept. 188... On voit, à quelque distance, deux cimes de peupliers, diaphanisées d'or, qui nagent et frissonnent dans le couchant. Celui-ci apparaît tout à coup, gouffre d'or, pur, immense, émerveillant. On dirait une aurore. L'occident embrase la file des peupliers un peu courbés, pareils à des voyageurs éblouis. Leurs branches regorgent d'étoiles de soleil, qui palpitent comme des yeux et s'écoulent comme les vagues d'un fleuve de splendeur. Partout de l'or. Un profil d'église sur les collines en est noyé. Seule une bande de nacre fascinante rompt cette uniformité qui se prolonge, vers le haut du ciel, en vapeurs fauves et safranées; et vers l'est, les fenêtres, comme de larges miroirs de cuivre, résorbent cette féerie géante, mélancoliquement juvénile.

* *

Le Français est fantaisiste, l'Allemand fantas-
tique, et l'Anglais fantasque.

* *

La haine est généralement très féconde. Rien ne vous rend plus de service qu'un ennemi. Ménagez-le.

* * *

Si les sons évoquent parfois des couleurs, si telle musique des rues épanouissant soudain un air ancien et triste, semble une aurore pour l'oreille, il est vrai aussi que maints parfums rappellent des saveurs. C'est ainsi que l'odeur de l'héliotrope rappelle le goût de la reine-claude et la couleur grenat.

* * *

L'aurore se tordait gigantesquement sous les rafales dorées du vent. L'homme entra dans cette merveille virginale et esseulée, et, poignant dans les opales de l'horizon matinal, emplit ses poches. Un oiseau lançait des fusées odorantes, qui retombaient comme une pluie sur une cabane de faméliques au désespoir. Un corbeau croassait joyeusement. Et les arbres à gauche dansaient de fantastiques quadrilles, un chêne avec un bouleau, faisant vis-à-vis à un orme flanqué d'une aubépine adolescente. Soudain, l'aurore se détacha de l'horizon et s'affala immensément, en mille pièces, sur le sol, laissant des lambeaux de splendeur et de naïveté aux arbres, habillant le filou de candeur, noyant avec leur tanière les faméliques et faisant couler de l'or mystérieux et fumant dans toutes les fontaines et dans tous les ruisseaux où les oiselets venaient boire du saphir, des rubis et de l'argyrose.

* * *

Madeline, âgée de trois ans, entendant jouer à quelque distance un air de Wéber, s'est écriée : " Je veux aller dans cette musique! "

* *

Le printemps est délicieux. La verdure semble une vaste émeraude émerveillée de naître à la vie. Une éblouissante ombrelle mordorée qui sort de la barque brille dans les moires argentées de l'Ourthe, comme un papillon sur des aubépines en fleurs. Sous les bosquets du rivage, le violon pleure avec délice, et tout le paysage frémit en imperceptible cadence. A gauche, les légions de peupliers des Aguesses sont emplis d'une puissante fumée roussâtre, d'un naissant feuillage couleur de vieil or suave. Le ciel est pavoisé vers Chénée, de ravissants nuages radieux, pareils à des floraisons de neige satinée, et recouvert d'immenses lambeaux violets vers Seraing. C'est sous ces formes mélodieuses que l'éternel et formidable infini vient nous sourire de près en ce printemps liégeois.

* *

Celui qui n'a pas composé *con amore* ne connaît pas la suprême jouissance. Comme toutes les facultés se surexcitent, s'affinent et se développent! On est tranquille et débordant de passion, comme au sortir d'un immense danger contre lequel il a fallu réagir. Quel jarret cela donne!

* *

Le plus intense parfum qu'on respire dans *Les Fleurs du Mal*, c'est le parfum du second Empire.

* *

La plus belle race est celle qui donnera la plus belle âme à l'admiration des âges.

* * *

La porte s'ouvrit sur une verte vision printanière, obliquement scindée par une branche de vigne aux admirables feuilles, qui semblaient découpées dans une lumière émeraude. A gauche, la serre d'où s'envolait le velum rouge, ondoyant comme une flamme ensoleillée. Au fond, le jardin splendide et frais, puis de lointains peupliers qui bleuissaient dans le brasier d'argent fondu d'un ciel de juillet. Dans un parc de rosiers, scintillaient, après la pluie, des diamants d'opale, comme si un joaillier était venu semer là ses trésors, parmi les roses éblouies et les feuilles luisantes. Quand la porte fut refermée, on ne vit plus de tout cela, par le trou de la serrure, qu'une étoile glauque d'un intense éclat magique qui rayonnait dans la pénombre du corridor.

* * *

Quand on a lu *Madame Bovary*, on semble avoir pris un vin d'une finesse idéale, qui laisse cependant un abominable déboire. Vaguement, on croit avoir commis une faute.

* * *

Les bouleaux sont des rêves argentés à mes yeux, des balais à ceux du paysan.

* * *

J'étais assis en face d'un côteau du bois déserté de Kinkempois, déjà tout bariolé des magies automnales, défroques fanées d'anciennes fêtes ! On eût

dit la palette d'un peintre titanesque jetée sur la croupe d'une bête immense assoupie dans les chênes, la tête et les pattes cachées. Les pyramides serrées des sapins hérissaient son dos comme une ligne de poils verts. Çà et là, des petits bouleaux aux troncs jaillissant d'une seule souche formaient de blancs éventails où flottait un vapoureux feuillage couleur d'olive. Toutes les nuances du vert mourant, du rougeâtre et de l'or se mêlaient délicieusement sur les flancs de la bête. Quelques chênes, à travers lesquels ce bariolage éblouissant m'apparaissait, agitaient imperceptiblement, dans l'ossature puissante et noire de leurs branches, un feuillage mâlement émerveillé. Près de moi quelques charmillles étaient suavement barbouillées de jaune clair, tandis qu'à leur pied s'allumait le carmin terne d'un cornouiller frileux. A droite, à travers la splendeur d'un hêtre étroit et haut comme un peuplier, s'élançaient une légion de rayons blancs qui, jaillis du soleil féerique et pâle, venaient changer sur maintes feuillées les restes de la pluie nocturne en fleurs d'argent neuf. Un bruant pleurait dans les taillis les lointains jours de mai où, le premier d'entre oiseaux, il tressait sous une racine son admirable nid; et une mésange, comme un iris qui volerait, traversa la solitude multicolore.

De la côte opposée que je gravissais lentement, on voyait, par une échappée, un morceau de Liège, tous les riches hôtels de l'Île de Commerce qui s'alignaient le long de l'eau bleue, comme de minuscules palais austères et coquets. Les feuillages agités par le vent, accompagnaient en une sourdine pleine de mélancolie

le son affaibli des cloches et le sifflet prolongé d'une locomotive : parfois ils s'échevelaient dans un magique crescendo de désolation, comme s'ils pleuraient, avec les églises et les trains de plaisir, le souvenir de toutes les jeunes filles mortes à la vie ou à l'illusion.

La foire s'étalait tout le long des boulevards, et chacun y courait. Seul, je venais admirer la foire des bois !

* * *

Vers les roseaux dorés d'une île émerveillée
 Où chantent en rêvant les voix de la feuillée,
 Sur l'eau qui respandit, sanglante de soleil,
 Comme un tombeau géant, solitaire et vermeil,
 Un navire évolue en nacrant son sillage.
 Sur le pont, seul, un homme, être qui n'a plus d'âge,
 Est penché puissamment dans un livre très vieux.
 Il voudrait bien rentrer dans le port radieux !
 Ses pas voudraient fouler l'île de ses ivresses.
 En son âme éclatait le cœur des allégresses,
 Le jour qu'il la quitta plein de nobles ennuis !...
 Il revient maintenant de tous les infinis,
 La neige sur sa tête et l'hiver en son âme.
 Gloire, science, amour, trésors, honneurs, dictame,
 Il eut tout; et pourtant abdiquant tout orgueil,
 Dans ce vaisseau-palais qui sera son cercueil,
 Cherchant dans les bouquins l'oubli, dernier charme,
 Trouvant dans son vieux cœur une suprême larme,
 Il revient contempler l'aube de son passé !
 Il adorée, au fond de son rêve abusé,
 Sois magique et, de loin, enchante sa vieillesse, —
 Mais ne le laisse pas rentrer dans ta tristesse !

CÉLESTIN DEMBLON.



A LA FONTAINE EN FORÊT.

Vinrent à la fontaine légendaire de la vieille forêt, par des sentiers divers, pour y boire, l'enfant, la vierge, l'homme et le vieillard.

Les chanteurs du soir, charmeurs, préludaient dans les chênes, mêlant leurs voix harmonieuses aux mélodies mourantes des adorateurs de la lumière.

La parole est aux roitelets : — L'aube, l'aube vint, disent-ils, l'aube vint très douce et bleuisante et timide en sa grâce indécise ; les fleurs s'entrouvrent et sourient, les branches en guirlande se balancent aux caresses de la brise, il fait bon vivre dans l'air pur et simplement chanter dans la nativité des lucurs.

— C'est l'aurore, reprennent les fauvettes, le ciel est pourpre et la royale gloire de l'horizon va vêtir la forêt. Beaux sont les pinsons, et fiers, très fiers.... chantons avec les pinsons. Mais ils sont vifs, dit-on ; mes sœurs, allons au fond des taillis pour composer ensemble des lieds aux fleurs. Fuyons l'aveuglant soleil qui nous brûlerait les yeux...., pcurtant les pinsons étaient beaux....

Et les pinsons : - - Le jour, c'est le jour au ciel ; élevons-nous vers son feu, illuminons-y nos yeux et le carmin de nos gorges ; c'est la vie, oh mes rois, la glorification de nos victoires, et le signe de notre règne !

Mais les rossignols préludent : — C'est l'heure des saintes mélodies et des pieux cantiques, l'on prie, l'on rêve ; nous avons vu passer des ombres sur le soleil, car le soleil n'est pas que clarté. Nous aimons les crépuscules dolents qui font les couleurs uniformes et les âmes tranquilles, nous aimons vivre au sein des choses mourantes et peureuses. Frères, recueillons-nous, il est des hôtes à la forêt qui viennent boire à la source du carrefour...

A la fontaine légendaire de la vieille forêt, sont venus pour y boire, l'enfant, la vierge, l'homme et le vieillard.

La très ancienne fontaine s'immobilise en sa rigidité et l'eau claire serpente lentement par les pierres, les mousses, les fleurs et les ronces, trop monotone et chantonnante comme un ruban froissé...

L'enfant s'approche du filet d'eau, y plonge vivement ses petits doigts et follement vers les branches, vers le ciel, et sur son visage, il éparpille de fines gouttelettes de rosée. Il cueille, du bout des lèvres une perle sur le calice d'un liseron et s'en vient folâtrer par les herbes.

La vierge reste songeuse devant le cristal de l'onde, y mirant ses grands yeux et ses boucles dénouées. Le corps mi-penché, elle tend les mains vers son image et le sourire enchanteur de sa bouche entr'ouverte creuse une merveilleuse fleur de pourpre au sein du ruisseau bleu.

A ses côtés, l'homme plonge brutalement ses bras nerveux dans l'or fuyant que mêle le soleil au clair du filet d'eau.

Mais le vieillard, les yeux clos et les lèvres frémissantes, agenouillé sur les bords parmi les herbages tordus, les mains crispées pour se retenir aux ajoncs, le vieillard boit avidement à même la source et sa barbe flottante avec ses longs cheveux blancs traînent au courant comme des algues centenaires.

Les rossignols ont repris : — La source est bonne, on vient y boire ; le soleil meurt, le crépuscule est doux : nous aimons les ombres comme de nos frères proclament le jour, comme les voyageurs aiment la fraîcheur des fontaines et le ruisseau sa source, il faut aimer dans la forêt, il faut aimer....

L'enfant joue toujours parmi les fleurs.

— Je crois aimer quelque chose comme moi-même, murmure la vierge.

— Et l'homme : Gloire au Soleil !

— Je n'aime que toi, oh source vivifiante ! dit peureusement le vieillard.

— Mais les rossignols : Il faut aimer, il faut aimer....

A la fontaine légendaire de la vieille forêt, vinrent, pour y boire, l'enfant, la vierge, l'homme et le vieillard.

Chantons frères, chantons pour les hôtes de la fontaine. Le soleil est mort, la forêt silencieuse et de sublimes harmonies s'épandent dans l'air :

— C'est la nuit, la nuit, la nuit, grince le gosier rauque des chouettes.

Mais dans la voix mourante des seuls rossignols :

— Voyageurs en forêt : c'est le repos.

CHARLES BRONNE.





CHRONIQUE D'ART.

LE SALON TRIENNAL DE GAND.

Dans son genre, le Salon triennal des beaux arts ouvert à Gand cette année, nous a paru un des meilleurs qu'il nous fut donné de voir.

A cette exposition, le paysage occupait la plus grande place ; et à ce point de vue M. Wylsman est à citer tout d'abord. Ses toiles sont claires, fluides, pleines de vie et de rêve. Ce n'est pas seulement l'œuvre d'un peintre qu'il nous donne dans son *Printemps*, dans sa *Matinée d'automne*, c'est l'œuvre aussi d'un poète qui a su pénétrer la sensibilité radieuse des sites aimés. De son côté, M^{me} Wylsman nous a paru très en progrès. Sa *Prairie rose* s'étend, pour le plaisir des yeux, en gammes légères et heureuses. Ce qui nous plaît surtout chez elle, c'est la façon dont elle sait rester femme, c'est qu'elle ne cherche pas sous de vains prétextes à travestir ses impressions. A côté de ce féminisme, voyez les toiles de M. Claus. Là tout est robuste. Le peintre apparaît comme un vrai flamand dont le pinceau s'emporte aisément et qui exagère parfois l'effet voulu. Au fond ses œuvres excitent l'admiration ; elles ont du caractère, notamment lorsqu'elles s'appellent *Soleil d'arrière saison* ou *Matinée d'octobre*. M. Baertsoen a peint le village de Mariakerke sur mer, M. Binjé celui de Knocke. Tous deux traitent leur sujet avec autorité — M. Baertsoen de façon plus incisive, M. Binjé d'une manière plus caressante. M. Ciambertani brosse des paysages symboliques. J'aime assez telles intentions de son *Crépuscule*, mais son *Nocturne* n'est, à mon sens, qu'un effacement quelconque de bleu-vert mal dilué. M. Dardenne a fait mieux que cette inéme *Matinée d'avril à Robiano* et M. Delgouffre pouvait se montrer sous un jour plus favorable que celui qu'on lui découvre à Gand. Un *Jardin* de M. De Gouve laisse une profonde impression de nostalgie et de

solitude. *La neige dans la forêt* de M. Hagemans, la *Tempête de neige* de M. Thaulow sont de bons paysages d'hiver et la *Route au soleil* du norvégien Bernt Grønvoold est une page savoureuse de plein été. M. Hamesse (*Dernières lueurs*) nous révèle les beautés de l'automne — saison des belles pourritures, suivant l'expression lointaine de M. Émile Verhaeren. M. Pieters (*Champ de jacinthes à Overveen*) apporte une note gaie avec ses carrés multicolores rappelant *La culture des tulipes* exposée il y a plusieurs années par M. Hitchcock. Me^{lle} Stas de Richelle exhibe un *Matin* vapoureux. Le *Chant du soir* de M. Stevenson est un fin morceau de peinture anglaise, — cette peinture d'un naturisme d'atelier qui charme par son caractère particulier et, dirais-je volontiers, lakiste. L'algérianisme de M. Girardet nous paraît plus exact que celui de M. Outer. Le *Paysage de la banlieue parisienne* signé Raffaëlli est d'une couleur et d'une expression magistrales.

Parmi les paysages urbains citons les vues d'Ypres (*La Briele poort* et la *Rue du Paradis*) de M. Meyers qui rendent à souhait la tranquillité contemplative des petites villes éteintes. Le *Crépuscule* de M. Victor Binet est une savante notation de demi-teintes. M. George Morren se montre sincèrement épris des formules nouvelles. Son *Renouveau* (printemps au parc d'Anvers) serait une bonne toile à tendances pointillistes si certains tons sombres y étaient mieux combinés. Mais il y a de la lumière sur cette avenue toute blanche, autour de ces verdure naissantes, et cela seul ferait excuser bien des défauts... De même, on pardonne à M. Bekaert les incorrections de son *Équinage de Bruges* pour retenir seulement ce que l'éclairage a de spécial, de personnel peut-être.

Voici maintenant des paysages industriels. Il est singulier que ce genre éminemment moderne ait tenté si peu d'artistes. Sur ce terrain, M. Constantin Meunier a conquis une véritable maîtrise. Les vues du *Borinage* (*Soir* et *Pays noir*) qu'il a envoyées cette année sont d'une intensité particulière. Comme on sent que sur ces bas-fonds, surplombés d'orgueilleuses cheminées, la joie, la bonne joie n'est jamais descendue ! C'est en quelque sorte toute la gloire et toute la cruauté de l'époque qui nous est suggérée ainsi... Cette suggestion manque à *l'Usine* de M. Oltevaere, qui en subit une moins valeur.

Je citais tantôt M. Baertsoen. Nul mieux que lui n'a rendu le caractère, malgré tout esthétique, des modernes steamers et il se plaît à en faire ressortir la grandeur dans un décor embrumé de port ou de fleuve

anglais. Une petite toile, *Sur la Tamise*, atteste nettement cette tendance. Le *Brise-lames* est une bonne marine aussi et *En ville flamande* exprime bien, malgré la rutilance de la couleur, le charme, à certaines heures, des petits ports aux quais étroits. Les *Vagues*, de M. Verstraete, sont mouvementées. La *Marine* de M. Harrison (un américain) est très belle; sans doute, le procédé se réduit ici à peu de chose, mais la lumière descend divinement blonde au fond de l'eau. *L'Éclaircie* de M. Marcelle — qui jamais ne fit mieux — est plus ferme et plus rayonnante encore. C'est de loin la meilleure marine du salon. M. ArJen suscite une fraîche sensation d'aube et M. Tencate apporte une curieuse notation de brouillard rose à Londres.

Voulez-vous du nu ? Voici du Carolus Duran. C'est connu : chairs transparentes, chevelures rousses formant opposition à des draperies plus sombres. Cette fois les modèles s'appellent *Danaé*, *Luccica*. Un élève de Duran, M. Édouard Sain, s'est livré à une bonne *Étude de rousse*. En réalité la palme revient de ce côté à M. Roll dont l'*Étude* — de rousses également — a tous les mérites d'une excellente œuvre définitive. Faut-il parler des horreurs étiquetées Van Biesbroeck junior ? Le modèle était beau, semble-t-il; comment le peintre en a-t-il pu en tirer d'aussi piètres effets ?

Les autres toiles de M. Van Biesbroeck ne valent pas davantage. C'est comme *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* de M. Cluysenaar. C'est encore comme *Les Harpes éoliennes* de M. Montald — qu'un enthousiasme de clocher baptisait, il y a quelques années, le Rubens gantois ! — On imaginerait difficilement une plus mauvaise fausse couche de Puvis de Chavannes. M. Doudelet a cependant trouvé moyen de faire pis : sa *Discorde* n'est, en somme, que du sous-Montald puvisé. D'un autre côté M. Metdepenninghen prétend nous montrer *Les derniers cadavres du Déluge*, en postant quatre succédanés de Minne dans un décor mal pourléché. D'ailleurs, de toutes les « grandes machines » expédiées cette fois par des artistes plus ou moins doués, il n'y a, en sus de ce qui sera dit pour M. Vanaise, que le *Struggle for life* de M. Luyten, auquel on puisse reconnaître quelque mérite.

L'Infante de M. Berton a la joliesse d'un Van Dyck moderne. De M^{lle} Louise Breslau, *l'Élève* et *Fleur d'hiver* ont cette délicatesse de touche un peu rêveuse qu'on sait. Les *Nuées de soir*, de M. Besnard — d'or pâle sur le fond violet où passe une frêle jeune fille, — *l'Hélène*, de

M. Fantin Latour, n'apprennent rien de neuf non plus à ceux qui connaissent ces peintres. La *Tasse de thé*, de M. Biessy, d'un coloris bien sage, l'*Antichambre du dentiste*, de M. Oyens — toujours vigoureux, — le *Déjeuner interrompu*, adorablement naïf, de M. Grönvold, sont de vraies œuvres de caractérisles. La *Bienheureuse*, de M. Courtois, est une bonne étude de morte. La *Maternité*, de M. Carrière — une petite toile grise où une mère endormie d'un sommeil quasi inquiet, serre contre sa poitrine son nourrisson, qu'un sommeil plus doux abrite, est d'une admirable profondeur sous son apparente simplicité. Le *Sacrifice*, de M. De Riche-mont (sujet plutôt banal), se relève d'une effleurante lumière de bas en haut. Le *Marché de nuit*, de M. Shields-Clarke, pourrait illustrer un conte oriental. M. Leempoels s'inspire toujours des anciens et arrive, dans ses *Eplorés* à une belle diversité d'expression. La *Bête humaine*, de M. Omer Coppens, est une fine symphonie de verts adoucis, de bleus transparents et de violets argentés. Le *dimanche matin en Dalécarlie* de M. Zorn est d'une grâce piquante. Le *Vieux*, de M^{lle} Marcotte, a le nourri des meilleures œuvres de Claus. On ne peut parler ainsi de l'influence de Toorop et de Henry Degroux qui se trahit dans *Les Soirs* de M. Craco.

Le *Jacques d'Arcevelde* de M. Vanaise nous a laissé indifférent. C'est grand, ce n'est pas grandiose. Des couleurs saines, des attitudes correctes, voilà tout ce qu'il nous a été donné d'y découvrir. Nous regrettons que M. Vanaise, d'ordinaire mieux inspiré, n'ait pas saisi la note émue que son idée comportait. Le dessus du tableau surtout — où le tribun gantois est soi-disant glorifié — nous paraît d'une insuffisance notoire. La peinture d'histoire se fait du reste de plus en plus rare, non moins rare que la peinture religieuse. Cette dernière toutefois nous a valu cette année une œuvre de mérite, la *Sainte Trinité* de M. Frédéric. La partie centrale de ce triptyque avait déjà été exposée. Il nous a paru, il nous semble encore que l'expression douloureuse de la *Sainte face* est trop accentuée; le réalisme littéral est toujours déplacé dans les compositions de ce genre. Le volet de gauche (*Dieu le Père*) est embrouillé et nous lui préférons de beaucoup le pendant de droite. Cette vierge qu'inspire le *Saint-Esprit* et qui met le pied sur le serpent est bien vigoureuse, dira-t-on... Soit, mais les choses autour d'elles sont à tel point baptismales, qu'on ne remarque guère cette maladroite rudesse. Toute l'œuvre d'ailleurs a bien le caractère primitif que le peintre voulut lui

donner lorsqu'il la destina modestement à une église de village. — En dehors de ce triptyque, le genre religieux comporte, à Gand, deux *Annonciations*, l'une de M. Wante, assez claire mais surchargée, — l'autre, plus simple avec de vagues ressouvenances préraphaélites, de M. Charles Pearce. Il y a encore un *Saint-Jean veillant le Christ* de M. Gogo et un *Christ au tombeau* de M. Van Dyck — deux spécimens achevés de gagaïsme mystique.

Si celui-ci est déplaisant, le gagaïsme militaire ne l'est pas moins. En voilà encore un de genre au nom duquel on a barbouillé les plus insipides chosettes ! Dans ce genre, un peintre hollandais, M. Georges Breitner, a trouvé moyen de se distinguer. Son *Trompette*, son *Maréchal des logis attendant des ordres* sortent victorieusement de la banalité. Avec lui, pas de tape-à-l'œil ; aucune exagération d'ordonnance, ni de couleur. Cette sévérité fait à la fois le charme et le mérite de ses petits tableaux.

Sévère aussi et naïf un peu est l'*Intérieur d'église* de M. De Gouve. L'*Hôpital Saint-Pierre* de M. Karl Meunier nous a plu par son recueillement et sa beauté d'observation. M. Stobbaerts continue avec maestria la série de ses intérieurs d'étable. Les *Dentellières* de M. Van Snick, c'est du De Brackeleer moins le talent. Un *Intérieur* de M^{lle} De Bièvre a d'agréables petits coins. Le *Cabaret de campagne* de M. Van Gelder est d'une exactitude fervente. Quant aux intérieurs de M. Vos, ils sont, sans restriction, d'une incomparable beauté, surtout l'*Angelus à Volendam* d'une délicieuse coloration bleue et d'un silence mystique et doux.

Voulez-vous des fleurs ? Les chrysanthèmes de M^{lle} Abbema, les lilas de M. De Keghel, les pavots de M. Oldewelt, les fleurs des champs de M. Bellis sont réussis. De M. Bellis, nous avons remarqué également des fraises savoureuses, non moins savoureuses que les oranges de M. Mortelmans, ou que les cerises et les pêches de M^{lle} Dielman.

Si, qu'on excuse la transition, nous passons des fruits aux animaux, nous aurons à parler des lions pas mal belgiques de M. Heins, des minous de M. Toefaert — auxquels pour être des Ronner il ne manque que la couleur, — des vaches, comme toujours robustes, de M. Verwée, du bétail bien équilibré de M. Bernier et des pur-sang de M. Clarys. Voici ensuite les troupeaux de MM. Crabeels et Corneille Vanleemputten qui les entourent de paysages expressifs. On peut dire encore que les chiens de M. Van den Eycken sont soucieux de leur élégance et que l'*Étonnement* de M. Vandermeulen ne fera pas oublier *Le chien à la tortue* de Joseph Stevens.

Avant de poursuivre, réparons un oubli. Il faut citer, en effet, l'envoi de M. Frans Vanleemputten, où les couleurs les plus tranchantes sonnent énergiquement une plénière fanfare. *L'attente (retour de pèlerinage), Dimanche matin, Un beau jour d'octobre*, voilà les titres. *L'attente* surtout est d'une diversité de tons délectable. Les autres numéros, par contre, sont d'une disposition plus discrète et ont sous ce rapport une sorte de supériorité.

Nombreux sont, à Gand, les portraitistes et certains d'entre eux nous ont étonné. Le panneau de M. Herbo intitulé *Au saut du lit* est moins compassé que ce dont ce peintre nous gratifie d'ordinaire. Un portrait extraordinairement terne de M. Saint-Cyr reflète bien mal la physionomie de M^{me} de Nuovina. M. Maeterlinck aurait pu, sans grande difficulté, nous présenter un roi Léopold II plus exact. L'exactitude paraît être le fort de M^{lle} Thérèse Schwartz, dont les *Frères et Sœurs* manquent néanmoins de relief et ne plaisent guère par la couleur. Chez M. Besnard, le contraire se constate. J'imagine volontiers que les traits de son *Portrait de famille* sont légèrement outrés, mais comme tout s'y tient avec grâce, comme la couleur y est séduisante et adorablement dans le goût du sujet!... D'un coloris vert frotté de lumière pâle, le portrait de M^{lle} L..., par M^{lle} Roszmann, est harmonieusement exécuté. Bons portraits que ceux de M. Dagnan-Bouveret, celui du *Chevalier Hynderick*, par M^{lle} de Hem, celui d'*un vieillard*, par M. Grönvold, et celui de *Sa belle-sœur*, par M. Eoyen. Portrait très digne de *feu M. Tesch*, par le comte de Lalaing; portrait pervers de M^{lle} *Juana Romani*, par M. Roybet; portraits vigoureux, d'une mise en scène fâcheuse, par M. de la Hoesse; portrait par M. Roll de deux *Jeunes filles*, tout en liesses claires et heureuses d'être — comme le jour d'été qui les entoure; *Portrait de M. Renan*, dans la note habituelle de Bonnat, etc. La *Garden-party*, de M. Machard, est plutôt une œuvre décorative di primo cartello. Les portraits de M. A. Stevens sont presque quelconques. J'ai longuement admiré le *Portrait de M^{me} Gantreau*, par M. Courtois — tête grecque, d'expression moderne, couronnée de cheveux de bronze formant opposition avec la pâleur des chairs et la blancheur d'une robe enrubannée de rose. L'artiste a fait admirablement valoir et parler son modèle.

Les miniatures de M. Moreels sont, — et ce n'est pas peu dire — de véritables œuvres d'art. Malgré les dimensions archi-restreintes, voulues par l'artiste, c'est vivant, c'est fouillé. Rapprochez donc ces miniatures

de celles signées Marie Donnet ou Félix Carpentier ! Passant aux aquarelles, je dirai que les œuvres de MM. Stacquet, Uytterschaut et Titz, ont les qualités — ni plus, ni moins, — de leurs aînées. Les personnages de M. Pion sont bien campés. Le *Matin de Mai*, de M. Van Herrewego, n'est pas lourd. M. Vindevogel fait de l'art mondain et M. Fontan (un bordelais) se distingue, dans ses *Rochers de Flāntat*, par un coloris bizarre largement étendu.

En tant que pastels, la farouche *Jeune fille* de M. Van Andringa, la printanière jeune fille de M. Carl Nys, les types paysans de M^{lle} de Hem, *L'affût à la bécasse* de M. Hagemans, nous ont paru le plus conformes aux traditions de cet art. Je mets à part *L'Aurore dans les saules* de M. Pointelin, où l'incertitude de l'aube se glisse ingénument.

La *Ménagère* de M. Vanderstraeten est un fusain d'une ligne à la fois autoritaire et souple. La *Tête d'homme* de M. Ottevaere est une bonne sanguine. Autant les fusains de M. Ceuppens sont veloutés, autant ils manquent de fougue. *La frayeur* de M. Doudelet vaut mieux que ses peintures. Ici l'inflence de Minne est évidente. Le sujet : d'une caverne fermant un horizon de montagne, cinq femmes s'enfuient épouvantées, en regardant derrière elles. Les dessins de M^{lle} Vantilt ont une diaphanéité non banale.

Parmi les eaux-fortes originales, — la place me manque pour parler des reproductions, — j'ai retenu les admirables têtes de folles, burinées par M^{lle} Louise Danse, *l'Intérieur flamand*, de M^{lle} Mary Guillon, une *Marine*, de M. Baes, et les eaux-fortes de M. Hoins qui consolent de son mauvais tableau.

Il est temps de finir. Un coup d'œil sur la sculpture et je me tais. J'incline assez à mettre en première ligne, sous ce rapport, *l'Abondance* de M. De Rudder. Imaginez une femme aux larges flancs, aux flancs féconds, — ou plutôt la fécondité même telle que la comprenaient Rubens ou Jordaens — riant d'un rire heureux en voyant de grassouillets jumeaux s'emparer de ses seins généreux, vous aurez l'œuvre de M. De Rudder. Ce par quoi elle nous plaît, c'est précisément ce côté rubénien des formes, cette exubérance particulière de santé et de vie... *Abondance* est, à notre sens, une œuvre très personnelle et de belle lignée flamande.

Il y a de la vigueur dans le *Supplicié* de M. Victor De Haen, qui semble procéder de Lambeaux et cherche à sortir de l'enseignement reçu. L'art de MM. Dillens et Dubois se distingue toujours par sa noblesse et sa sim-

plicité ; on connaît notamment l'admirable *Femme au sac* de ce dernier. *L'Eva*, de M. Descenfans, est gracieusement curieuse ; la *Fatalité*, de M. Hip. Le Roy, a du souffle. M. Pollard (*l'Égalité*) refait Constantin Meunier. Je connaissais *l'Ecce-Homo* et *le Grison* de celui-ci, et je les ai admirés avec un nouvel enthousiasme que le *Faucheur* vint encore relever. De M. Sinding — un sculpteur danois, — le *Groupe barbare* m'a ému et je l'appellerai une palpitante tragédie de l'effort. *L'Expiation* de M. Lagaë est une page émouvante, elle aussi, disant la pénitence imposée jadis aux transgresseurs de la foi catholique. Il y a encore un superbe buste de M. Puvion de Chavannes par M. Rodin et — je finirai sur cette œuvre — une *Adolescence*, toute d'ingénuité et de grâce, de M. Gaspar, qui doit quelque chose — si peu de chose pourtant — à Rodin ou à George Minne.

ALBERT ARNAY.

NOTES.

Notre prochain n° contiendra une étude de M. Eugène Monseur sur Ernest Renan.

Des nôtres :

Auguste Vierset fait paraître en octobre, sous le titre *From Home*, un volume (*) avec dessins d'Aug. Donnay, de notes et d'impressions de voyage, dont on a pu apprécier déjà maint extrait dans divers périodiques.

En expectative : notre ami Célestin Demblon prépare une édition revue et définitive, en un volume, de ses trois plaquettes : *Contes mélancoliques*, *le Roitelet*, *Noël d'un démocrate*, augmenté des pages çà et là parues sous le titre : *Émerveillements*.

L'œuvre totale, avec une préface-manifeste, aura pour : titre *Aurora* et paraîtra bientôt à Paris.

D'autre part, les articles sur *l'Histoire de la littérature belge* qu'il publie au *Peuple* chaque dimanche, vont être reproduits par la *Revue socialiste*, et réunis ensuite en volume.

Enfin notre ami a sur le chantier un drame : *Francine Liégeois*.

(*) Prix : 2 francs, à souscrire chez l'auteur, à St-Hubert.

A paraître encore une traduction française des trois livres de vers de Stefan Georges : *Hymnen*, *Pilgerfahrten* et *Algabal*, par Paul Gérardy, et *Dit un page*, une plaquette de vers par Remy de Tylves.

Parmi les décès bruyants de ce mois, une mort a passé inaperçue, que nous saluons d'un unanime regret, celle d'Albert Aurier, qui tint bellement la critique d'art au *Mercur de France*.

Un nouveau quotidien littéraire, *le Journal*, paraît à Paris depuis quelques jours. Parmi les collaborateurs, entre autres noms connus, ceux de Maurice Barrès, Paul Adam, Paul Hervieu, Remy de Gourmont, Bernard Lazarre, Jules Renard.

Et Wallons de Wallonie, acclamons la naissance prochaine, chez nous, de l'*Express*, un grand journal du matin, qui semble appelé à aider vigoureusement, en notre Liège, au rajeunissement des idées. L'art et la littérature — les noms de plusieurs de nos amis nous en sont de sûrs garants — y seront défendus d'une âme sincère et virile.

A propos du monument Decoster.

Cueilli — oh ! avec d'innombrables délicatesses ! — dans la correspondance marollienne de la *Meuse* :

« Quoique la renommée de Decoster soit loin d'exiger un hommage aussi solennel que celui qu'on lui prépare, la maquette de Samuel a tant de grâce et de charme décoratif qu'il y aurait vraiment grand dommage à ne point en faciliter et hâter l'exécution. »

Vrai, n'est-il pas profondément regrettable que M. Samuel ait cru devoir prendre pour son œuvre un aussi malencontreux prétexte ?

Une « exécution » qui s'impose, c'est celle de ce suave correspondant !

Bienvenue aux *Blaetter für die Kunst*, qui nous arrivent de Berlin et veulent mener le bon combat dans ces mornes Allemagnes. Beaucoup de vers et de beaux vers, de MM. Stefan George, Hugo von Hoffmannstahl, Edmond Lorme et Carl Rouge. Aussi la traduction par l'auteur, de plusieurs des *Croix* de Paul Gérardy.

Et bienvenue aussi au *Drapeau*, dont le premier n° se caractérise par l'hypertrophie du manifeste. Mais c'est là indice de vitalité, n'est-ce pas, et souhaitons que l'effort pour l'Art fasse craquer bientôt l'étroit cadre du programme.

De nos collaborateurs :

A paraître :

- PIERRE LOUÏS : Astarté.
GASTON VYTALL : Vers la Mort.
STEFAN GEORGE : Algabal.
PAUL GÉRARDY : Les Barbares.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : La clarté de vie.

Viennent de paraître :

- GEORGES EEKHOUD : Cycle patibulaire.
MAX ELSKAMP : Dominical.
STEFAN GEORGE : Pilgerfahrten.
PAUL GÉRARDY : Les chansons Naïves.
ANDRÉ GIDE : Le Traité du Narcisse.
CAMILLE LEMONNIER : Dames de Volupté.
La Fin des Bourgeois.
MAURICE MAETERLINCK : Pélleas et Mélisande.
ALBERT MOCKEL : Chantefable un peu Naïve.
PIERRE-M. OLIN : Légendes puérides.
HENRI DE RÉGNIER : Tel qu'en songe.
FERNAND SEVERIN : Le Don d'enfance.
ÉMILE VERHAEREN : Les Apparus dans mes chemins.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : Les Cygnes.

Tous ces ouvrages sont en vente, avec 10 % de réduction, à la librairie ÉDOUARD GNUSE, rue Pont-d'Ile, 51, Liège.

PARAISSENT

à Berlin et à Vienne

BLAETTER FÜR DIE KUNST

Périodique de littérature et d'art

Rédacteur : M. KARL AUGUST.

Lire

LE DRAPÉAU

Revue Littéraire & Artistique

DES JEUNES CATHOLIQUES

Bureaux, 2, rue Guinard, Gand

Abonnement, 4 francs par an.

REVUES RECOMMANDÉES

La Revue Blanche. { Rue des Martyrs, 19, Paris.
 { Rue de l'Ouest, 74, Liège.

La Jeune Belgique. Rue Potagère, 64, Bruxelles.

Mouvement littéraire, rue des Minimes, 13, Bruxelles.

L'Art moderne. Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

Le Magasin littéraire. Rue Haut-Port, 54, Gand.

Le Réveil. Marché aux Grains, 7, Gand.

La Flume. Boulevard Arago, 39, Paris.

Le Mercure de France. Rue de l'Echaudé St-Germain, 16, Paris.

L'Ermitage. Rue de Varenne, 26, Paris.

Chimère. Boulevard Renouvier, 4, Montpellier.

L'En Dehors. 12, rue Bochart-de-Saron, Paris.

LES ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

MENSUELS

Passage Nollet, 12, Paris

Un an : 7 francs.

Des Presses de H. Vaillant-Carmanne,
rue St-Adalbert, 8, Liège.

FLORÉAL

REVUE MENSUELLE DE
LITTÉRATURE ET D'ART

OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE.

1^{re} Année, Nos 10-11-12.

1892.

SOMMAIRE

Au lecteur	FLORÉAL.
Un poète chante	Fernand SEVERIN.
Dans la nuit	Germaine FRANCK.
La misère des hommes	Aug. DONNAY.
Chanson d'hiver. — Minuit.	Emile VERHAEREN.
L'étape	Albert ARNAY.
De la petite promenade avec Asmodée	Ch. DELCHEVALERIE.
Dires d'automne	Georges SAINT-MLEUX.
Pages	Edmond RASSENFOSSE.
Soirs	Lucien DE BUSSCHER.
Le voyage de la Reine :	Geo MAUVÈRE.
Anne et Joël.	Léon PASCHAL.
Les soirs moroses	Richard LEDENT.
Adolphe Retté	Albert MÖCKEL.
Fleurs moroses	Edmond GLESENER.
Le Samourai	Aug. VIERSET.
La joie d'Alyse.	Paul GÉRARDY.

Notes. — Table des Matières.

Ce numéro triple : Un franc.

FLORÉAL

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant à la fin de chaque mois en une livraison de 16 à 24 pages.

Directeur-Rédacteur en chef : PAUL GÉRARDY.

Bureaux : Rue St-Remy, 22, Liège.

ABONNEMENT : Pour la BELGIQUE, 5 fr. l'an

UNION POSTALE : 6 fr.

Sur papier de luxe : 20 fr.

N. B. *La revue ne publie que de l'inédit.*

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

7^e et dernière année.

Directeurs : Albert MOCKEL, P.-M. OLIN, Henri DE RÉGNIER.

Bureaux : Rue St-Adalbert, 8, Liège.

Un an : 5 fr. — Etranger : frs. 6,50.



AU LECTEUR.

Floréal touche à la fin de sa première année. Les quelques mois écoulés furent pour nous la période d'essai. Nos désirs un peu vagues se sont faits plus nets et nous espérons les affirmer d'une manière précise.

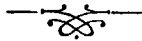
A nous connaître, à discuter ensemble, l'idée a mûri, qui depuis longtemps germait parmi nous. Nous voulons, sans drapeau, sans félibrige, résumer en nous le passé d'une race. Nous voulons, dans l'art universel, glorifier l'âme wallonne; nous tâchons à grouper, sur ce coin de terre où nous sommes, ceux qui sentent et qui pensent selon l'âme commune. Ce sera, cette œuvre collective, notre hommage à la vieille terre héroïque dont nous sommes pétris, dont nous dirons l'âme subtile et profonde. Nous tâchons à écrire les Fartes de Wallonie.

Car notre projet ne se limite pas au présent. Une histoire émouvante et prestigieuse git aux pénombre des vieux siècles; tout un art inconnu, original et pur va cesser de dormir son sommeil miraculeux. Nous essayerons ainsi d'unir l'âme de notre époque avec celle des ancêtres qui vivent encore en nous.

Floréal désormais sera bi-mensuel, l'une des deux livraisons du mois — de seize pages chacune — contiendra la reproduction d'une œuvre choisie du vieil art mosan, peinture, sculpture, architecture, orfèvrerie, ou tel dessin original d'un wallon d'aujourd'hui. — L'autre fascicule portera au lecteur l'adaptation littéraire d'une légende, de quelque suggestive tradition, tel savoureux Noël imprégné de jadis. Ces choses du passé, une brève note de l'un d'entre nous les commentera.

Tout ceci sans qu'un préjudice en naisse pour le tempérament de personne : *il n'y aura pas de formule wallonne*, il y aura parmi les autres quelques wallons qui se diront simplement. Inutile aussi de dire que nos invités seront parmi nous aussi à l'aise que par le passé ; dans *Floréal, revue d'art*, il y aura un petit coin pour la race.

FLORÉAL.





UN POÈTE CHANTE :

*“ Naguère, j'étais autre... Une étrange beauté,
Un charme où la candeur se mêle à la fierté,
Ornait et défendait comme une claire armure
Mes vingt ans, qu'appelaient la vie et l'aventure.
Comblé dès mon berceau des fiers présents du sort,
J'entrais dans l'avenir d'un cœur joyeux et fort,
Et je ne sais quelle âpre et folle confiance
Jetais vers les dangers cette orageuse enfance.*

*O gloire, où retrouver ce que tu m'as ôté?
J'ai de tous ces trésors payé ta royauté!
Ceint d'un éternel deuil, couronné d'améthystes,
Le passé de ma joie errant dans mes yeux tristes,
Revêtu de ma pourpre ainsi que d'un linceul,
Je descends, pas à pas, aux lieux où l'on est seul...
Seul? Assiégé, plutôt, d'ombres multipliées!
Car, revêtant pour moi les formes oubliées
Qui visitaient parfois mes sommeils enfantins,
Echappés, désormais, de ces limbes lointains
Où savait les chercher ma jeune fantaisie,
Mes rêves familiers sont entrés dans ma vie...
Horreur! j'ai désappris de parler aux vivants!
Et déjà, dans les beaux parterres décevants
Où m'ont emprisonné ces fantômes sans nombre,
Moi-même, je le sens, je ne suis plus qu'une ombre...
O mort, que tardes-tu? Je n'attends plus que toi.
Je m'en irai, bientôt, escorté, comme un roi,
De la foule adorable et vaine de mes songes,
Mais emportant aussi, parmi ces beaux mensonges
Où mon aveugle cœur s'est trop longtemps complu,
Le grand, le seul regret de n'avoir pas vécu! ”*

FERNAND SEVERIN.





DANS LA NUIT.

Un sentier sorti des masses d'ombre monte dans l'indécision des brouillards d'opale, vers un but d'aurore divinisée... Il va naïf par l'indulgente accalmie des choses, comme tout baigné de jeunesse primitive, se perdre vers la lumière présente; et sa perspective feuillue semble entrer toute dans le ciel où se diffuse un rêve d'étoiles.

Par le chemin vague qu'amollit la rosée, des fleurs devinées frôlent au passage comme de blanches caresses. Et sous le ciel de songe, rien de visible, rien que par delà la venelle, un verger en pente douce et de vieux arbres maternels qui généreusement tendent de leurs membres penchés, toute une floraison nuptiale en massifs bouquets parfumés qu'argente la pâle clarté de la lune.

Oh! ces fleurs de rédemption, dans le silence réparateur et le mystère des brumes lactées, ces fleurs sont bienfaitantes comme une fraîcheur de neige qui lentement m'envelopperait le cœur.

Car elles voilent, toutes ces corolles, un peu de la clarté qui délivre, lumière naguère surgie des souffrances pieuses : elles sont de pures paupières chastement baissées sur les feux contenus de la Joie surnaturelle.

GERMAINE FRANCK.





LA MISÈRE DES HOMMES.

Dans l'espace se mouvait la masse de la Terre, et cependant, dans l'immensité, dans l'effrayant chaos des mondes qui l'environnent, ce n'était qu'un point imperceptible. L'immensité pleine des bruits que les oreilles humaines n'entendent pas, s'étendait, ajoutant l'espace à l'espace, l'étendue aux étendues. Et rien, rien, ne limitait l'épouvante de cet infini.

Et la terre décrivait son orbite dans l'immensité, emportant, à ses flancs ravines par la succession des temps, la misère de l'homme, la triste misère de l'homme, l'homme et sa pauvreté native, la navrante et la faible compréhension qu'il a de ce qu'il doit devenir, et qui actuellement suffit à faire sa détresse.

Et, de toute la surface de la terre infime, des plaintes s'élevaient; des bras se dressaient suppliant, des yeux imploraient en une fixité de souffrance.

“ Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous ! „ Et les mains jointes se crispaient plus immobiles, tant la prière était ardente.

Alors Dieu, en sa bonté, dit à la mort, à l'ange de paix et de lumière :

“ Va vers ceux-là qui crient et qui gémissent, parce qu'ils ne comprennent pas encore, et sois compatissante à leur détresse. „

— L'ange aux ailes silencieuses alla vers la terre.

Mais alors les hommes épouvantés de l'immense douceur de son regard — de ce regard qui lui aussi disait ce qu'ils ne pouvaient concevoir — clamèrent plus fort, et leurs bras se tordirent, et leurs mains jointes d'angoisse supplièrent pour que celle-là, qui cependant venait vers eux compatissante et bonne, s'en allât.

—————
AUG. DONNAY.



CHANSON D'HIVER.

*Le linge blanc
Qui sèche au vent
Au dos des haies
Au flanc des dunes,
Semble les plaies
Du clair de lune.*

*C'est le voile des mariées,
Ce sont les langes des enfants.*

*La lune est en parure blanche,
Comme une vierge, le dimanche.*

— Pauvre voile des mariées!

*La lune est un jouet de verre,
Sur une nappe d'étagère.*

— Pauvre lange des enfants!

*Car voici que le minuit sonne,
Et par les champs, il n'est personne,
Sinon l'exsangue linge blanc
Pour qui sonne l'enterrement.*





MINUIT.

*Au vaste et nocturne frisson
Décembre incruste une âme ardente :
L'air vide et froid est dans l'attente
De ce qui vient de l'horizon.*

*La plaine intensément s'éclaire ;
De vieux arbres, pâles de gel,
Dressent un calme essentiel
Sur les miroirs d'un lac perlaire.*

*Tout cri et tout appel s'éteint
Par le lucide et blanc lointain,
Où le vent tait sa violence.*

*Quand tout à coup se darde aux cieux,
Le minuit d'or ouvrant ses yeux
Dans le visage du silence.*

ÉMILE VERHAEREN.





ETAPE (1).

Raymond partit pour Dormael le dimanche suivant. C'était un beau jour d'octobre, attardant aux confins des horizons ses molles brumes argentines frôlées d'or pâle par le soleil déjà moins chaud. Sans cesse renouvelé, le paysage prenait des airs exquis de rêve enfant ou d'enfance mourante et Raymond ne se lassait pas d'en admirer, à travers la vitre du wagon, la troublante et incertaine beauté. Pourtant sa pensée était ailleurs; elle fuyait, plus prompte que le train, vers le village — s'éveillant à cette heure au seuil du silencieux Limbourg — où il avait vécu, tant d'inoubliables tant d'à jamais défuntes années. Comme il le revoyait! comme il le revoyait! Eloigné par de mesquines rivalités familiales, combien chèrement il l'évoquait — depuis des jours, depuis des jours! Mais, cette fois, ce n'étaient pas les vastes plaines bordées à l'abandon de mélancoliques saulaies, ni les vergers aux beaux fruits mûrs, ni les grandes routes paisibles piétinées par le pas lent des troupeaux de vaches, ni le vieux cabaret flamand où les notables se réunissent pour jouer d'interminables parties de cartes, ce n'était pas cela que sa mémoire rappelait. C'était une modeste maison, placée au croisement de deux routes, une petite maison avec des volets verts — d'un vert printanier — avec d'étroits rideaux, ecclésiastiquement plissés au carreau inférieur, derrière lesquels, sans doute, une rêveuse jeune fille regardait distraitement au loin. Que ferait donc la douce

(1) D'un roman oublié.

aimée lorsqu'elle le reverrait, après deux longues années d'absence, barbu pas mal — lui l'imberbe de jadis — maigri aussi et de beaucoup grandi. Le savait-il ? le savait-il ! Certes, oui ! Elle lui sourirait comme alors, mieux qu'alors même. Il sentirait palpiter sa jolie main dans sa main tremblante et il lui dirait... Ah ! cela il le savait également. Ce ne seraient pas des phrases allongées et mielleuses comme en débitent les gandins de la capitale, dont la prétentieuse société lui pesait si souvent, mais de simples bonnes phrases où vibrerait son cœur, où frémirait son âme. Pour sûr, il savait que dire à sa Suzanne ; il le savait du premier au dernier mot — ce dernier mot qu'il prononcerait plus bas en plongeant dans ses beaux yeux languides, tandis qu'elle rougirait un peu, fortement ou pas du tout. Mais alors quelle serait sa réponse ? Comment accueillerait-elle l'aveu qu'il répétait avec ferveur aux échos mornes de son moi ? Rien que par un silence, peut-être, par quelque " je ne puis „ cruel — comme sa cousine Christine avait invariablement répondu à l'ami Paul, le cher compaïng parti trop tôt à cause d'elle ?... Oh ! non. Pourquoi Suzanne resterait-elle silencieuse ? pourquoi ne lui dirait-elle pas qu'elle aussi attendait cette heure promise, qu'elle aussi y avait pensé pendant les mois obscurs d'impitoyable séparation ? Oui, pourquoi ne répondrait-elle point par un aveu pareil à son aveu à lui ?

Pourtant, plus il approchait et plus le doute, le mauvais doute, l'oppressait. Le paysage, à chaque étape, s'enrichissait de gloires neuves et le paysage lui semblait indécis à la façon d'un jour crépusculaire d'hiver. Mille pensées l'agitaient sans qu'il parvint, un bref instant, à les fixer. Tantôt, il se sentait joyeux comme un enfant affolé de grand air, lorsque la cloche libératrice des vacances a sonné l'abandon des froids dortoirs, et la minute d'après toute la tristesse d'une matinée funèbre, sous la pluie tenace, s'infiltrait goutte

à goutte en son maussade cœur. Bientôt même il n'osa plus croire aux choses qui lui paraissaient lors de son départ si évidemment prédestinées; il en arriva vite à ne plus savoir reconquérir sa confiance première quand d'aventure elle le relançait — à la vue plus nette de quelque séduisante villa ouvrant au bord de la voie ses jardins bien taillés ou d'un carré de pays spécialement adorné par la très artiste nature. Les sites succédaient aux sites sans plus rien lui dire, sans qu'il trouva d'éloge à leur attribuer. Dans un coin du coupé, une jeune femme brune babillait avec son enfant non moins brun et non moins bavard qu'elle. Raymond écoutait parfois leurs naïves confidences; l'enfant lui souriait, l'interrogeant du regard, comme s'il eut deviné le fond chagrin de sa pensée, et il ne se sentait pas la force de sourire à son tour! Au reste, songea-t-il brusquement, pourquoi sourire lorsqu'on ne sait si on en a le droit, si l'on ne s'étrange pas ainsi de soi-même, si l'on ne trahit pas sa propre destinée. Cette idée finit par le dominer; il la tourna, la retourna encore, se plaisant, à son insu, à augmenter sa souffrance. Étrange état d'esprit! Mais tel avait toujours été son lot; ses bonheurs expiraient au moment même de leur venue, parce qu'il lui manquait le don suprême de les animer, la faculté incomparable de se les avérer...

Léau! Léau! clama le garde. Ce cri tira Raymond de ses noires cogitations. Sans enthousiasme, presque sans plaisir, il se disposa à descendre. En saluant la voyageuse, il ne put retenir au fond de lui une admirative exclamation. Non seulement elle avait un air d'extraordinaire distinction, mais elle était belle, vraiment belle. Ebloui, il se retourna pour la mieux voir — et vers l'enfant, toujours sourieur, son sourire rajeuni s'essora — puis il attendit, sur le quai, pour la revoir encore, que le train se fut remis en marche. " Elle a de bien beaux yeux, se dit-il, sa voix était douce comme parfum de fraises mûres, j'aurais dû lui parler... „ Cette

réflexion acheva de changer la couleur de ses idées. Il songea à ce que l'inconnue aurait répondu, si, par exemple, il lui avait dit " moi, je retourne au pays après deux ans d'absence. „ — La moitié de la route, déserte à cette heure, il la passa à imaginer ce qu'eut été cette conversation avec la belle voyageuse — oubliant ainsi de se confier à la joie du retour, à ce frisson fait de surprise heureuse qui s'élançait auroralement dans notre âme lorsque les tristes brumes de la nostalgie s'enfuient honteuses au soleil promis. Il enlaçait des demandes, des réponses, tout à la singulière séduction de ce babillage désormais impossible, lorsqu'une phrase prêtée à son interlocutrice — " je ne sais comment certaines gens peuvent vivre seuls, sans foyer, sans enfants „ — le rejeta vers sa mélancolie. Celle-ci, à vrai dire, ne l'avait pas quitté. Elle se masquait au fond de lui sous de vains prétextes, toute disposée à frapper par après un plus terrible coup...

En lisant ceci, d'aucuns objecteront probablement que Raymond devait n'être pas très épris. Un véritable amant, moduleront les bonnes âmes, ne s'écarte pas ainsi de " l'objet de ses vœux. „ Depuis les plus anciennes cours d'amour cela serait à peine discutable, s'il n'y avait ici quelque chose d'autre que les bonnes âmes ne pourraient point soupçonner. Raymond subissait au dedans de lui la tyrannie consolante d'une sorte de spéciale obsession. Esseulé dans la capitale, où le retenaient ses occupations administratives, il avait senti croître son natif besoin d'affection — besoin qui devint particulièrement impérieux lorsque, pour ne pas désavouer les siens, il se vit empêché de retourner à Dormael les dimanches. Jamais d'ailleurs, il ne s'était ouvert à Suzanne. Leurs rapports n'avaient pas dépassé ce qu'une camaraderie d'enfance autorise et suscite; mais il la désirait sienne du plus fort de lui-même, il y songeait à chaque pas qu'il faisait sur les boulevards illuminés des soirs de juin, et cette

préoccupation le hantait à tel point qu'un rien, un signe vague, une ressemblance imperceptible remarquée au hasard chez l'une ou l'autre promeneuse le laissait profondément rêveur. Il voyait là comme une émanation de la chère attendue. Il lui semblait qu'elle même se manifestait dans ces passantes toujours jolies et, lorsque cette idée s'offrait à lui, il ne se lassait pas de suivre celle qui l'avait inconsciemment provoquée. Après quelques minutes de ce suivage, ses yeux ne voyaient plus chez l'inconnue que le seul trait lui rappelant la bien voulue; son imagination, toujours prompte et toujours exclusive, lui persuadait vite que rien n'existait, à part ce grain de beauté dans le cou, ce frisottis de cheveux sur la nuque ou ce balancement harmonieux et las à peine de la démarche lente. De là à monologuer quelque conversation conforme à son état psychique, à murmurer ce qu'il aurait dit si Suzanne en personne avait été auprès de lui, à forger les réponses qu'il aurait préféré entendre de sa bouche, y a-t-il vraiment si loin? Nous ne le pensons pas. Cette fois encore, les choses s'étaient ainsi passées. Les yeux de la belle voyageuse brillaient si semblables aux yeux profonds de l'aimée! Et la conversation où Raymond se plaisait était simplement celle qu'il désirait bientôt avoir avec Suzanne : son esprit se bornait à réfléchir les rayons et les ombres de son âme impatiente.

Songeant, songeant, Raymond déboucha à un carrefour, dont deux branches conduisaient chez les Billen. Quel chemin suivre, hésita-t-il?... S'il s'était écouté, il aurait certainement pris la route directe; mais il traversait — le lecteur le sait déjà — un de ces moments bizarres où l'on éprouve le besoin inavoué de se faire peur à soi-même et il opta pour la route la plus longue, pour celle qui lui permettrait d'arriver sans passer sous les fenêtres ou plutôt de s'en retourner comme il était venu, si, par malheur, le cœur lui manquait. En réalité, on l'eut assez embarrassé en lui demandant la

raison de ses craintes. Ne connaissait-il les Billen presque intimement et Suzanne n'avait-elle été pendant des ans sa petite amie ? Oui, seulement Suzanne avait, depuis lors, habité Paris ; et si Raymond pouvait se dire que la vie de Bruxelles ne l'avait pas changé, s'il était sûr de revenir au pays avec son âme — intacte — d'autrefois, il craignait que Suzanne n'eût subi l'influence de la grande ville. Au bon moment pourtant, la force ou la chance lui échut d'écartier cette appréhension et résolument il fit jouer le timbre dont le bouton brillait dans un coin de la porte.

La grosse Triene vint ouvrir et partit à sa vue d'une bruyante exclamation où les mots " et sans rien dire ! et sans rien dire ! „ faisaient les plus grands frais. Triene ouvrit la porte du salon, invita gauchement le visiteur à entrer et s'élança dans l'escalier en répétant à l'adresse de ses maîtres ses phrases étonnées et exubérantes.

Pendant ce temps, Raymond buvait littéralement des yeux cette pièce, qu'il connaissait si bien, où chaque chose avait gardé — oh ! religieusement — sa place habituelle. C'étaient toujours les mêmes meubles empire, d'une coupe gauchement belle, esthétiquement gauche. Entre tous, ce style le requérait, à cause de sa grandeur harmonieuse, rappelant les immortelles œuvres grecques et l'héroïsme des temps napoléoniens — ces temps où il lui peinait parfois de n'avoir pas vécu. Comme il faisait ce rapprochement, ses idées subirent une nouvelle saute. Arcole, Austerlitz, les Pyramides lui revinrent à la mémoire et s'y ancrèrent. Eh ! quoi, murmura-t-il soudain, je puis regretter de n'avoir pas été un de ces soldats qui sortaient de la bataille la tête haute, avec un mérite de plus sur lequel l'implacable empereur croyait devoir abaisser ses froids regards, et je n'oserais avouer à Suzanne que je l'aime ? Du coup il se sentit raffermi, mais cela ne valut guère mieux. Le souci de ne plus faiblir le tyrannisa aussitôt au point de lui faire oublier ce qu'il avait lon-

guement préparé. Dix heures sonnèrent au cadran de bronze de la pendule, au-dessus de laquelle une Victoire, au profil athénien, couronnait un héros de type plutôt romain. Suzanne entra.

Elle portait une robe de cachemire saumon, serrée à la taille par une ceinture véronèse. Physiquement, elle ne faussait en rien le souvenir que Raymond gardait d'elle. Son visage avait toujours le même air exotique, japonais un peu, le même charme d'enfant. Sa peau avait conservé son beau reflet d'ambre jaune ou d'or mat, les mêmes rosoyances fondaient en reflets de pêche sur ses joues plutôt maigres, ses yeux éperdaient comme autrefois leur lumière rêveusement foncée et autour de sa bouche, sur ses lèvres vivres, le même printanier sourire ondulait. A peine avait-elle grandi, mais il sembla à Raymond que ses mains étaient devenues plus blanches, plus aristocratiquement longues.

Vous, Raymond, fit Suzanne, et sans rien dire, comme s'étonne notre bonne Triene, et de si grand matin ! Vrai, je suis heureuse de vous revoir...

Elle tendit à l'arrivant sa belle main au poignet souple. Deux minutes plus tôt, Raymond n'osait plus espérer ce bonheur et maintenant l'émotion folle l'empêchait d'en jouir. " Faut-il vous dire, murmura-t-il, que moi aussi je suis heureux... „ Il allait poursuivre sur ce ton quand, brusquement, il se rappela n'avoir pas décidé de commencer ainsi et il crut prudent de ne point continuer de la sorte. Malheureusement, le moyen lui manqua de se rattraper ; la phrase tomba, sans faire mauvais effet pourtant.

" Veuillez bien excuser maman, elle ne pourra descendre que dans quelques minutes, reprit Suzanne. Puis, après une pause, " qu'est-ce qui vous amène à l'improviste, fit-elle, aimable ; aucun des vôtres n'est malade, n'est-ce pas ?

" Non, Suzanne, personne des miens n'est malade, mais il me hâtait de revoir les lieux où s'est passée mon enfance, où

j'ai vécu ma meilleure jeunesse. Ce désir s'avive lorsque, comme moi, on est seul dans le tumulte d'une grande ville. „

“ Seul?... Vous vous serez bien créé quelques relations, je présume. Le contraire m'étonnerait. „

“ Hélas! pensa Raymond, c'est donc qu'elle s'en est créé là-bas, m'oubliant peut-être, moi qui ne pensais qu'à elle! Pourtant, Suzanne, répondit-il, il n'en est pas ainsi. Je n'ai trouvé à Bruxelles personne à qui me confier. Ce monde là m'effraie, je le sens loin de moi. Sans doute est-ce moi qui ai tort; il faut prendre la vie comme elle vient, formule la Sagesse. Ah! que souvent cela est difficile! Ces gens ont en eux trop d'égoïsme — de raillerie allait-il ajouter, si la crainte de paraître ridicule ne l'avait baillonné. Et vous, comment vous êtes-vous trouvée de Paris? dit-il à brûle-pourpoint, pour échapper à lui-même. „

— “ Mon Dieu! ni bien, ni mal. Les vingt premiers jours, cela me plaisait. C'était neuf, c'était grand, c'était beau et plein de tumulte, comme vous dites. Les heures se passaient sans que je m'en aperçusse — ce qui pouvait séduire une petite paysanne telle que moi. Puis après... après j'ai songé, non sans mélancolie, à mon tranquille village où l'on vit moins vite, mais où l'on jouit mieux de son bonheur. Ainsi, à la Noël dernière, j'ai longuement pleuré en songeant que les miens se réuniraient le soir autour de la table familiale, couverte de choses douces, pour fêter le consolant anniversaire et causer de l'absente... ”

Suzanne s'arrêta un moment, puis elle parla, parla, comme prise, elle aussi, d'un besoin de mouvement. Elle parla de Paris, de ses fêtes, de ses foules, de la joie de vivre frisonnant dans l'air, de tout et de rien, avec cette extraordinaire facilité d'élocution par où elle se distinguait. On eut cru sans peine qu'un peu de l'éloquence de son père — dont les brillants plaidoyers sont encore cités à la Cour de Liège — se perpétuait en elle sous un tour plus intime, plus féminin.

Raymond l'écoutait, tel qu'il eut écouté la plus divine des musiques. Parfois le sens des mots lui échappait, leur harmonie seule caressant doucement sa pensée; à d'autres moments, il songeait combien Suzanne réalisait l'idéal entrevu par ses rêves. " Ah! soupirait-il, à part lui, l'avoir auprès de soi les soirs d'hiver, sentir sa chère présence autour de soi, son doux regard glisser en soi, tandis que câlinante elle verserait le thé et que le feu pétillerait dans le foyer ouvert. „ Mais, si Suzanne employait quelque terme d'argot (en vérité, n'était-ce fatal, après deux ans de Paris?), Raymond se croyait le plus malheureux des hommes. " Comme elle a changé, réfléchissait-il tristement; et si elle parle ainsi, n'est-ce pas que ses idées se sont modifiées pendant cette maudite absence? „ Une fois de plus, il faisait en cette circonstance l'impossible pour se torturer cruellement lui-même.

" Et cela ne vous a pas semblé drôle de revenir ici, exhalait-il, quand Suzanne eut fini ?

" Drôle?... Non, vraiment. Tout au plus ai-je eu quelque peine à me réhabituer au grand calme qui m'entoure à présent. D'ailleurs tant de choses avaient changé à Dormael depuis mon départ !

" C'est vrai, s'écria Raymond un peu trop vivement; Cécile et Laure sont mariées.

" Et Marthe est mère.

" Oui, fut la réplique presque mélancolique; elle est, paraît-il, plus heureuse que sa sœur ?

" En effet, la pauvre Cécile a bien des raisons de se plaindre. Cela arrive souvent. On se marie parce qu'on a vingt-deux ans, qu'à vingt-cinq la légendaire armoire se refermerait sur vous. Ensuite...

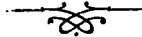
Raymond tressaillit. Cette phrase lui semblait une fin de non recevoir. Une plaisanterie cependant lui vint aux lèvres et il eut la faveur de ne pas la réfréner.

“ Vous parlez comme une vieille fille, Mademoiselle Suzanne et l'on croirait... que vous n'avez jamais songé à vous marier.

“ Voilà qui vous trompe. Je sais trop que le mariage seul donne à la femme les droits lui revenant, sinon le véritable bonheur. Mais se marier est chose grave et, pour ma part, je ne donnerais ma main qu'à quelqu'un que j'aurais pu éprouver, dont les pensées et les goûts seraient le plus complètement possible pareils aux miens. Je voudrais connaître mon futur mari au point de toujours savoir, quand je lui parlerais, la réponse qui sortirait de sa bouche. Je disais cela un jour à Cécile... elle s'en raila en trouvant que le mariage ainsi compris manquerait d'imprévu, de poésie. Que c'est bien elle ! La véritable poésie dans ce cas là, c'est la confiance, c'est de pouvoir se dire : celui que j'ai choisi, je l'aime, je sais que je l'aime, que je l'aimerai toujours, que nous ne pourrons jamais cesser de nous aimer, car jamais nous ne cesserons de nous comprendre. Voilà ce que je crois. J'ai, il est vrai, toujours été en désaccord avec Cécile sur bien des points. Elle a eu une éducation si différente de la mienne ! Laisée libre, elle a fait des joueurs de lyre ses compagnons habituels, tandis que j'ai été tenue par mon père en de plus sévères sociétés.

“ Et vous avez raison Suzanne, moi-même je crois... „ Raymond, après ces mots, allait placer la première des phrases qui le titillait, entraîné par les confidences naïves et franches de la jeune fille, il allait se déclarer à son tour, lorsque, sur le pas de la porte, Madame Billen, en robe noire surgit...

ALBERT ARNAY.





DE LA PETITE PROMENADE AVEC ASMODÉE.

I.

AMOUR PLATONIQUE.

Une chambre de repos, décor somptueux et sobre. Devant un lit royal, un homme — physionomie fine, énergique et loyale, peut être un peu railleuse — à présent très pieusement agenouillé dans cette pose ravie en soi des purs Archanges, dans les annonces des primitifs.

Et, sa tête au dessus d'une brasillante cassolette, sa cervelle, ô suave matière à parfums! lentement grésille et fume, encens bleu, volutes pâles qui montent, montent comme un rêve vers le profil adorable d'une Yseult hiératiquement dressée, sur le lit.

Pâle, le type anglais, blanche dans un peplum qui la drape chastement; les yeux baissés, et leurs longs cils. Et sentimentalement ses longs doigts fins effeuillent les lents, les mélancoliques pétales d'une marguerite. Chaque fois qu'un pétale tombe dans le brasier, le feu s'y éteint là, et cela fait une place morte.

Poses rigides.

II.

MATINÉE D'UN AUTEUR.

Le jeune écrivain s'est levé, ce matin, le corps tout veule d'une nuit lourde, et l'âme grise. Toilette paresseuse, et le déjeuner morne. Il passe maintenant en sa chambre de travail, et dans un vaste fauteuil commodément s'installe.

Matin sans enthousiasme décidément. La correspondance n'a pas donné, les deux revues arrivées citent à peine son poème; et nul bouquin : rien qui le mette en train.

Cervelle vide. Ce sont ces discussions d'hier aussi; encore une fois toute son esthétique chavirée! Et comment s'y retrouver, maintenant... Puis cette heure mauvaise avec Marguerite, cette heure dont vibre encore le désarroi...

Il faudrait travailler, cependant. Mais sa main si pesante fait son vouloir sceptique. Dans la mare trouble de son intellect, des larves s'émeuvent, douloureuses et ridicules, ses ternes projets vides. Non, rien à faire, car la nausée déjà le prend à l'idée de brasser ce limon fade.

— L'étude? S'agripper, cervelle de proie, sur un texte? Certes, ces étrangers, c'est joie d'avare, ensuite, de se les être assimilés, mais d'ici là, ce qu'ils m'émeuvent peu! Vrai, c'est bien ardu pour ce que ça rapporte.

Le corps floche, et l'âme comme détremnée d'un brouillard d'octobre; barré d'un gros égoïsme maus-

sade, le voici qui se lève, — avisant sur une étagère le rayon où s'alignent plaquettes et périodiques, il en saisit un paquet, puis, s'allongeant à souhait sur le divan, il s'arrange une pose molle, et se relit.

III.

MYSTICITÉ.

C'est, sous une dalle de cristal comme une eau pétrée, la nudité sans vie d'une jeune fille. Dans ses cheveux éteints, la tête réginale est à présent camuse et verte; une onde vitreuse stagne aux orbites où jadis s'irisait un songe. Les membres fuselés sont d'un mol ivoire et moites des sueurs mortelles; parmi les chairs miraculeuses que voici talées et bleues, des gonflements comme un remous font palpiter les seins de la vie aveugle des vieux vers : ils ont ouvert le ventre chaste, et leur fête qui grouille déborde et s'épand au val mystérieux de l'aïne.

Mais de l'hiatus flétri du sexe, le prestige peu à peu se dresse et grandit d'une subtile rose inconnue, d'une rose mystique et sentimentale, lente corolle ingénue qui d'instant en instant déroule ses longs pétales vierges, pour épanouir plus haut dans l'heure éternelle sa noblesse d'éphémère, comme une âme stérile.

CHARLES DELCHEVALERIE.





DIRES D'AUTOMNE.

Le monotone ennui de vivre est en chemin.

LÉON DIERX.

I.

*Mon Amour est bien loin, oh ! très loin,
là-bas, au bord de la Mer qui chante,
oh ! si loin !
parmi les vagues blanches qui chantent,
mon Amour est bien loin.*

*Mon Cœur est triste, mon cœur est seul,
le Vent souffle de la tristesse,
mon Cœur est lourd comme un Cercueil,
les Printemps déflouris jamais plus ne renaissent,
la Mer clame sans fin sa stérile détresse,
et le Vent du large et des claquements froids de linceul,
mon Cœur est lourd comme un Cercueil.*

*Mon Ame est vide, mes yeux sont las,
j'écoute gémir le tournoiment blanc des Mouettes ;
mon Amour ne refleurira pas,
et bien éteintes sont les anciennes Fêtes ;
les sinistres Goëlands claironnent la tempête,
le flot sonne sur les galets un bien terrible Glas :
Mon Amour ne refleurira pas.*

*Mon Amour est bien loin, oh ! très loin,
là-bas, au bord de la Mer qui pleure,
oh ! si loin !
parmi les vagues vertes qui pleurent,
mon Amour est bien loin.*

II.

*La Fleur de deuil au parfum cruel
pousse dans mon cœur de tenaces racines,
jusqu'au fond de mon cœur en ruines,
son deuil épanoui de parfum cruel :*

*Terrain propice aux farouches floraisons,
où, déflouris, les Espoirs s'entassent,
tous les espoirs jadis des jeunes Saisons ;
et sur les débris le vent glacial passe,
large épardant le Deuil, le deuil du parfum cruel.*

*Autrefois, la chanson des Roses
de son rythme gai m'a grisé :
— le jardin rose s'est fermé.
Lassitude de vieilles choses,
et banalité des éternelles roses !...
— Le jardin qui chante s'est fermé.*

*Sous la monotonie implacable des mêmes ciels,
la Fleur de deuil épanouit son parfum cruel.*

GEORGES SAINT-MLEUX.





PAGES.

I

Ma dame blanche de la montagne dont la caudide et frêle blancheur illumine mes yeux et mon âme, vers la prière et la douceur hiératique de votre regard, j'élève les mains, et je viens suspendre mon âme à vous, à votre garde, dame blanche de la montagne.

Gardez mon âme, dame blanche de la montagne de mes rêves, gardez mon âme pendant que mon corps s'en ira peiner dans les chemins arides des plaines brûlantes. Gardez mon âme, et mon rêve, et mon amour. Je vais aller cheminer là-bas, dans la plaine ensoleillée, où l'on dit que les méchants livrent des guerres sanglantes.

De l'ombre si douce dans sa si calme pureté, ma dame, suivez-moi de vos doux yeux limpides, pour que je sente la sérénité de votre regard quand je serai loin parmi la vie. Je joindrai les mains durant la route mauvaise, je croirai que vous êtes devant mon front, et je vous regarderai sans cesse, bien pieusement, vers les cieux.

Quand sur le soir, au bord de la male route, fatigué, je m'assiérai; la tristesse et peut-être la désespérance au front, que j'entende votre voix chanter la consolation et l'espoir. Quand mes membres trembleront sous moi, que s'étende sur moi un coin de votre manteau; parce que je suis pauvre de courage et de foi, et que votre amour, douce dame, épuise mon sang et ma poitrine.

Si vous m'acceptez, sans entendre le tumulte qui se fera autour de moi, ni les rêves moqueurs, ni les appels des

combats, loin du philtre des enchanteresses, j'irai, sous votre garde, ô blanche dame, suivant ma route de par la vie, tant et tant que j'advienne à des chemins plus doux, de nouveau aux calmes et purs sentiers de votre montagne, cette montagne de mes rêves, où j'accroche à vous, douce dame de mon amour, et mon âme, et mon cœur, et mes rêves, tandis que je vais partir, — partir !

II.

Un rêve étrange m'est venu. Mon rêve de l'immense douleur pour l'infini amour.

J'ai cru que j'étais crucifié à vous.

Mes membres furent étendus sur les vôtres, par un soir mauvais, où les hommes déchus, roulés au dernier échelon de l'animalité, dans la déification de la matière, avaient voulu crucifier l'amour.

Notre croix s'élevait dans un jardin de joies où une nature luxuriante s'était plu à amasser tous les délices et invitait à toutes les voluptés. Les passions infâmes y avaient dressé leur temple. L'air était saturé de senteurs charnelles; les ivresses des sens s'exhalaient en cris rauques et lubriques, tandis que les bacchantes dansaient, chantant les triomphes de la chair.

Notre croix dominait le champs des dernières infamies. Vous y étiez suspendue et vous ne sembliez pas souffrir. Vos paupières étaient affaissées comme si jamais elles ne s'étaient ouvertes. Votre visage, dans l'ascétique et rigide recueillement, attendait la dernière souffrance. Au travers de la candeur de votre visage diaphane transperçait, en rayons lumineux, l'espoir de la félicité suprême dans l'union que vous sentiez proche.

Tous les bruits s'étaient tus ; les chants mauvais avaient cessé ; un rire obscène s'était glacé sur les faces.

Le soleil derrière notre croix immense, évoquant toutes les douleurs purificatrices, rougeoyait de son globe impassible les nues où se prolongeaient des traînées de pourpre, en sourdes rumeurs.

Des athlètes impudiques me hissèrent vers vous, lièrent ensemble nos corps et clouèrent farouchement mes membres aux vôtres. Nos êtres frémirent et alors commença la dernière lutte et le dernier supplice.

Vos yeux ne s'ouvrirent point. Nous nous mîmes à prier bien haut vers le Dieu de pureté et d'amour. Dans les tortures atroces, nos âmes clamèrent vers le Père suprême, qui semblait nous avoir délaissés, implorant la force et la victoire de nous-mêmes. Les clous enfoncèrent mes chairs dans les vôtres, votre sang et mon sang unis découlèrent le long de la croix. Nos fibres se brisèrent et se tordirent ensemble. Nos corps vierges de suppliciés se fondirent l'un dans l'autre. Vous étiez en moi et j'étais en vous. Dans l'immense douleur du supplice, la lutte incommensurable se continuait : rester purs de nous-mêmes par la pensée.

Bientôt une joie infinie se fit. Nos lèvres impassibles l'une contre l'autre s'ouvrirent. De toute la puissance de notre dernier effort, nous aspirâmes l'un dans l'autre notre dernier souffle de vie.

Et nos âmes s'unirent à jamais dans la renaissance d'une éternité.

EDM. RASSENFOSSE.





SOIRS.

Pour Henri de Régnier.

[d'une Série].

* * *

Voici le soir, le joli soir
Qui ramène une paix de songe,
Un très délicat nonchaloir
Sur le parc aux allées de songe.

Au tournant du chemin, là-bas,
Un Faune au sourire ironique
Contemple le soir qui, très las,
Subtilise la sente oblique.

Les fleurs ont des parfums pervers,
Les fleurs au calice de rêve ;
Les frêles lilas entr'ouverts
Versent leur âme à l'heure brève...

Voici le soir, le joli soir
Qui, très doux, s'épand sur mon âme,
Mignonne, et je souris de voir
Que ton âme rit à mon âme.

*
* *
*

Aux blonds Jadis flamands, les rouets des fileuses
Sur les seuils-s'ébrouant filaient, si doucement,
Et les femmes songeaient, graves, au bel Amant
Parti dans la splendeur des aubes radieuses...

A leur lèvre parfois une pâle chanson
Montait gaîment, pâle chanson très ancienne
Où, dans l'or des matins, une magicienne
Grisa de vin subtil quelque jeune échanton.

Le rouet ronflant accompagnait la complainte,
Et, jusqu'au soir de crêpe attristant l'horizon,
Dans du calme vaguait la naïve chanson
Jusqu'au regard clair des étoiles mi-éteintes.

Et les voix lentement, dans le soir adouci
Se taisaient, apaisant leur si languide plainte
Sous l'albe regard des étoiles mi-éteintes
Rêvant indolemment leur doux songe indécis...

LUCIEN DE BUSSCHER.





LE VOYAGE DE LA REINE.

FRAGMENT.

*Enguerrand à la barbe chenue
Annonce à l'horizon la royale venue
Et corne par delà les forêts automnales.
Le petit page blond monte à cheval,
Fuis la Reine frêle aux yeux de violette
— Pâlotte un peu sous la voilette —
Sur sa blanche haquenée armoriée
Paraît, et derechef le cor sonne
Par delà les bois roux d'automne.
Et l'équipage s'en est allé,
Suivi de deux grands lévriers.
Enguerrand marche en tête et porte la bannière
Fleurie de si jolis sveltes lys ;
Aux côtés de la Reine Blanche qui sourit
Aux brouillards éployant leurs plis,
Le page mi-parti et toque à plume.
Les héraldiques lévriers humant la brume
Suivent dans la marjolaine à pas hauts
Et les fils de la Vierge en réseau.
La Reine Blanche a mis sa robe et ses dentelles
— Sa plus belle toilette des parades —
Et dans ses cheveux d'or vieil, des torsades
Où les perles se mêlent aux rubacelles
Pour être la plus accomplie des reines
Aux noces de sa cousine Elaine*

*Et mener, d'un regard, les amoureux en laisse
Comme des lévriers jaloux d'une caresse.
Il y aura fêtes et tournois,
Des impératrices et rois,
Des poètes lui tourneront des compliments,
La ville aux Tourelles de Thulé sera pleine
Du feu de joie des orfrois et des joyaux
Et Blanche sera belle entre les belles.
C'est à quoi sourit sa mine d'enfant
Du bout des lèvres où fleurit le sang.
Mais voilà sa silhouette
En prestance dans la robe couleur du temps,
L'étendard aux lys et le page
Et les chiens fermant l'équipage
Fondus en la brune rose et violette.*

GEO MAUVÈRE.





ANNE ET JOEL (FRAGMENT).

à Georges Marlow.

SCÈNE I.

ANNE, LA REINE.

Le long d'un rempart un fossé fleuri d'herbes folles.

La Reine. Anne, je te vois à peine.

Anne. Je cueille des fleurs de printemps.

La Reine. Anne, les plantes sont hautes, tu es belle, je ne puis te reconnaître parmi les fleurs.

Anne. Ici dans les haies.

La Reine. Folle ! Folle !

Anne. Je ris, j'étais cachée.

La Reine. Tu te caches dans les haies, le mois de Mai passe, les fleurs des haies aussi. Toujours, Anne, tu ne sera pas riieuse.

Anne. Mère, ton âme est souffrante ?

La Reine. Non.

Anne. Tu m'appelles, tu hésites, puis tu repars sans me rien dire.

La Reine. Non, je reste oublieuse à te voir.

Anne. Tes yeux ont pleuré ?

La Reine. Enfant !

Anne. Le Christ abaisse le même sourire vers la jeune femme qui pleure et vers l'enfant qui prie. Ton âme est enfantine et baptisée par ses larmes. Nous sommes des sœurs et tu peux tout me dire.

La Reine. Enfant !

Anne. Je suis grande. Je suis née il y a des ans, au dire

des nourrices, quand les granges étaient riches de gerbes et de joies...

La Reine. Ah! les temps d'autrefois! Les gais carillons sonnaient dans les tourelles...

Anne. Confie-moi... ?

La Reine. Laisse... Plutôt cueille des fleurs...

Anne. Les fleurs! Elles ont des parfums versant aux âmes l'extase des paroles silencieuses. Je les mets sur mes yeux, sur mes lèvres, sur mes mains, dans ma chevelure longue où les fleurs se noient. Je ne peux pas les voir mourir. Je les lance vers le ciel, les yeux clos, pour ne pas voir qu'elles retombent.

Mère, ne t'en vas pas... tu es anxieuse. Tes paroles mentent à tes pensées.

La Reine. Je souffre, bientôt tu souffriras de même... Je me désespère de te voir éplorée.

Anne. Ah! Ah! Éplorée! Le soleil chante en moi des cantilènes d'or. Je suis reine des fleurs et des colombes étant plus belle et je connais l'allégresse d'être aimée. O! mère si tu souffres, sois heureuse, je t'aime.

La Reine (avec douleur). Oh! oh!

Anne. Si tu souffres, mes cheveux sécheront tes paupières, mes baisers réchaufferont tes mains pâles comme la chair des christes.

La Reine. Tu as dit...

Anne. Eloigne tes regards ainsi fixés sur moi.

La Reine. Tu as dit...

Anne. Qu'ai-je dit.

La Reine. Je me doutais... Je me doutais. Tu as dit... Anne!
Anne! Tu as mal agi. Ton âme sera rongée d'amertume. Tu as dit et je le sais.

(*Elle fuit, les deux mains sur le visage, sanglotante.*)

Elle aime! Elle aime! Elle aime!

SCÈNE II.

ANNE.

(*songeuse.*) Non... *La clarté d'une joie divine l'aurole.* Non... Envolez-vous, paroles d'ombre, vers le nid des corbeaux. *Songeuse encore.* Non. *Regardant autour d'elle.* Toutes mes fleurs sont fanées. Pourtant, scrupules très cruels, je suis inquiète. Trois fois malheureuse ! un désastre me guette dans la nuit, je me torture à le découvrir et je tremble de le voir surgir soudain. J'ai mal agi ? Pourquoi ces paroles ? Je suis seule. Je vais, ingénue, dans un monde que j'ignore ; ma bonté se confie en la bonté des autres. Mes pleurs ne sont que larmes de pitié, les gestes de mes mains sont toujours des caresses et je marche dans les prés, dans les clartés, compatissante à ceux qui se lamentent, à ceux dont l'âme est solitaire. Je n'ai fait de mal jamais !

Soudain à genoux en une extase de joie.

Mon âme a la candeur des grands cieux angéliques.

LÉON PASCHAL.





LES SOIRS MOROSES.

Pour Emile Verhaeren.

1.

*Je suis l'Aimé des cieux tissant de noirs linceuls,
je suis l'Absent hautain des fêtes aveuglantes
car l'orgueil capitule aux lèvres des amantes
et je sais la beauté des soirs graves et seuls.*

*Ma fierté s'ingénie aux arcanes de l'ombre,
mon désir illumine un rêve doux et sombre
et veille, sans regrets, sur les claires corolles,
de mes lys souverains que nulle main n'étirole.*

*Puérile grandeur des vieux bonheurs flétris,
que votre parfum soit le baume de mes peines,
et j'attendrai les joies et les luttés suprêmes,
à l'ombre de l'Oubli !*

*Je vous aime, o Soirs moroses !
pour l'indicible ivresse qui m'imprègne,
l'envol des pensers qui m'étreignent
et la douceur en mon cœur éclore.*

2.

*En la plaine qui s'étale,
qui s'étale toute pâle
sous un rayon de ciel mourant,
j'ai cueilli de blanches fleurs,
pour la candeur de ton front.*

*Mais subtilement les Soirs
tressent une couronne de fleurs noires,
pour tes cheveux dorés,
les fleurs noires des ténèbres
et c'est Toi que j'aimerai
par delà les grands Soirs
sans espoir
et je te conterai
près du dauphin à gueule ouverte,
pourquoi la fontaine est sereine
et pourquoi l'Unité règne silencieuse
aux entendements lents de l'eau capricieuse:*

3.

*La plage se perçoit seule et nue et déserte,
la mer monotonise un chant fascinateur,
c'est le roulement des sourdes rumeurs
ou le murmure timide des plaintes chuchotées...
— Soupçons d'ailes, bruissez, vous êtes écoutées —
Les gouffres qui s'affalent, s'insurgent, immensément.*

*Lors ma voix se marie aux voix des rumeurs et des plaintes
pour clamer les désespoirs, les angoisses, les tristesses,
tout le remous de mon cœur souffrant!...*

*Les Soirs ont apporté les calmes constants
avec la somnolence et la mélancolie
des vagues. La paix exulte en mon âme ravie
et je me remémore une chanson d'enfant.
Les écumes frissonnent des neiges qui expirent
sur le sable très doux en creusant des sourires
et mes mains recueillent la fraîche floraison,
pour se joindre, pieuses, sous forme d'oraison.*

4.

Les dunes s'isolaient en longs recueils.

*La trace de mes pas s'ensevelissait d'or,
les échos familiers sur les hauteurs sonores,
évoquaient en mon âme d'étranges frôlements.*

*Désirs, Regrets, Douleurs qui grimacent...
— Si des ongles grinçaient sur la froideur des marbres,
nul rictus plus amer ne crisperait vos faces! —*

*Les fantômes apâlis, s'évaporent et s'entravent
car les soirs sont fatals à celui qui les brave
et je relègue au fond d'intimes sanctuaires,
mes espoirs endeuillis de rigides suaires
pour que je puisse un jour contempler sans effroi,
mes rêves de Victoire et mes rêves de Roi!*

5.

*Quand la forêt secoue une clarté douteuse,
je frémis tout d'abord au contact froid des Soirs
mais s'effondrent bientôt les Ennuis taciturnes
et je halète au vent imprégné de langueurs.*

*A travers les rameaux, voluptueux émoi,
scintillent les yeux vifs des satyrs et des faunes,
le cortège lascif
secoue un rêve las des ardeurs finies,
la vigne ornemente les torses nus
chauds encor de la fouille insatiable des chairs...
et s'éteint le passage des corps enchevêtrés.*

*Les invocations se meurent...
Seuls, des géants se dressent
comme des jugements inévitables.
Leurs bras tortueux sont de lourdes croix
où les rêves se crucifient
par les grands soirs mélancoliques
et j'ai vu, froide vision,
l'intacte nudité de mes sensations.*

*C'est l'Espoir au sourire angélique,
c'est la Souffrance aux traits livides,
c'est l'Oubli qui s'informe en vapoureux nuage.*

La cendre des nuits broie le paysage austère.

*Le silence se mire au miroir de mon âme
et tend sa morne main comme un psaume très lent,
pour que la calme naisse au front du pénitent
qui a cueilli le jour en labeur de dictame.*

RICHARD LEDENT.





ADOLPHE RETTÉ.

Avec son haut front volontaire, ses yeux hésitants parfois, puis soudain décidés, ses grands gestes impitoyablement convaincus et la plus folle exaltation de soi-même pour aboutir parfois à un sourire naïf et bon, Adolphe Retté (puisqu'il faut l'appeler par son nom), paraît concentrer en lui-même les qualités et les défauts de notre génération. Son physique est une sorte de miroir encourageant et désespérant à la fois, où chacun peut trouver magnifiée quelque une de ses vertus, sans préjudice d'une tare secrète, devenue très apparente.

On pourrait appliquer à lui-même, non sans malice, ce mot du Pauvre dans *Thulé des Brumes* : " Je suis vous tous en l'Unité „ ; mais cela ne suffit pas à Adolphe Retté, et, pour se personnaliser, il s'est réservé un horrible vice heureusement abandonné par ceux de notre génération — j'entends l'ivrognerie de la bohème — avec une des plus rares beautés de l'âme humaine : l'enthousiaste ingénuité qu'il partage avec Stuart Merrill.

Si nous cheminons de compagnie, il est et nous sommes alternativement l'un pour l'autre Ariel et Caliban. Comme, en solide bohème, Adolphe Retté a ses poses, c'est Caliban qu'il affecte de montrer d'ordinaire ; mais il y a toujours ce génie ailé d'Ariel qui plane au dessus de lui, pique, soufflette et pince Caliban partout où il le peut, jusqu'à ce que le bon monstre confesse la puissance de l'Enchanteur.

On pourrait s'étonner d'une aussi indiscrete analyse, si Adolphe Retté n'avait eu la terrible franchise, ou l'impudeur

peut-être, de se montrer lui-même, amèrement, dans son livre : et ce livre étonnant, qui captive et répugne, cette épouvantable et précieuse confession d'un poète, c'est *Thulé des Brumes*.

Il semblerait que, s'il y a des dessous dans la vie d'un poète, on doit les ignorer ou ne les connaître que par l'œuvre, où ils sont transformés et le plus souvent niés. Adolphe Retté a voulu, au contraire, étaler sa plaie toute vive et telle qu'elle est, parce qu'au fond il en est un peu glorieux, à la façon des vieux braves qui content leurs membres emportés par la bataille, mais sans pouvoir comme eux prétexter d'un héroïsme qu'il faut croire véritable. Il a voulu décrire, et d'une manière définitive pour ceux de notre temps, le terrible antagonisme de l'Ange et de la Bête et, comme il a parlé avec une sincérité étrange, son livre a bien l'accent de la chose vraie. Ils ne sont point transformés, ces actes de vie éperdue ; c'est bien ainsi que Retté les vécut, on ne peut s'y tromper : tout au plus sont-ils rendus plus lointains par les artifices d'une prose aux paillettes miroitantes qui en brouille les lignes sans en atténuer l'amertume. Mais si ce manque de discrétion nous surprend d'abord, et si l'on doit blâmer le poète qui se glorifie presque d'une honte, c'est à cette indiscretion même que nous devons cette œuvre désordonnée mais belle où le vertige de mille visions se mire au courant de la folie. Ce livre restera sans doute unique, — car où trouver le pseudo-pénitent qui renouvellerait ces aveux sans repentir ? — et je le dirais une définitive synthèse des luttes qui se meuvent en nous si, fort heureusement, le cas d'Adolphe Retté n'était une exception.

Je parlais d'une honte tout à l'heure, et c'est de l'ivrognerie que je voulais parler ; mais non point de l'ivrognerie ordinaire, qui tient assez peu de place dans ce livre. Celle dont Retté se glorifie, c'est l'ivrognerie du haschich, la plus terrible de toutes, je pense, parce qu'elle ne trouve point

sa cause dans la satisfaction d'une animalité basse, mais offre des délices défendues à l'intelligence et la conduit de cîme en cîme à travers le royaume des changeantes images, pour la laisser bientôt inférieure à elle-même dans le marécage où elle se réveille seule. L'esprit s'habitue vite à ne s'élever qu'avec son guide, et c'est un peu le cas d'un homme à la démarche aisée qui, ayant eu la fantaisie de ne marcher qu'avec des béquilles, se trouverait soudain très gauche, si elles lui étaient enlevées. Prendre du haschich, c'est commettre une action mauvaise, contre soi-même. Le moi s'hypertrophie dans les rêves du dawamesk, mais c'est aux dépens de sa propre vitalité et enfin, et surtout, se vêtir de ces rêves, c'est se livrer au monde des choses, se dissoudre dans les apparences, attenter au précepte de l'*habeas mentem* qui doit toujours guider un artiste. Pour un poète, à moins qu'il n'écrive précisément *Thulé des Brumes*, c'est se réjouir d'images dont la succession est conçue selon des rapports extrinsèques et, s'il en prend l'habitude, s'interdire la forte logique sur quoi sont assises les œuvres bien ordonnées.

J'imagine que, s'il lit ces lignes, Adolphe Retté haussera ici les épaules avec vigueur. Peut-être admettrait-il mon mépris pour l'extrait de "cannabis indica", auquel il a renoncé, je crois; mais comment reconnaître qu'une œuvre a besoin d'ordonnance, lorsqu'on a écrit *Thulé des Brumes*? A part l'idée générale, que l'on suit assez bien, de la préface à l'épilogue, ce livre est un étonnant pêle-mêle d'idées altièrès et basses, sensuelles et pures, et les ténèbres s'y jouent parmi de soudaines clartés. Et il fallait qu'il en fût ainsi; même le désordre de la phrase, les mots barbares et les hachures constantes du rythme sont à leur place dans ces évocations multicolores où l'on devine une âme sans voiles, ni mâts, ni gouvernail, poussée du Sud au Nord, et vers l'Orient et vers l'Ouest, fouettée par l'écume d'océans étrangers, et qui balotte encore en son propre remous. Mais cela, que l'on com-

prend ici, ne serait plus louable en d'autres poèmes, et il faut y insister, car c'est une tendance propre à cet esprit curieux comme à quelques autres, de courir droit où le poussent ses désirs les plus divers, — fussent-ils même opposés, — sans se soucier vraiment d'une direction quelconque. Après avoir reconnu que les règles sont le plus souvent arbitraires, il n'est pas loin de nier même celle-ci, qui est la condition de l'art : l'unité dans l'harmonie. Aussi est-il poète, mais rarement artiste.

Il a, sous ce rapport, quelques points de contact avec Emile Verhaeren. Mais si le poète des *Débâcles* est, comme Adolphe Retté, désordonné, abrupt et barbare, cela même fait partie de sa robuste personnalité; Emile Verhaeren est partout semblable à lui-même et son œuvre, peu harmonieuse en ses parties, est au moins une en son ensemble. Les caractères d'Emile Verhaeren sont si décidés que ses poèmes perdraient sans doute à devenir parfaits, selon le sens technique de ce mot, parce que l'élan soudain d'un geste ou d'un cri pourrait s'y trouver arrêté.

Au contraire, Adolphe Retté est surtout inégal; son œuvre depuis les *Cloches en la Nuit*, manque de la cohésion qu'il faudrait, — je veux dire la cohésion de la pensée. On voudrait plus de liens entre maintes pages, et, loin d'y rien laisser d'elle-même, la personnalité de ce poète y gagnerait de s'affirmer plus décisive.

Heureusement, il y a dans *Thulé des Brumes* et dans les vers parus depuis sous les auspices de l'*Ermitage*, assez de hautes et rares qualités pour nous dédommager bientôt. Adolphe Retté est un étonnant polychromiste, ou plutôt, — car cela même supposerait l'harmonie, — ses vers comme ses proses sont versicolores, riches de tons purs et savoureux ou bien selon les reflets des métaux. Mieux que cela; il a le don de trouver les *correspondances*, et son esprit est un fabuleux dictionnaire des analogies ou mille images peuvent

naître à l'instant de ressemblances lointaines ou d'inattendus contrastes C'est là un magnifique joyau de poète : l'anneau magique qui fait créer les symboles et suscite une vision de la vie par des formes nouvelles. J'insiste : ce sens précieux des correspondances est le principe même de l'*invention*, chez un poète ; par lui on est trouveur, on sait l'image inattendue qui révélera l'idée dans la propre clarté qu'elle effuse ; la banale pierrerie de l'*image facile* apparaît, grâce à lui, vulgaire avec plus d'évidence et l'artiste ainsi averti la rejette d'autant mieux qu'il peut sans fatigue trouver en lui-même les diamants roses les plus rares. On ne voit pas, dans Thulé, cette abominable bijouterie ramassée dans les monts-de-piété de la pensée, celle-là si souvent exposée avec pompe (et non sans une clientèle d'applaudisseurs honnêtes), par ceux qui achetèrent à petit prix les reconnaissances des anciens possesseurs.

Si *Thulé des Brumes* rappelle, de ci de là, des pages déjà lues, c'est que ce fourmillant chaos d'une âme enferme précisément tout ce que tient dans le chaos ; " mon cousin le serpent „ de Faust y peut fraterniser avec Prospéro ou Titania, mais a-t-on le droit de s'en étonner lorsqu'il s'agit de rêves en pêle-mêle, où maints souvenirs tressent des guirlandes enchevêtrées avec les visions qui passent ? Comme tout ce qu'a écrit Retté, ce livre est plein de trouvailles, au contraire. Le songe y côtoie les rives plus tranquilles de la vie en un brouillard opalin, à ce point qu'on doute parfois s'il a touché la terre ou bien s'il s'est enfui vers de plus lointaines eaux.

Mais voici l'une des visions haschichines de *Thulé* ; elle est, comme la plupart, versicolore et ondoyante ; bien spéciale ; aussi, mais très exacte à ce qu'il semble.

Que je suis bien, étendu sur mon divan ! Ma cigarette m'entoure de fumées aromatiques où s'esquissent mille formes vaporeuses : bas reliefs fuyards, en mats rubans infinis, qui retracent des amours chevauchant

des chèvres blanches parées de lierre et de raisin noir, galops de chevaux pâles dans une steppe ocreuse ; processions de moines balançant des encensoirs orfévris et des bannières d'or vert ; peuple de statues harmonieuses ; ballets féeriques s'éroulant d'une terrasse d'escarboucles. Enfin, lente ascension de mon Moi le plus intime à travers des nuages bleuâtres : oreillers de nuages, couvertures de nuages, matelas de nuages dont la fraîcheur exquise et le parfum citrin me procurent un plaisir paresseux dont pour rien au monde, je ne voudrais être dérangé...

Pourtant un vent léger chasse les nuages. Des orgues jouent très doucement, la grande nef d'une cathédrale s'incurve ; entre chaque pilier, tombe sur les dalles un rayon alternativement or et violet ; nul cierge n'est allumé, mais dans cette nuit striée de lueurs royales, je distingue un chevalier agenouillé devant l'autel ; il porte une cotte de mailles d'argent bordée d'hermine, un panache blanc floconne à son casque et ses mains se tendent vers un druide couronné de gui, dont la barbe neigeuse descend jusqu'aux pieds. Debout sur l'autel, il lève lentement, lentement, sa faucille sanglante... Les orgues pleurent largement, ces clarlés violettes et or sont leurs harmonies, elles descendent sur moi et me vêtent de magnificence... Et maintenant, je suis l'empereur de marbre étendu sur sa pierre tombale. Et jusqu'au jour (l'affreux jour réel !) je reste ainsi couché, héraldique et pieux, marmottant des liturgies vieilles.

La pensée qui s'abandonne et flotte au gré de tout ce qu'elle rencontre, cette page l'exprime à merveille. Il en est de plus tristes, où le *moi* en arrive à s'identifier avec tous les objets qui l'ont un instant impressionné. Au milieu de l'un de ces rêves, une marchande d'oranges ayant été aperçue, c'est d'abord le réveil de la légende du jardin des Hespérides ; mais vite le songe s'abaisse, et plus encore la dignité du songeur qui peut écrire : " je couve ses oranges du regard ; le moindre sursaut de la charrette sur le pavé raboteux me retentit au cœur — et voici que je suis, moi-même, les oranges. Je ressens un intense plaisir à me prélasser, enveloppé de papier de soie... „ D'autres passages paraîtront plus noirs, je n'en sais pas de plus désolant que celui-là.

Cependant le livre entier ne laisse point ce souvenir de

moderne et intellectuel enfer qu'on pourrait supposer d'abord. Ce serait plutôt un purgatoire aux imprécises tortures, morne ou trop clair, bigarré, multiforme, d'où l'on conserve l'espoir de s'échapper un jour. Mais non pas avec violence, comme d'une prison ; non, l'âme se fortifie par la conscience peu à peu retrouvée et les renaissantes candeurs du premier âge, jusqu'à ce qu'elle soit devenue assez pure pour prier, et soudain perce d'un seul effort la voûte qui la séparerait du plein ciel.

Si nous l'envisageons ainsi, le livre est largement optimiste ; la conclusion se montre réconfortante, et vraie selon la beauté, et c'est, après une longue nuit de walpurgis, l'esprit allégé d'apercevoir Marguerite planer avec les anges. *Thulé des Brumes*, c'est l'homme en lutte avec lui-même et d'abord assujéti aux splendeurs sensuelles qui sont pour l'art de fausses splendeurs quand elles ne sont point simplement l'abjection. Mais enfin triomphera la parcelle d'éternité qu'il contient ; le pur désir l'emporte sur les apparences menteuses du monde extérieur, le moi véritable fleurit sur les décombres d'un moi emprunté et c'est comme le thème de la *Liebeserlösüng* planant sur les murs écroulés du Walhall.

Voici une page résumant, on dirait, le livre tout entier et qui illustrera on ne peut mieux les lignes précédentes.

[Le poète est seul, depuis des heures, dans un café, et dominé par le haschich].

Or, je bois....

Regardons, regardons ; restreignons-nous à l'apparence....

Ah ! enfin — une hallerine jaillit du feu, pirouette, se déhanche devant moi. Quels bonds ! Quel sourire insolemment rouge dans la cécrose de sa face ! Et puis, heureusement, elle est aveugle — non, elle dort — est-ce une somnambule ? — et j'adore la frange hermétique de ses cils... Qu'elle n'ouvre pas les yeux, jamais, jamais ! Jugez, si elle me révélait soudain de noires prunelles rappelant les radieuses fleurs nocturnes que mon âme ne doit plus cueillir ! Je serais induit à penser ; je connaîtrais de nouveau l'Idée fixe (celle-là ne s'envole pas ; elle sommeille), — et de ce gril, j'en ai assez.

Or, je bois...

La ballerine tourne, tourne, — tourbillon bruissant qui m'étourdit ; la ballerine se permet d'extravagants entrechats ; parfois, elle bondit haut, à disparaître dans le ciel ; lorsqu'elle retombe sur le plancher elle a toujours décroché quelque étoile dont scintille la gaze sombre de sa jupe.

Merci, danseuse qui m'apportez ainsi le frais baiser, l'impersonnel
• baiser des étoiles lointaines, — mortes jadis de chasteté...

La danseuse tourne, tourne, selon quelles folies tintinnulantes ; d'un nouvel essor, elle rapporte deux soleils jumeaux : l'un vert dans sa main gauche, l'autre rouge dans sa main droite. O splendeurs, apothéoses, septième paradis d'Indra !...

Ténèbres soudaines.

La danseuse s'est dispersée dans la Nuit ; les étoiles de sa jupe rebondissent au ciel ; avec des ricanements aigus, les soleils s'enfuient en gambadant sur des pattes d'araignées et tournent, tournent follement au plus loin du loin, comme pour me narguer...

C'est la taverne, la bière pesante, le feu qui s'éteint. Un *lad* en lame de couteau s'ingurgite un *old gin* au comptoir ; un commodore praliné broie des cailloux ; des gens flaves lisent des journaux, baillent, salivent ; le vieux lièvre ⁽¹⁾ broche des babines et, me guignant d'un œil en coulisse, bat la retraite sur un tambour en zinc... Moi, je me balance comme une chaloupe sur la haute mer... Je crois bien qu'il est temps de tomber sous la table.

Là — qu'on est confortable, vautre parmi les crachats, la tête dans un tas de sciure de bois ! O abjection, bassesse, ô savoureux fruits, vous désaltérez ma soif de ne plus penser.

Cependant... écoutez : une flûte aérienne a strié le silence opaque (je pense, mon Dieu, je pense !) ; une idée très pâle, bleu mort et jaune comme la poussière d'une aile de papillon en rêve, s'arrête et pleut des larmes tièdes sur ma face. La flûte s'explore...

Voici la forêt séculaire dont les ramures s'inclinent pour m'éventer ; les sentiers convergent vers Fafner ; Siegfried passe, au casque d'argent, à l'épée lumineuse. Et la chanson de l'Oiseau, voletante parmi les aubépines fleuries, s'alanguit si tendre, — si tendre !

Ah ! tu te souviens, mon âme : ces larmes dans les yeux de l'Adorée,

(1) Le garçon de café, à bec de lièvre, dont il a été parlé déjà.

ces larmes, lentes, une à une, sur les joues liliales de l'Adorée, lors que chantait l'oiseau de Siegfried ! .

O douceurs et rémission, ce souvenir : enfuyez-vous, ivresse sombre, fantasmagories banales, têtes ahuries qui vous penchez sur moi. — Je pense, donc je souffre. Mais j'aime ma souffrance et, répudiant l'ambiance grossière, évoquant la seule Image, racheté des désespoirs mauvais, pour l'amour d'elle, je me sens la force d'être encore le dieu qui ne se muera en bête ! — jamais plus !

On se rend compte aisément de la puissance que le haschich conquit très vite sur l'auteur d'une telle page. Malgré sa philosophie idéaliste, Adolphe Retté se réjouit avant tout de ce qu'il voit ; il est l'homme le plus avide de toutes les sensations et le haschich, en lui faisant paraître plus grandes ses visions, en donnant soudain sa force étrange à tout ce qu'il sentait, était un séducteur trop bien armé. Jamais il ne dut agir avec une plus stupéfiante énergie que sur ce garçon nerveux, sensuel, prompt aux enthousiasmes et aux découragements, excessif en tout, fou d'amitié comme de haine et incapable de contenir une parcelle de sa pensée. Retté n'est pas Retté ; il y en a plusieurs. Lorsque je l'ai rencontré en proie au délire de ses drogues, il m'a dégoûté ; mais lorsque, le lendemain, il s'extasiait devant les œuvres de l'Angélique, on eût dit Kundry enfin délivrée des enchantements de Klingsor, et son esprit d'intuitif goûtait comme en lui-même la vivante beauté de l'enfance. Son art n'est point simple, peut-être même ne paraît-il pas vraiment personnel. C'est qu'Adolphe Retté entre en communion avec chaque image de beauté qu'il peut apercevoir ; il s'émeut aisément à tout ce qu'il rencontre et ce tumulte d'impressions lui ferait créer des œuvres vraiment grandes, s'il avait la force de se dompter en les domptant, s'il connaissait la Volonté.

Au fond, Retté ne croit pas en lui-même. La vanité naïve qu'il montre sans le savoir en est l'évidente preuve. S'il parle souvent de ce qu'il fait, c'est qu'il doute toujours s'il pourra

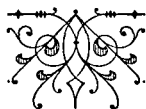
l'achever. Cet indécis ne trouve pas en son être la puissante assise sur quoi l'on bâtit l'inébranlable rêve de toute une vie : *il a toujours besoin de se prouver à lui-même*. Au contraire, l'orgueil procède d'une totale confiance en soi-même; il n'a pas besoin de se manifester pour s'affirmer son existence, il ne se nourrit point des actes qu'il provoque : il vit de sa propre substance, en un domaine taciturne.

Retté est si loin de l'orgueil, qu'il doit trouver rarement en lui la solitude; il est toujours double, au moins, et sa pensée porte un costume mi-parti : d'une part, c'est la couleur de l'impression qu'il achève de ressentir, de l'autre, c'est déjà la couleur d'une impression nouvelle. Aussi court-il de l'une à l'autre comme un enfant qui veut deux jouets à la fois. Et il est bien une manière d'enfant, oui certes, mais dans le mauvais sens autant que dans l'autre. De l'enfant, il a l'inconscience, et je voudrais mettre presque du mépris en cette ligne, parce qu'on ne doit point se laisser aller à vau-la-vie lorsqu'on est doué d'un cœur vibrant et d'une intelligence créatrice. Il y a de la lâcheté dans cet abandon de soi-même et l'on est coupable envers l'œuvre plus haute qu'on pourrait susciter, si l'on avait la fermeté de la vouloir enfin. — Mais quels que soient les défauts de Retté, un artiste les oubliera toujours, lorsqu'il apercevra briller sur lui cet autre reflet de l'enfance : la naïveté. Comme celle de l'enfant, sa franchise est abrupte, mais précieuse. Lorsqu'il est lui-même, il s'étonne de tout et, pour un poète, n'est-ce pas l'art de tout comprendre ? Peut-être affirmé-je ici un peu vite, car ce Retté-là est caché avec soin; il me semble au moins le deviner avec certitude. L'enfant qu'il montre, c'est l'enfant gâté, l'enfant volontaire, capricieux, l'enfant mal élevé. Mais il est certes aussi l'enfant qui s'enthousiasme et *il a le don de s'émerveiller*. Le *nil mirari* peut être un axiome bien en main pour les maigres cavaliers du positivisme; on n'a pas besoin de lui tenir la bride, il court sans secousses et ne

renverse personne. Mais nous tous qui voulons conquérir la Beauté, nous devons élever le précepte contraire; il faut que nous nous étonnions de tout, pour que toutes choses nous apparaissent nouvelles, pour que le monde nous soit encore à découvrir et qu'en tous les objets soumis à nos regards, nous cherchions avec une passion juvénile l'image qu'ils contiennent de nous-même et de Dieu.

ALBERT MOCKEL.

Liège, 29-30 novembre 1892.





FLEURS MOROSES.

II.

*Comme le ruissel sur la mousse
laisse pleurer ma chanson claire,
laisse pleurer ma chanson douce,
comme le ruissel sur la mousse
aïeule, ta solitude amère.*

*Emmi les eaux de lacs moroses
en un vétuste et froid château,
naïve aïeule, hélas enclose
emmi les lacs d'un froid château
lis ton sort au livre des choses.*

*Hélas, tisse tes jours déserts
au rouet blême des tristesses,
tisse ton sort, jusqu'à toujours,
égrenant les chants de tristesse
du mendiant rouge des carrefours.*

*Conte les légendes fleuries
du vieux bondieu du bon vieux temps,
celui dont les doux yeux sourient
à ceux qui lui percent le flanc.
Conte les légendes fleuries.*

*Conte, voici venir le soir,
et son efflorescence d'opales.
Comme elle est seule, l'ombre noire
que sur le buis du parquet pâle
allonge immensément le soir.*

*Les blancs arpèges des vents pleurent,
— mélancoliques dans les tours --.
Et les souvenirs qui m'effleurent
d'une aile lourde d'anciens jours
s'envolent au vent du malheur.*

EDMOND GLESENER.





LE SAMOURAÏ.

*Sabres aux flancs, casque de bronze aigretté d'or,
Fastueux sous la soie et sous les laques vertes,
Le fier Samouraï chevauche ; — ailes ouvertes,
L'éventail paresseux entre ses doigts s'endort.*

*Il revient, las de gloire, et blasé d'aventure,
— Ses glaives n'ayant lui qu'aux assauts non pareils ; —
Le rouge des combats, le sang des vieux soleils
Ont empourpré sa robe et bruni son armure.*

*Il songe : au bourg prochain, l'attend celle pour qui,
Des forêts d'Yesso jusqu'à Nangasaki,
Il s'en fut, aux dragons de feu livrer bataille.*

*Et le héros pensif l'évoque — telle un soir —
En Kimono lilas, œillet rouge à la taille,
Et le frontal d'argent serrant son chignon noir.*

AUG. VIERSET.





LA JOIE D'ALYSE (1).

A Fernand Severin.

Le rideau tombé, le poète, vieux pierrot blanc
à longue barbe blanche, dit sur le devant
de la scène :

L'ÉPILOGUE.

*Le temps où florit la reine Alyse ?
— Ne sais, ne sais !
Mais l'histoire n'est-elle d'hier ou d'aujourd'hui,
N'est-elle de jamais, n'est-elle de toujours
La triste histoire que vous ai chantée ?
Et n'êtes-vous et ne suis-je,
Benoîtes gens,
De tristesse tristes comme reine Alyse ?
— Ah ! mais ne pleurez de votre âme
Ne pleurez de vous même, —
De reine Alyse pleurez !
Pour ce donc — il faut que vous la dise —
Oyez la fin de l'histoire.*

*
* *

*La reine est à sa tour montée
A sa tour devers la mer
Infiniment chanteuse au loin.
La reine rit en calme joie
En claire joie si tristement ;*

(1) Poème dramatique à paraître.

*Et les gentes damoiselles
Pleurent bas à ses côtés.*

*Les jours s'en vont, s'en viennent,
La reine est sur sa tour assise
Devers l'effroi joyeux des flots
Son rire tourné.*

*" Beau prince va venir au loin,
Beau prince viendra tôt. „*

*Tomba neige, tomba pluie ;
Reine Alyse
Reste assise
Sur sa tour.*

Bonnes gens s'en vont, s'en viennent :

*" Elle est folle sur sa tour
De rire toujours ! „*

La reine Alyse dit :

*" Il viendra tôt, il viendra tôt,
Je le sais, les flots le disent,
Les flots qui l'aiment l'amènent au loin ;
Ayez soin
De joyeux vins et clairs festins ! „*

*Les barques s'en vont, s'en viennent,
Les joyeux rameurs disent :
" Christ nous préserve de mal-amour !
La reine est folle sur sa tour
De rire toujours, d'attendre encore
Le pauvre roi qu'emporta mort. „*

*— " Oh ! le chant des matelots
Volant joyeux au loin des flots...*

*Ecoutez ce que disent
Les vagues, musiciennes sous la brise. „*

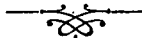
*Un roi vint avec mille navires
De fer et d'or au loin des mers,
Un roi mauvais qui dit ainsi :
“ Elle est folle, la reine Alyse
Qui ne voulut de mon amour ;
Elle est folle, j'ai mille navires.,
Veux son pays à ma merci. „*

— *“ Mon beau prince s'en vient au loin
Mon beau prince aux mille navires
Joie, et joie et joie ! ah toutes,
Ayez soin de riches festins,
De rire clair, de joyeux vins,
Que mon prince soit bien venu !...
Voyez ses mille navires là-bas —
Le roi s'en vient de belles victoires...
Ah ! veux aller devers mon roi,
Mon roi d'amour, mon roi de gloire
Veux aller... „*

*Et la folle reine Alyse
Du haut de sa tour s'en alla
Dans les vagues, musiciennes sous la brise.*

*Les gentes damoiselles
Sont restées pleurantes à la tour,
A la tour pleurent toujours...*

PAUL GÉRARDY.





NOTES.

M. Charles Delchevalerie, dont le temps sera pris désormais par des occupations nouvelles, cesse d'appartenir à la rédaction de *Floréal*. Notre ami n'en demeure pas moins avec nous du cœur et de l'idée. Mais nous perdons en lui une aide précieuse qui sera longtemps regrettée.

La Société des *Nouveaux Concerts* a son existence décidément assurée. Le succès lui vient grandissant toujours, mais aussi le doit-elle à ce choix prestigieux qu'elle fait d'œuvres grandes et saines. Liège maintenant est une ville réellement privilégiée. Le Conservatoire et la Société des *Nouveaux concerts* ont su nous procurer la joie d'entendre les œuvres des grands maîtres interprétées d'une façon forte, complète, définitive. Nombreux aussi déjà les jeunes qu'ils nous ont révélés : Vincent d'Indy, Borodine, Grieg, Gilson, et bientôt Tinel. Aussi réclamons-nous pour deux maîtres liégeois la place qui leur est due : César Franck — à la mémoire duquel nous devons certes bien l'hommage d'un concert de ses complètes œuvres —; Raway, enfin, dont nous voudrions voir interpréter l'art si hautain, si nerveux et si essentiellement wallon.

Wallonia, recueil de littérature populaire, croyances et usages traditionnels. Sous ce titre malheureux, vient de paraître une très intéressante revue qui nous semble devoir être le premier degré d'une initiation que complètera le *Bulletin de Folklore*. Publié par MM. O. Colson, Jos. Defrecheux et G. Willame, trois opiniâtres chercheurs dont la compétence est bien connue, le nouveau recueil nous fait espérer de troublants pèlerinages vers la Wallonie des légendes ; il s'adresse non seulement aux initiés du Folklore, mais à ceux qu'un sentiment de piété fait s'intéresser à toute la poésie éparse en notre race. A noter dans le premier numéro un débat « La bergère et le monsieur » et une variante de « La mort de Jean Reynaud. » Inutile d'ajouter que nous y ferons de fréquentes cueillettes.

L'Express du 4 Décembre nous annonce la naissance d'une revue nouvelle qui ne pourra que nous aider dans nos efforts pour l'art. «*La Revue Wallonne* groupera tous les artistes de la plume ou du pinceau qui sont du terroir par l'un ou par l'autre aspect de leur talent. Elle fera une place à notre passé, à ce passé qui enthousiasmait Michelet et qui est fait tout entier de générosité, de bravoure et d'indépendance. Généreuse et indépendante aussi cette tentative.

L'histoire de notre art et de notre littérature, un choix de productions modernes de l'un et de l'autre, des variétés d'une portée esthétique plus exclusive, des chroniques en tout genre pour que la soif d'actualité soit étanchée aussi, voilà le programme que ces Messieurs se tracent. La question politique ne les laissera pas indifférents et nous devons les en féliciter. Attendons-les à l'œuvre pour leur rendre une plus complète justice et souhaitons-leur, dès maintenant, bon courage et bonne humeur. »

Le CHAT-HUANT a décidé de créer à Bordeaux :

1^o Une Revue mensuelle exclusivement littéraire qui marchera parallèlement avec le journal et sous le même titre, mais que sa périodicité devra mettre à l'abri des petites compromissions d'art inévitables en une hebdomadaire publication ;

2^o A l'usage des peintres : un salon qui sera le salon des refusés ;

3^o La création d'un Théâtre-Libre bordelais, en lequel seront représentées des œuvres de jeunes.

Le premier numéro de la *Revue* a paru le 20 décembre.

Abonnement : 8 fr. par an, 21, rue Vieille-Tour, Bordeaux.

Reçu :

Stéphane Mallarmé : *Vers et Prose* ; René Ghil : *Vœu de vivre*, vol. II ; Stefan George : *Algabal* ; François Coulon : *Euryalthès* ; Maurice Quillot : *Le traité de la Méduse* ; Maurice Desombiaux : *Les Amants de Taillemark* ; Jean Casier : *Au Ciel* ; Emile Lecomte : *Papillons et Papillottes*, etc., etc.

Comptes-rendus dans nos prochains.

Prochainement aussi : Compte-rendu de l'Exposition du Cercle des Beaux-Arts.

On a parlé littérature à la Chambre ces derniers temps et M. Woeste a déploré qu'on ait donné un tiers de la succession professorale de M. de Laveleye à son disciple aimé, M. Mahaim, à qui certes le cours revenait sans partage. Songez donc, M. Mahaim est un suspect. Sans doute c'est un brillant esprit, une intelligence vaste ; mais M. Mahaim doit être socialiste, que dis-je, anarcho peut-être ! Car, collaborant il y a quelque cinq ans, à *la Wallonie* « où écrit aussi le citoyen Demblon » — décidément, M. Woeste se tient au courant — M. Mahaim datait ses proses et ses notes d'art selon le calendrier républicain....

Et *Floréal*, alors ? — Pauvres de nous, l'avenir est sombre !

A une séance subséquente un M. Vanderkindere a émis une définition curieuse et fort simple de notre grand poète et admiré collaborateur, Emile Verhaeren : « celui qui dans *l'Art moderne* tresse des couronnes à M. de Burlet. »

Incomplet peut-être, mais bien curieux tout de même.

La main de l'Eternel s'appesantit sur l'Académie Française. Nous ne pouvons lui donner tort.





TABLE DES MATIÈRES.

ALBERT ARNAY.

<i>Adventices.</i>	96
<i>L'étape.</i>	224
<i>Chronique d'art :</i>	
Exposition De Braekeleer. <i>Au Cercle Voorwaarts.</i>	54
L'annuel des XX	84
Gand. <i>le Nederlandsche Ets-Club</i>	109
Les expositions de Bruxelles	141
Le salon triennal de Gand	208

CHARLES BRONNE.

<i>Pour un Poète</i>	21
<i>Ex tempore</i>	52
<i>Le val flétri</i>	70
<i>La galère</i>	133
<i>Vers la lumière.</i>	166
<i>A la fontaine en forêt.</i>	205
<i>Chronique littéraire :</i>	
Max Elskamp : <i>Dominical</i>	104

HECTOR CHAINAYE.

<i>Poèmes en prose.</i>	128
-----------------------------------	-----

LUCIEN DE BUSSCHER.

<i>Soirs</i>	242
------------------------	-----

CHARLES DELCHEVALERIE.

<i>Little Sketches</i>	49
<i>Little Sketches</i>	175
<i>Petite promenade avec Asmodée</i>	234
<i>Chronique littéraire :</i>	
M. Maeterlinck : <i>les sept Princesses</i>	30
Pierre.-M.-Olin : <i>Légendes puériles.</i>	77
Camille Lemonnier : <i>Dames de volupté</i>	106
Max Waller : <i>Daisy</i>	150
Georges Eekhoud : <i>Cycle patibulaire.</i>	151

CÉLESTIN DEMBLON.

<i>Copeaux irisés.</i>	199
----------------------------------	-----

AUGUSTE DONNAY.

<i>L'Initiatrice</i>	42
<i>Printemps clair</i>	93
<i>La misère des hommes</i>	221

FLORÉAL.

<i>Au lecteur</i>	1
<i>Au lecteur</i>	217

Chronique littéraire :

<i>La fin des Bourgeois</i> (C. Lemonnier). <i>Pelléas et Mélisande</i> (M. Maeterlinck). <i>Histoire des lettres belges d'expression française</i> (F. Nautet). <i>Le Traité du Narcisse</i> (André Gide). <i>Le fou raisonnable</i> (Arnold Goffin). <i>Les Horizons hantés</i> (Jean Delville). <i>La fin des Dieux</i> (H. Mazel). <i>L'Entraîné</i> (M. Quillot). <i>Sérénité</i> (Léon Donnay) . .	177
--	-----

GERMAINE FRANCK.

<i>Dans la nuit</i>	220
-------------------------------	-----

STEFAN GEORGE.

<i>Algabal</i> (fragments; traduction Ach. Delaroche) . .	193
---	-----

PAUL GÉRARDY.

<i>Nuit d'hiver</i>	22
<i>Vers</i>	102
<i>La Dame en noir</i>	170
<i>La joie d'Alyse</i>	267

Chronique littéraire ;

<i>Coups de plume</i> (Firmin Vanden Bosch). <i>Automnales</i> (Carlos du Fay)	63
<i>Le jardin de l'âme</i> (Fernand Roussel)	107

ANDRÉ GIDE.

<i>Paysages</i>	65
---------------------------	----

EDMOND GLESENER.

<i>Fleurs moroses</i>	264
---------------------------------	-----

ADOLPHE HARDY.

<i>Paysage</i>	48
--------------------------	----

AUG.-M. HENROTAY.

Chronique littéraire :

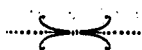
Albert Mockel : <i>Chantefable un peu naïve</i> . . .	23
---	----

RICHARD LEDENT.

<i>Les Soirs moroses</i>	249
------------------------------------	-----

CAMILLE LEMONNIER.	
<i>Pages retrouvées : à Hoevenen</i>	2
PIERRE LOUÏS.	
<i>Les Aigles</i>	68
CAMILLE MAUCLAIR.	
<i>Feuilles mortes</i>	120
GEO MAUVÈRE.	
<i>Première variation sur un thème ancien.</i>	53
<i>Le voyage de la reine (fragment)</i>	244
ALBERT MOCKEL.	
<i>M. Émile de Laveleye</i>	13
<i>Adolphe Retté</i>	253
<i>Chronique littéraire :</i>	
Paul Gérardy : <i>Les chansons naïves</i>	79
NOTES.	
39, 64, 87, 111, 152, 190, 215, 270.	
PIERRE.-M.-OLIN.	
<i>Dans un ville de mystère.</i>	18
<i>Mes yeux tournés vers le nord de mon âme.</i>	155
LÉON PASCHAL.	
<i>Fragment d'un roman.</i>	98
<i>Les Taureaux</i>	137
<i>Le soleil noir.</i>	159
<i>Anne et Joël</i>	246
<i>Chronique littéraire :</i>	
Émile Verhaeren.	33
Henri de Régnier : <i>Épisodes, sites et sonnets</i>	60
" " <i>Tel qu'en songe.</i>	148
PIERRE QUILLARD.	
<i>Vers pour des fleurs noires</i>	9
EDMOND RASSENFOSSE.	
<i>En mes nuits.</i>	20
<i>Ames blanches</i>	44
<i>Chansons</i>	95
<i>Pages</i>	164
<i>Pages</i>	239

HENRI DE RÉGNIER.	
<i>Exergue</i>	41
GEORGES SAINT-MLEUX.	
<i>Vers.</i>	89
<i>Moonlight.</i>	127
<i>Dires d'automne</i>	237
FERNAND SEVERIN.	
<i>Au jardin</i>	43
<i>L'heureuse enfance.</i>	119
<i>Un poète chante.</i>	219
ALBERT THONNAR.	
<i>Noël de bon Dieu de pitié.</i>	17
<i>Au mirage de l'âme.</i>	73
<i>Légende de la naissance du bon Dieu de pitié.</i>	91
<i>Pastels de femme</i>	131
<i>Chronique littéraire :</i>	
Alf. Lavachery : <i>Les Lourty.</i>	37
JEAN DE TYLVES.	
<i>Chronique d'art :</i>	
<i>Notes sur le Salon de Liège</i>	143
ÉMILE VERHAEREN.	
<i>Un tombeau</i>	12
<i>L'automne.</i>	157
<i>Chanson d'hiver.</i>	222
<i>Minuit.</i>	223
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.	
<i>L'amour et la mort.</i>	153
AUGUSTE VIERSET.	
<i>Soir hindou</i>	139
<i>Le Samouräï.</i>	266
GASTON VYTTALL.	
<i>Mort d'aube</i>	10
<i>Mort Vierge</i>	124
M. W.	
<i>Notes sur le drame.</i>	113



De nos collaborateurs :

A paraître :

- CÉLESTIN DEMBLON : Aurora.
PAUL GÉRARDY : La joie d'Alyse.
 : Les Barbares.
ALBERT GIRAUD : Sous la couronne.
* : Dit un page.
AUGUSTE VIERSET : From home.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : La clarté de vie.
GASTON VYTTALL : Vers la Mort.

Viennent de paraître :

- GEORGES EEKHOUD : Cycle patibulaire.
MAX ELSKAMP : Dominical.
STEFAN GEORGE : Algabal.
PAUL GÉRARDY : Les chansons Naïves.
ANDRÉ GIDE : Le Traité du Narcisse.
CAMILLE LEMONNIER : Dames de Volupté.
 : La Fin des Bourgeois.
MAURICE MAETERLINCK : Péléeas et Mélisande.
ALBERT MOCKEL : Chantefable un peu naïve.
PIERRE-M. OLIN : Légendes puériles.
HENRI DE RÉGNIER : Tel qu'en songe.
FERNAND SEVERIN : Le Don d'enfance.
ÉMILE VERHAEREN : Les Apparus dans mes chemins.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : Les Cygnes.

Tous ces ouvrages sont en vente, avec 10 % de réduction, à la
librairie ÉDOUARD GNUSE, rue Pont-d'Ile, 51, Liège.

BLAETTER FÜR DIE KUNST

Périodique de littérature et d'art

Rédacteur : M. KARL AUGUST KLEIN.

Bureaux : Lothringerstrasse, 9, Berlin.

A partir de Janvier :

FLORÉAL

Revue bi-mensuelle de Littérature & d'Art

ACCOMPAGNÉE DE

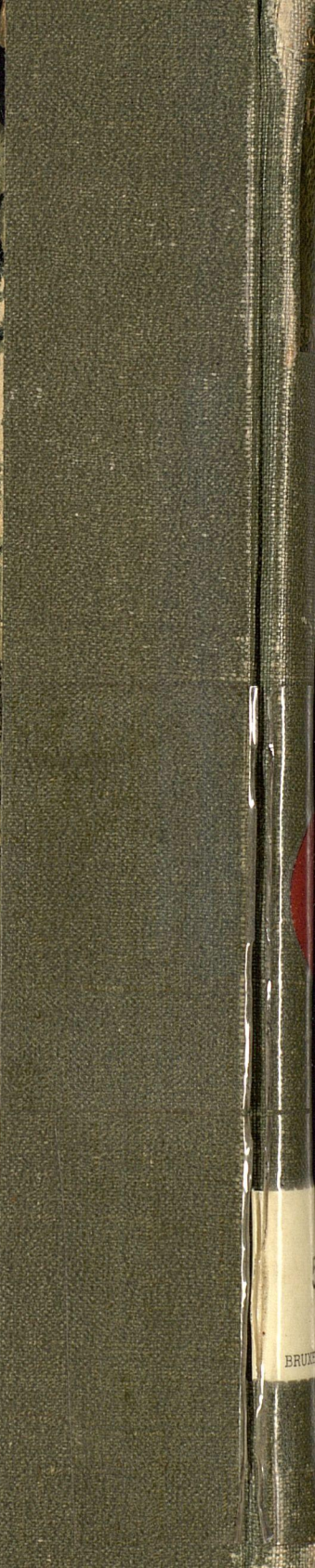
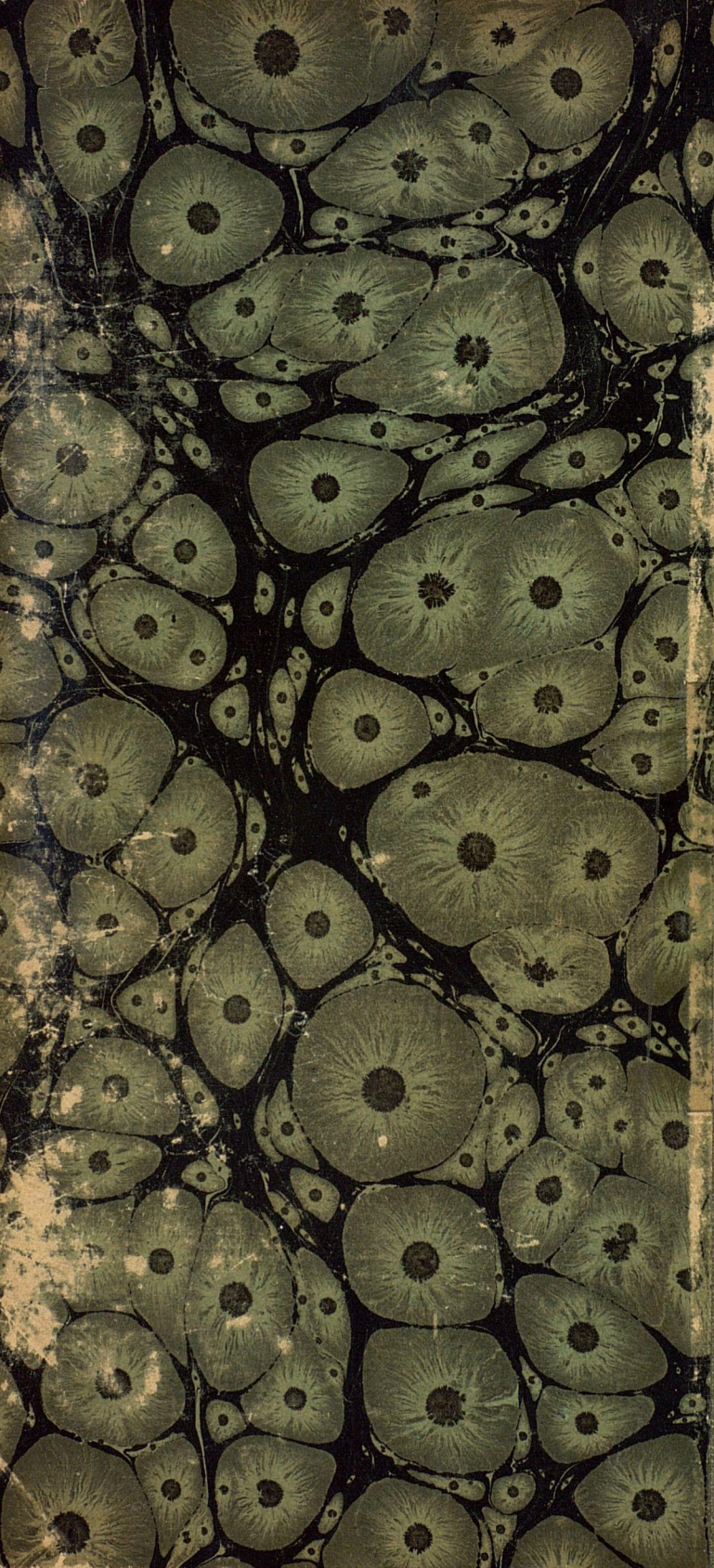
REPRODUCTIONS D'ŒUVRES D'ART MOSAN

ABONNEMENT :

Un an : 6 francs.

Abonnement de luxe : 20 francs.

Des Presses de H. Vaillant-Carmanne,
rue St-Adalbert, 8, Liège.



BRUCE

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.